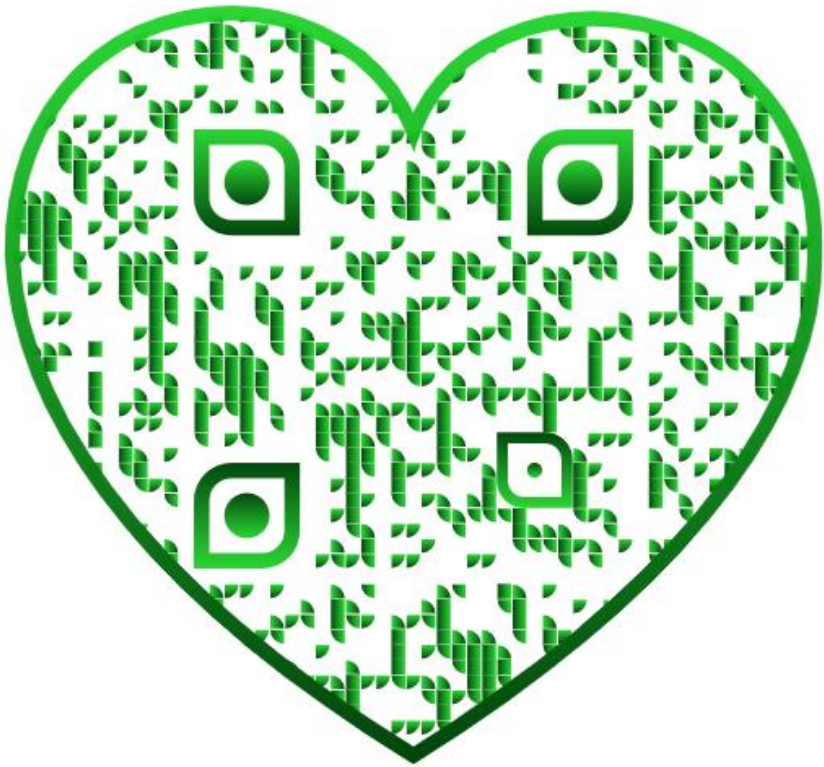
RAGNAR
JÓNASSON

KATRÍN
JAKOBSDÓTTIR

REYKJAVÍK

Le roman policier événement
N°1 DES VENTES EN ISLANDE



RAGNAR
JÓNASSON
KATRÍN
JAKOBSDÓTTIR
REY
KJA
VÍK
Le roman policier événement
N°1 DES VENTES EN ISLANDE

KATRÍN
JAKOBSDÓTTIR

& RAGNAR
JÓNASSON

Reykjavík

Traduit de l'islandais
par Jean-Christophe Salaün

Éditions
de La Martinière

Romans de Ragnar Jónasson

À qui la faute
Éditions de La Martinière, 2023
Points, 2024

Dix âmes, pas plus
Éditions de La Martinière, 2022
Points, 2023

La Dame de Reykjavík

La Dernière Tempête, vol. 3
Éditions de La Martinière, 2021
Points, 2022

L'Île au secret, vol. 2
Éditions de La Martinière, 2020
Points, 2021

La Dame de Reykjavík, vol. 1
Éditions de La Martinière, 2019
Points, 2020

Les Enquêtes de Siglufjördur

Sigló, vol. 6
Éditions de La Martinière, 2020
Points, 2021

Vík, vol. 4
Éditions de La Martinière, 2019
Points, 2020

Sótt, vol. 3
Éditions de La Martinière, 2018
Points, 2019

Nátt, vol. 2
Éditions de La Martinière, 2018
Points, 2019

Mörk, vol. 5
Éditions de La Martinière, 2017
Points, 2018

Snjór, vol. 1
Éditions de La Martinière, 2016
Points, 2017

Dans la collection La Martinière Noir

Les garçons qui brûlent, 2023
Eva Björg Ægisdóttir

Sarek, 2023
Ulf Kvensler

À qui la faute, 2023
Ragnar Jónasson

Panique à Drouot, 2022
Éric Mercier

Summit, 2022
Mo Malø

Les filles qui mentent, 2022
Eva Björg Ægisdóttir

Dix âmes, pas plus, 2022
Ragnar Jónasson

Angles morts, 2021
Alex Türk

Elma, 2021
Eva Björg Ægisdóttir

La Dernière Tempête, 2021
Ragnar Jónasson

Fauves, 2021

Éric Mercier

Sigló, 2020
Ragnar Jónasson

Après le jour, 2020
Christophe Molmy

Nuuk, 2020
Mo Malø

L'Île au secret, 2020
Ragnar Jónasson

Vík, 2019
Ragnar Jónasson

Une certaine Annie, 2019
P. J. Vernon

Diskø, 2019
Mo Malø

La Dame de Reykjavík, 2019
Ragnar Jónasson

La Maison, 2019
Vanessa Savage

La Disparue d'Altamont, 2018
Jean-Alphonse Richard

Sótt, 2018
Ragnar Jónasson

Qaanaaq, 2018
Mo Malø

Tout le monde aime Bruce Willis, 2018
Dominique Maisons

Nátt, 2018
Ragnar Jónasson

Quelque part entre le bien et le mal, 2018
Christophe Molmy

Seules les femmes sont éternelles, 2017
Frédéric Lenormand

Une vie exemplaire, 2017
Jacob M. Appel

Le Club des pendus, 2017
Tony Parsons

Il ne nous reste que la violence, 2017
Éric Lange

Mörk, 2017
Ragnar Jónasson

On se souvient du nom des assassins, 2017
Dominique Maisons

Évanouies, 2016
Megan Miranda

Les Anges sans visage, 2016
Tony Parsons

Snjór, 2016
Ragnar Jónasson

Le Festin des fauves, 2015
Dominique Maisons

Des garçons bien élevés, 2015
Tony Parsons

Les Loups blessés, 2015
Christophe Molmy

Ce roman contient des citations des œuvres suivantes :
Halldór Laxness (1902-1998),
Hjá lygnri móðu (Auprès de la calme rivière),
dans *Lumière du monde*, traduit par Régis Boyer
© Aubier, Flammarion, 1992

Jakob Frímann Magnússon (1953)
et Valgeir Guðjónsson (1952) – *Moscow, Moscow*

Titre original : *Reykjavík*
© Ragnar Jónasson & Katrín Jakobsdóttir, 2022
Publié avec l'aimable autorisation
de la Copenhagen Literary Agency A/S, Copenhague

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün
Avec l'aimable participation de Victoria Cribb
(© Victoria Cribb, published in Great Britain
by Michael Joseph, 2023)

ISBN : 979-10-401-1536-6

© 2023 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Nous dédions ce roman à Agatha Christie,
à qui nous devons notre amour des romans policiers

Table des matières

Titre

Romans de Ragnar Jónasson

Dans la collection La Martinière Noir

Copyright

Dédicace

Personnages principaux

Première partie

- 1956 - 6 août
- 1966 - 8 août
- 1976 - 7 août
- 1986 - 1er août
- 1986 - 14 août
- 1986 - 14 août
- 1986 - 14 août
- 1986 - 15 août
- 1986 - 15 août
- 1986 - 16 août
- 1986 - 17 août
- 1986 - 18 août
- 1986 - 18 août
- 1986 - 18 août

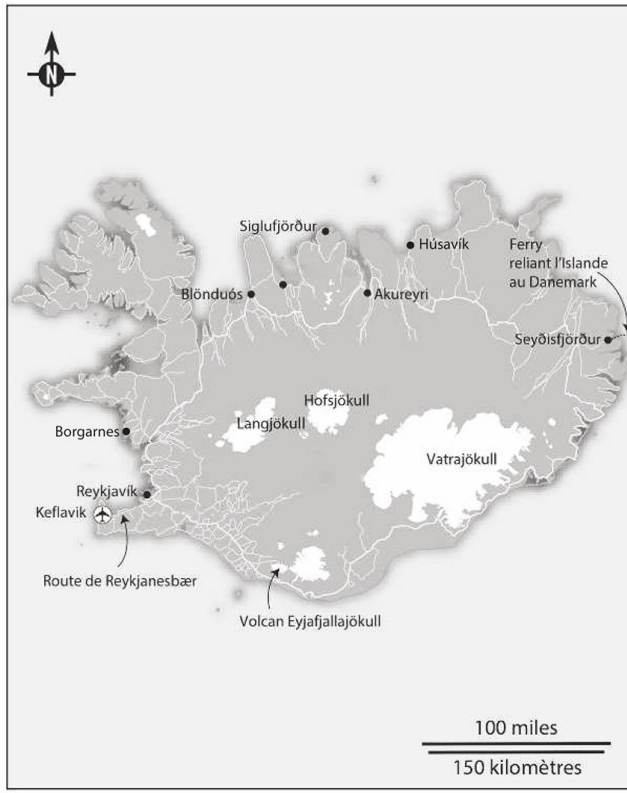
Seconde partie

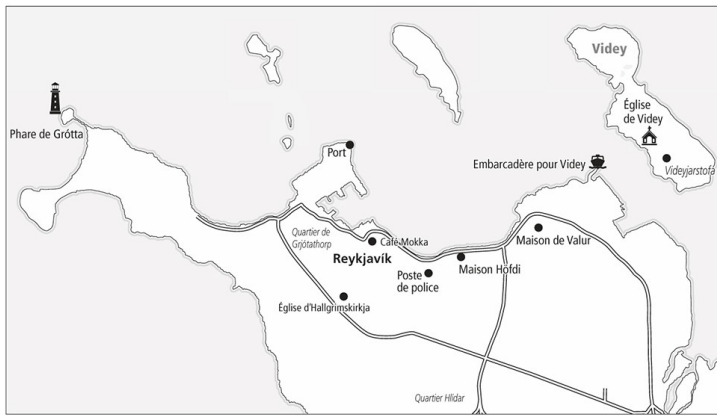
- 1986 - 18 août
- 1986 - 19 août
- 1986 - 20 août
- 1986 - 25 août

1986 - 26 août
1986 - 29 août
1986 - 1er septembre
1986 - 3 septembre
1986 - 4 septembre
1986 - 5 septembre
1986 - 12 septembre
1986 - 25 septembre
1986 - 1er octobre
1986 - 6 octobre
1986 - 7 octobre
1986 - 8 octobre
1986 - 9 octobre
1986 - 9 octobre
1986 - 10 octobre
1986 - 11 octobre
1986 - 11 octobre
1986 - 11 octobre
1986 - 1er novembre
Postface

Personnages principaux

Lára Marteinsdóttir
Journaliste et hebdomadaire *Vikubladid*
Sunna Pétursdóttir, sœur de Valur
Margrét Thorsteinsson, petite amie de Valur
Jökull Þórarinsson, ancien ministre de la Justice
Ivana Thorsteinsson, mère de Margrét
Guðjón Guðmundsson, ami de Valur et Sunna
Katrín Magnúsdóttir, employée au Registre national
Kristján Kristjánsson
Sandra Reykdal
Snorri Egilsson
Rédacteur en chef du *Vikubladid*
Ingólfur Sigurðsson
Journaliste au *Vikubladid*
Journaliste au *Vikubladid*
Ólöf Blöndal, résidente sur l’île de Videy
Óttar Ásgrímsson
Actrice
Þórdís Alexandersdóttir
Ancienne femme de Thórdís
Conseiller municipal
Épouse de Páll
Elísabet Eydís Pálsdóttir
Promoteur immobilier
Lára Marteinsdóttir


N
Siglufjörður
Húsavík
Ferry
reliant l'Islande
au Danemark
Blönduós
Akureyri
Seyðisfjörður
Hofsjökull
Langjökull
Borgarnes
Vatrajökull
Reykjavík
Keflavik
Route de Reykjanesbær
Volcan Eyjafjallajökull
100 miles
150 kilomètres


Videy
Église de Videy
Videyjarstofa
Phare de Grótta
Port
Embarcadère pour Videy
Quartier de Grótathorp
Café-Mokka
Reykjavík
Maison de Valur
Maison Höfdi
Poste de police
Église d'Hallgrímskirkja
Quartier Hlídar

PREMIÈRE PARTIE

1956

6 août

Le chapeau gris s'envola par-dessus bord.

Kristján était sorti de la timonerie pour contempler la vue sur la baie de Faxaflói et regarder l'île qui se rapprochait peu à peu, basse et verte sur fond de montagnes. Lorsqu'une soudaine rafale de vent avait soufflé sur le petit bateau de pêche, il s'était empressé de lever les mains, mais pas assez vite. Il n'avait pas réussi à le rattraper. Il ne l'aurait pas admis à voix haute, mais ce n'était pas une si grande perte, ce chapeau. Un cadeau de Noël de sa fiancée qui ne lui allait pas vraiment. À présent, il avait un prétexte pour s'en acheter un nouveau.

Il arriverait donc tête nue sur la petite île de Videy, située juste au large de la capitale. C'était sans importance. Il perdait probablement son temps avec cette visite, de toute façon. Âgé d'une vingtaine d'années, il se voyait rarement confier des missions aussi délicates. Mais son supérieur au sein des services de police était en vacances, et Kristján d'astreinte durant la fête des Commerçants[1] et son week-end prolongé de festivités.

Le bref été islandais semblait déjà terminé en ce matin d'août. Le vent soufflait dans toutes les directions à la fois sur le bateau, et le soleil refusait de se montrer. En l'absence de ligne de ferry régulière entre Reykjavík et la petite île, Kristján avait dû improviser et négocier avec un vieux pêcheur de sa connaissance.

– On est presque arrivés ! lança ce dernier d'une voix rauque.

Kristján se contenta de hocher la tête, mouvement que le capitaine ne pouvait voir, et ferma un bouton supplémentaire de son manteau pour se protéger du froid. Il fallait regarder les choses du bon côté :

cette excursion avait au moins le mérite de bousculer un peu la routine. Il jeta un coup d'œil vers la côte qui s'éloignait derrière lui tandis que dans sa tête résonnait la chanson « Ó, borg mín borg[2] » de Haukur Morthens, qu'il avait entendue plusieurs fois à la radio au cours de la semaine.

Une femme d'une trentaine d'années l'attendait sur la jetée. Kristján demanda au pêcheur de revenir le chercher une heure et demie plus tard. D'ici à son retour, il aurait consacré toute sa matinée à cette visite.

La femme lui tendit la main.

– Ólöf Blöndal, dit-elle, l'air sévère, sans un sourire. Je vous souhaite la bienvenue à Videy.

– Enchanté, je m'appelle Kristján.

Quelque chose dans l'attitude de cette femme l'intriguait. Elle avait le regard fuyant, tout en semblant sincèrement soulagée de le voir.

– Allons-y, enchaîna-t-elle, une pointe d'hésitation dans la voix.

Il lui emboîta le pas et remonta le quai derrière elle. Les cheveux roux coupés court, elle portait un épais pull en laine.

Nichés entre deux collines, qui constituaient l'unique relief de l'île, deux bâtiments blancs apparurent : Videyjarstofa, une vieille demeure coloniale danoise, et une petite église à son côté. Alors qu'ils se rapprochaient, Kristján constata leur état de décrépitude : la peinture s'écaillait sur les murs et le cadre des fenêtres. Un peu plus loin, il remarqua des dépendances en ruine dont l'une faisait penser à une étable, reliques d'une époque lointaine où il y avait encore une ferme ici. À mi-chemin vers l'église, Ólöf s'arrêta, se retourna et dit :

– Nous n'aurons pas besoin d'aller jusque là-bas, nous habitons à quelques pas. Mon mari est à la maison.

Kristján hocha la tête.

– Il n'y a personne qui… ?

Elle l'interrompit :

– Nous avons les clés de Videyjarstofa, mais ce n'est pas un lieu où on peut vivre. La bâtisse n'est pas en si mauvais état remarquez, compte tenu de son âge. Elle a deux cents ans, vous savez.

– Cette jeune fille, Lára…

Elle le coupa de nouveau :

– Il vaut mieux que vous en parliez avec mon mari.

Ils marchèrent côte à côte en silence. Malgré les rafales occasionnelles et l'absence de soleil, le froid n'était pas aussi mordant que lors de la traversée. Après quelques minutes, il demanda :

– Excusez-moi, mais… Vous habitez ici, votre mari et vous ?

– Nous avons emménagé au printemps dans une maison qui appartient à ma famille. Nous logions ici aussi l'été dernier. C'est…

Elle hésita une seconde.

– C'est un lieu fascinant.

Kristján n'en doutait pas, l'île était belle, pittoresque avec ses prairies vertes entourées des eaux bleues de la baie, elles-mêmes surplombées par la silhouette impressionnante du mont Esja, cependant il ne décelait pas la moindre conviction dans la voix d'Ólöf – bien au contraire.

D'un ton gêné, elle ajouta :

– La maison n'est plus très loin, elle se situe plus ou moins à mi-chemin entre Videyjarstofa et l'ancienne école.

Kristján commençait à se demander si sa venue sur Videy n'était pas le fruit d'un malentendu. Certes, cette femme lui renvoyait une impression curieuse, un peu indéfinissable, mais rien dans ses réactions ne suggérait une affaire urgente.

Il laissa son esprit divaguer un instant. Si le grand air lui faisait toujours un bien fou, il aurait préféré profiter autrement de cette journée d'été. Ces dernières années, lui et quelques vieux amis d'enfance s'étaient mis à l'alpinisme à leurs heures perdues, une passion inspirée par l'exploit d'Edmund Hillary et de Tensing Norgay sur le mont Everest trois ans auparavant. Kristján ne nourrissait certainement pas l'espoir d'accomplir une telle prouesse, néanmoins il avait déjà beaucoup progressé. Quelques jours plus tôt, on avait annoncé que le pic de Hraundrangi, dans la vallée d'Öxnadalur au nord de l'Islande, avait été gravi pour la première fois. Kristján connaissait de nom les deux Islandais qui s'étaient lancés dans cette ascension avec un Américain. Que n'aurait-il pas donné pour se trouver là-bas, plutôt que sur cette île au relief pour ainsi dire inexistant.

Avançant d'un pas prudent sur le terrain néanmoins irrégulier, il repensa à sa mère qui disait en riant que les hommes islandais marchaient toujours comme s'ils cherchaient à éviter des bosses, même sur un sol parfaitement plat. Il tenait surtout à rentrer chez lui

sans se tordre la cheville – et sans abîmer son costume. Il en possédait trois ; le gris clair qu'il portait ce jour-là était le plus récent, celui à rayures commençait à fatiguer et le noir lui servait majoritairement pour les cérémonies ou les enterrements.

Une vieille maison en bois dont la peinture noire s'écaillait apparut devant lui. La bâtisse avait clairement connu des jours meilleurs. Une sterne arctique vola au-dessus de sa tête. Il s'apprêtait à attraper son chapeau pour la faire fuir, avant de se souvenir que le couvre-chef devait désormais flotter quelque part sur les eaux de la baie.

– Ne vous inquiétez pas, lui dit Ólöf. La période de nidification est terminée, elle ne va pas vous attaquer.

Le ton de sa voix s'était adouci, comme si elle avait oublié l'espace d'une seconde qu'elle accompagnait un policier en service. Son mari ne vint pas au-devant d'eux dans la cour pour les accueillir, et Kristján se demanda pourquoi c'était elle qui était venue le chercher. Cela faisait-il partie des habitudes du couple, ou fallait-il y lire autre chose ?

– Entrez, lui dit-elle sèchement lorsqu'ils eurent atteint la porte de la maison.

Kristján pénétra dans le vestibule, ouvert sur le salon. Il faisait chaud à l'intérieur, presque trop compte tenu de la saison.

– Óttar ? s'exclama-t-elle. Óttar ! Il est arrivé.

Kristján entendit du mouvement au-dessus de sa tête, le bruit des pas résonnait distinctement dans cette vieille maison en bois. Sans prononcer un mot de plus, Ólöf s'avança dans le séjour et tira une chaise de l'imposante table en chêne pour l'inviter à s'asseoir.

Il s'exécuta et patienta tandis qu'elle prenait place à son tour.

– Bonjour, dit l'homme qui descendait l'escalier. Je suis Óttar, vous devez être le dénommé Kristján ?

– Tout à fait. Merci de me recevoir. Je n'ai pu vous en parler que brièvement au téléphone, mais nous nous inquiétons au sujet de Lára.

– Elle voulait partir, répliqua Óttar sans détour. Elle a décidé de mettre fin à son séjour ici. Je ne sais pas pourquoi. Nous étions si contents d'elle au début de l'été. Elle travaillait dur, ne se ménageait pas. Mais que voulez-vous, les jeunes sont comme ça…

Son visage demeurait impassible tandis qu'il exposait les faits. Kristján jeta un coup d'œil en direction d'Ólöf, qui baissa aussitôt la tête.

– Quel âge avait-elle, déjà ? demanda Kristján, même s'il connaissait la réponse.

– Quinze ans, répondit-elle d'une petite voix.

– Quinze ans, répéta-t-il. Et elle comptait rentrer à Reykjavík ? Chez elle ?

– Oui, acquiesça Óttar.

– Quand ?

– Vendredi. Vendredi matin. J'ai protesté, évidemment. Elle s'était engagée à rester tout l'été à notre service, mais impossible de lui faire changer d'avis.

À nouveau, Kristján regarda Ólöf. Parfaitement immobile, elle fixait le sol.

– Comme je vous l'ai expliqué au téléphone, ses proches sont sans nouvelles…

Kristján laissa planer sa phrase quelques secondes, observant leur réaction. Ólöf ne leva pas les yeux, et Óttar demeurait toujours aussi inexpressif.

– Elle a donc quitté l'île vendredi ?

Óttar hocha la tête.

– J'aurais peut-être dû poser la question autrement : l'avez-vous vue partir ?

– On ne distingue pas la jetée d'ici, et je ne l'ai pas accompagnée à son bateau. Ça ne fait pas partie de mes responsabilités. En ce qui me concerne, si les gens veulent partir, c'est leur affaire.

– Et vous Ólöf, vous l'avez vue prendre le bateau ?

Elle secoua la tête.

– Je n'ai rien vu du tout, répondit-elle, la voix toutefois creuse.

– Comment s'était-elle organisée pour regagner Reykjavík ?

– Je ne sais pas. Elle a juste dit que quelqu'un allait venir la chercher, sans doute un ami ou un proche. Je ne surveille pas le trafic sur la jetée, je vous l'ai dit.

– Vous avez votre propre bateau ? demanda Kristján.

– Oui, bien sûr. Mais elle n'a pas réclamé qu'on la ramène et, pour être honnête, étant donné l'embarras dans lequel elle nous mettait, je n'étais pas exactement disposé à lui rendre ce service. Et puis, comme je viens de vous l'expliquer, elle m'avait dit s'être arrangée de son côté.

– Vous êtes sûrs qu'elle est bien partie ?

– Qu'est-ce que c'est que cette question ? s'agaça Óttar. Évidemment, que nous en sommes sûrs ! Elle nous a dit au revoir, et on ne l'a pas revue depuis.

Kristján se tourna vers Ólöf et attendit qu'elle réponde. D'abord silencieuse, elle finit par lâcher :

– Oui, elle est forcément partie, puisqu'elle a emporté ses affaires.

– Elle téléphonait régulièrement à ses parents, reprit Kristján. Comme elle ne les a pas contactés du week-end, ils ont commencé à s'inquiéter.

Il se tut un instant puis demanda :

– Ils n'ont pas cherché à vous joindre ?

– Si, absolument, acquiesça Óttar. Et je leur ai dit la même chose qu'à vous. Je ne sais pas pourquoi vous vous êtes senti obligé de faire le déplacement jusqu'ici. Nous aurions tout à fait pu répondre à vos questions au téléphone. Vous voyez bien que cette gamine n'est plus là.

– Je dois parcourir l'île pour m'en assurer. Videy, c'est plutôt grand, non ?

– Trois kilomètres d'un bout à l'autre, répondit Óttar.

– La plus grande île de la baie, glissa Ólöf.

– Et il y a des endroits où l'on pourrait éventuellement se cacher, j'imagine ?

– Eh bien…, hésita-t-elle. Il y a notre maison, et Videyjarstofa. Et la vieille église. L'ancienne école, aussi. Et…

– Je ne crois pas que tu aies besoin de lui énumérer tous les bâtiments, Ólöf. Monsieur fera ce qu'il juge nécessaire ; s'il estime devoir fouiller toute l'île, libre à lui. Même si je ne vois pas pourquoi Lára aurait éprouvé le besoin de se cacher ici pendant tout un week-end.

– Comment se sentait-elle ?

– Que voulez-vous dire ? demanda Óttar.

– Vous a-t-elle semblé inquiète ? Préoccupée ? Avez-vous eu des raisons de croire qu'elle gardait un secret ? Qu'elle vous cachait quelque chose ?

Óttar ouvrit la bouche pour répondre, mais il hésita. Après un court instant de réflexion, il dit :

– Elle allait très bien. Elle s'ennuyait chez nous, c'est tout. Tant pis pour elle. Nous choisirons mieux l'été prochain.

– Je vois. Quoi qu'il en soit, elle ne s'est pas manifestée auprès de ses parents. Ce qui éveille des questions, voilà tout. Bien sûr, il est probable qu'elle ait quitté l'île vendredi, mais…

Óttar l'interrompit :

– Probable ? Elle a quitté l'île, point final. Ce qui s'est passé après ne nous regarde absolument pas. Si un bateau avait coulé dans la baie, nous l'aurions su ! Elle doit donc bien être quelque part.

– Oui, en effet, nous serions au courant d'un naufrage s'il devait y en avoir eu un. D'un autre côté, aucune traversée n'a été déclarée vendredi, mais cela n'exclut pas la possibilité que quelqu'un soit venu la chercher discrètement. Elle vivait avec vous, dans votre maison ?

– Où vouliez-vous qu'elle habite ? répliqua Óttar.

– Je peux jeter un coup d'œil à sa chambre ?

Óttar haussa les épaules.

– Elle est à l'étage. Il n'y a rien à voir.

Il ne bougea pas, mais Ólöf se leva.

– Je vais vous accompagner, dit-elle, un peu plus chaleureuse que son mari.

Chaque marche craquait sous leurs pas dans le vieil escalier en bois. La chambre d'amis était petite mais plutôt douillette, avec sa mansarde, ses étagères chargées de livres et la lucarne qui donnait sur la mer.

– C'est elle qui a apporté ces livres ? demanda Kristján.

– Non, non, ce sont les nôtres. Nous en mettons dans toutes les chambres. Ça apporte tellement de chaleur. Mon mari possède une belle collection. Il est avocat, vous le savez peut-être. Très réputé.

Kristján avait assurément déjà entendu son nom. Il hocha la tête.

– Óttar acceptait de moins en moins d'affaires. Il voulait se consacrer à des travaux académiques, du moins pour quelque temps. C'est un essai, l'idée est de passer nos étés sur Videy, plus ou moins. C'est agréable de vivre ici, au plus près de…

Elle ne termina pas sa phrase et baissa les yeux.

– Elle a emporté toutes ses affaires ? s'enquit Kristján.

– Oui, il ne reste plus rien.

– Elle vous a dit quelque chose ?

– Pardon ?

– Lára. Avant de partir ?

– Comment ça ?

– Comment a-t-elle expliqué sa décision ?

Ólöf fut prise d'une hésitation.

– Elle n'a rien expliqué du tout, finit-elle par répondre. Elle… elle est juste partie.

– Sans un mot ? Votre mari affirmait qu'elle vous avait tout de même dit au revoir.

– Oui, excusez-moi. Ce que je voulais dire, c'est qu'elle a simplement émis le souhait d'abandonner son poste prématurément. Elle nous a demandé l'autorisation. Naturellement, nous lui avons donnée, mais nous n'étions pas ravis.

– Vous ne vous êtes pas inquiétés de son sort ?

– Inquiétés ? Je… non, nous venons seulement d'apprendre qu'elle n'est jamais rentrée chez elle. Mais je suis certaine qu'elle va très bien.

– Espérons-le.

– Nous pouvons peut-être redescendre ?

Kristján acquiesça et suivit Ólöf dans l'étroit escalier.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le salon, Óttar avait disparu. Kristján balaya la pièce du regard et sursauta en entendant un raclement de gorge juste derrière lui. Il se retourna, son cœur battant désagréablement vite, sans raison.

– Téléphone pour vous.

Kristján laissa échapper une expression de surprise.

– Téléphone. Pour vous, répéta Óttar, comme s'il n'y avait rien de plus naturel. Là-bas, dans mon bureau.

Perplexe, Kristján lui emboîta le pas.

De grandes bibliothèques recouvraient les murs. L'une d'entre elles accueillait une collection de gros volumes où étaient rassemblés les jugements de la Cour suprême. Le téléphone noir l'attendait sur le bureau, le combiné posé à côté. Il flottait dans l'air une puissante odeur de renfermé. La maison n'était pas en meilleur état à l'intérieur qu'à l'extérieur.

– Qui est-ce ? demanda Kristján.

– Un de vos collègues de la police, répondit Óttar.

Kristján porta le combiné à son oreille. La nervosité le gagnant, il piétinait sur place, et les lames du parquet renvoyèrent un son creux. Il devait y avoir un sous-sol imprégné d'humidité sous ses pieds. Pour rien au monde il n'aurait voulu vivre dans une maison pareille.

– Kristján Kristjánsson à l'appareil.

– Bonjour Kristján, c'est Eiríkur.

Il voyait très bien de qui il s'agissait. L'homme était deux échelons au-dessus de lui : le supérieur de son supérieur.

– Bonjour…, souffla-t-il, hésitant.

– Óttar m'a contacté. Il voulait des explications sur l'interrogatoire pour le moins intrusif auquel vous les avez soumis, sa femme et lui.

– Je n'ai fait que suivre la procédure habituelle. Je me renseigne sur une jeune fille de quinze ans qui semble avoir disparu depuis plusieurs jours…

– Vous voulez parler de cette adolescente qui a fugué ?

– Eh bien, nous ne savons pas vraiment. Elle travaillait ici, sur Videy, pour l'été. Ses parents s'inquiètent de…

Il ne put terminer sa phrase.

– Je ne vois aucune raison d'importuner Óttar et Ólöf avec cette histoire. Vous vous êtes vraiment donné la peine de faire le déplacement ?

Kristján envisagea de protester, de lui expliquer la situation plus en détail, mais c'était sans doute vain.

– À vrai dire, je m'apprêtais à repartir. Ma visite touche à sa fin.

– Parfait. Vous transmettrez de nouveau mes salutations à Óttar, ainsi qu'à Ólöf Blöndal. Je compte sur vous.

Eiríkur raccrocha.

Kristján reposa le combiné d'un geste prudent, s'efforçant de faire comme si tout allait bien.

– Rien d'urgent, commenta-t-il à l'attention d'Óttar.

Ils retournèrent dans le salon où se trouvait toujours Ólöf.

– Bien, je crois que ce sera tout pour le moment, dit Kristján. À moins qu'un détail ne vous soit revenu ?

Il regarda les deux époux tour à tour.

– Absolument rien, répondit Óttar.

– Dans ce cas, il faut espérer que Lára réapparaisse rapidement.

Ce fut de nouveau Óttar qui répondit pour le couple :

– Je n'en doute pas. Quoi qu'il en soit, cela ne nous concerne pas. Et j'imagine que nous ne recevrons pas d'autres visites de ce genre.

– Une dernière chose si vous voulez bien… Le bateau ne va pas revenir me chercher immédiatement. Cela vous dérange si je me balade un peu en attendant ? Je voudrais m'assurer par moi-même

que Lára ne s'est pas cachée quelque part…

– Cachée ? lâcha Ólöf avec surprise.

– Faites comme bon vous semble, coupa Óttar. L'île ne nous appartient pas.

– Dans ce cas, je vais faire un petit tour à pied. Merci infiniment pour votre accueil.

*
* *

Kristján se dirigea vers l'ancienne école qu'Ólöf avait mentionnée, à l'est de l'île, unique vestige d'un village abandonné durant la Seconde Guerre mondiale. Tandis qu'il marchait sur le sentier herbeux, il fut frappé par la solitude des lieux. Au Moyen Âge, Videy accueillait un riche monastère ; plus tard, c'était devenu le siège des gouverneurs. Aujourd'hui, les seuls habitants en dehors d'Óttar et d'Ólöf étaient les oiseaux marins qui s'égosillaient sur la côte. Le trajet lui prit plus de temps qu'il ne pensait. L'école, une vieille bâtisse en bois sur deux étages, se révéla, comme il s'y attendait, déserte, sans le moindre signe de la présence de Lára. Il reprit la direction de la jetée, s'arrêtant en chemin pour tenter d'ouvrir la porte de la maison coloniale. Verrouillée. Ólöf avait dit détenir les clés, mais il ne se sentait pas le courage de déranger de nouveau le couple pour les leur réclamer. Il se demandait quoi faire à présent. Videy était divisée en deux terres reliées par un isthme, que Kristján envisagea un instant d'emprunter pour rejoindre la partie nord de l'île, avant de conclure qu'il n'en aurait probablement pas le temps.

Soucieux de ne pas faire attendre le bateau, il regagna d'un pas rapide la jetée, d'où il admira la vue sur Reykjavík, de l'autre côté du bras de mer. La ville se développait à grande vitesse, de nouveaux quartiers étaient en train d'éclore un peu partout, et l'ambitieux projet d'église à l'architecture moderne commençait à prendre forme au sommet de la colline. Il atteignit le quai plus tôt que prévu. On ne distinguait pas encore de bateau à l'horizon. Il avait le temps de faire demi-tour pour inspecter la petite église, qui serait probablement ouverte. Il nourrissait peu d'espoir d'y trouver l'adolescente, mais, puisqu'il était là, autant s'en assurer.

Malgré la taille modeste de l'édifice, l'intérieur était étonnamment

attrayant, avec sa haute chaire en bois peinte en bleu et vert et ses bancs tout aussi colorés. Kristján se dit que ce pourrait être un lieu de choix pour épouser Gudrún, même s'il serait difficile d'y faire venir les invités. Une idée à garder en tête. Fiancés depuis six mois, Gudrún et lui commençaient à parler avenir, mariage et enfants. Ils habitaient dans le quartier ouest de Reykjavík, où Gudrún venait de dénicher un emploi dans l'épicerie du coin. Oui, peut-être se tiendraient-ils devant cet autel, un beau jour…

Les recoins n'étaient pas nombreux dans l'église, et à en juger par l'odeur de renfermé, la porte n'avait pas été ouverte depuis une éternité. Un peu d'aération ne lui aurait pas fait de mal.

Lorsque Kristján ressortit à l'air libre, il fut accueilli par une brise fraîche. Percevant un bruit de moteur au loin, il dirigea son regard vers la mer et vit le petit bateau de pêche approcher. Il rejoignit la jetée d'un pas tranquille, s'efforçant de profiter de ce moment de paix et d'oublier les reproches de son supérieur un peu plus tôt. Totalement injustes. Kristján se contentait de faire son travail, mais les gens comme Óttar et Ólöf avaient des amis influents. Inutile de se lamenter.

Ayant atteint l'extrémité du quai avant le bateau, il patienta. Le soleil perçait timidement derrière les nuages, et le vent s'était calmé. Il contempla la mer, regrettant un peu son chapeau, tout compte fait.

Il repensa à l'adolescente perdue. Elle se trouvait sûrement saine et sauve quelque part, ses parents se faisaient du souci pour rien. Soit dit en passant, il ne savait même pas à quoi elle ressemblait. Il allait devoir leur demander une photographie, si elle ne se manifestait pas.

Selon toute vraisemblance, Lára réapparaîtrait toutefois d'elle-même, et il n'aurait plus à remettre les pieds sur Videy. Mais tandis que le vieux bateau s'amarrait au pied de la jetée, Kristján pressentit que cette affaire ne faisait que commencer.

1. La fête des Commerçants, célébrée le premier lundi du mois d'août, est un jour férié en Islande.
2. « Ô ma douce ville »

1966

8 août

Assise à une des petites tables du café Mokka, la femme lisait le journal. Devant elle, une tasse de café refroidissait à côté d'une moitié de gaufre accompagnée de crème et de confiture. Sur le mur au-dessus de sa tête, une gravure mettait en scène une explosion atomique et des enfants terrorisés. Mais rien de tout cela n'attirait son attention, tant elle était absorbée par la lecture du dernier numéro de *Vísir*, contenant un article sur une affaire jamais élucidée.

Kristján Kristjánsson, officier de police : « L'ombre de la disparition de Lára plane toujours »

Il y a dix ans, Kristján Kristjánsson s'est vu confier l'enquête sur la disparition de Lára Marteinsdóttir. Selon le policier aujourd'hui aguerri, cet événement continue de faire planer une ombre sur la société islandaise. Lára travaillait comme employée de maison sur l'île de Videy, chez Óttar Óskarsson, avocat à la Cour suprême, et son épouse Ólöf Blöndal, lorsqu'elle a disparu sans laisser de traces. Âgée de seulement quinze ans, elle était appréciée de tous ceux qui la connaissaient. Une décennie plus tard, le mystère reste entier. Ainsi que Kristján Kristjánsson l'a expliqué à notre rédaction, la police a suivi plusieurs pistes à l'époque, mais aucune d'entre elles n'a abouti. Personne n'a jamais témoigné avoir ramené Lára à Reykjavík en bateau, pas plus qu'on a pu retrouver de traces du corps. La possibilité de demander de l'aide à des services de police étrangers a été un

temps envisagée, mais l'affaire stagne à présent depuis plusieurs années. Comme si Lára s'était purement et simplement volatilisée.

La photo floue d'une jolie jeune fille aux cheveux et aux sourcils sombres, vêtue d'une robe en velours avec un col haut, accompagnait l'article. Figurait également le portrait de Kristján Kristjánsson, avec ses lunettes en écaille et ses tempes éclaircies. Malgré un visage chaleureux, il avait les traits fatigués, comme si la recherche de Lára avait épuisé toutes ses forces. La femme fixa les deux photos quelques instants avant de refermer le journal et de se lever, sans finir ni son café ni sa gaufre. Un malaise s'était emparé d'elle, comme chaque fois qu'elle entendait parler de l'adolescente, et elle avait perdu l'appétit. Il fallait qu'elle concentre son énergie sur autre chose.

Elle abandonna le journal sur la table et sortit rapidement du café. Un vent vif balayait la rue Skólavördustígur, au bout de laquelle on distinguait les échafaudages de l'imposante nouvelle église Hallgrímskirkja, en cours de construction au sommet de la colline.

*
* *

Assis à son bureau du vieux poste de police rue Pósthússtræti, en plein centre de Reykjavík, Kristján Kristjánsson était lui aussi plongé dans la lecture de *Vísir*.

Lui et le reste de son équipe ne s'étaient pas encore installés dans le nouveau commissariat de la rue Hverfisgata, mais il lui tardait de travailler dans cet environnement moderne et tout confort. Quelques pas seulement le sépareraient de son domicile de la rue Stangarholt et il aurait probablement droit à son propre bureau. Il se laissa aller quelques instants à ces douces pensées avant de reprendre sa lecture.

Qu'est-il advenu de Lára ? Un inconnu l'a-t-il emmenée de Videy à Reykjavík sur son bateau ? A-t-elle sombré dans l'océan avec ses bagages ? Ou bien a-t-elle été la victime d'un criminel sans scrupules à son retour dans la capitale ? Peut-être a-t-elle choisi de disparaître et vit-elle aujourd'hui sous une nouvelle identité à l'autre bout du monde ? Qui sait si l'un de nos lecteurs ne détient pas la clé de l'énigme ?

Kristján soupira. Les spéculations du journaliste l'agaçaient. Elles minimisaient le sérieux de l'affaire. Une gamine qui n'avait jamais fait de mal à une mouche avait disparu sans laisser de traces et, selon ses craintes, certainement subi un sort terrible. Mais que pouvait-on dire dans ce genre d'interview, à part qu'on avait fait de son mieux ?

Avait-il vraiment fait de son mieux, cela dit ?

Il se leva et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Ce temps de chien annonçait un automne précoce : les passants grimaçaient sous les assauts des bourrasques glaciales tandis qu'ils faisaient les magasins ou passaient à la banque. Le mois d'août avait été plus froid et tourmenté qu'à l'accoutumée, et lorsque le soleil refusait de se montrer, la ville paraissait bien grise.

Son esprit le ramena dix ans en arrière, au mois d'août 1956. À l'époque où, encore jeune recrue au sein des forces de police, il avait pris conscience que des pouvoirs extérieurs cherchaient à influencer le déroulement de son enquête. Au moment où il s'était emparé du téléphone d'Óttar et avait dû subir les réprimandes d'Eiríkur, son supérieur, pour avoir gaspillé son énergie dans cette affaire. Kristján s'était senti humilié à son retour en ville ; il estimait n'avoir accompli que son devoir. Mais que dire à son patron dans de telles circonstances ? Il s'était souvent posé la question au cours des dix dernières années, bien qu'il n'en ait jamais parlé à personne d'autre que sa femme, qui haussait toujours les épaules en lui répétant de ne plus s'appesantir sur cette affaire, de passer à autre chose. Dire qu'il s'était abstenu de creuser la piste Högni Eyfjörd… Il n'avait pas eu le cran à l'époque de confronter un éminent citoyen à des questions potentiellement gênantes.

L'affaire n'avait évidemment pas été classée ce jour d'août sur l'île de Videy, loin de là.

Lára n'était jamais réapparue. Quand la police avait fini par diffuser un avis de recherche à la radio et dans les journaux, la disparition de l'adolescente avait provoqué un vif émoi ; ce n'était pas tous les jours qu'une jeune fille se volatilisait en Islande. Sur la photo publiée, ses grands yeux noirs lui donnaient un air inquiet, comme si Lára abritait un terrifiant secret. La nation entière s'était prise d'affection pour elle et voulait la retrouver. La pression sur les services de police était énorme, et Kristján, le visage de l'enquête, n'avait pas été à la hauteur de sa tâche.

Plusieurs policiers avaient travaillé avec lui. Accompagné d'un collègue, il avait rendu visite aux parents de la jeune fille, qui habitaient Grjótathorp, un enchevêtrement de vieilles maisons en bois et de rues étroites sur une colline en plein cœur de la ville. Ils avaient commencé à s'inquiéter lorsqu'elle ne les avait pas appelés le week-end de sa disparition.

– Normalement, elle nous téléphone toutes les semaines, avait expliqué sa mère à qui Lára ressemblait énormément, à en juger par la photo. Elle est très attachée à sa famille, et elle nous raconte tout. Lorsqu'elle s'est mis cette idée en tête de vouloir travailler comme employée de maison pendant l'été, elle a postulé auprès de ce couple à Videy. La jeune fille qui avait séjourné là-bas l'été précédent ne nous en avait dit que du bien. Sans surprise, notre Lára a obtenu la place, elle travaille dur et se montre toujours très polie.

Le père de Lára était légèrement plus âgé que sa mère. Tous deux étaient enseignants et elle était leur unique enfant. Parfaitement rangée, sa chambre était meublée d'un lit au cadre blanc à barreaux, sur lequel elle avait disposé une couverture colorée qu'elle avait elle-même tricotée au crochet pendant ses cours de travaux manuels. Elle avait l'œil pour choisir les couleurs, avait songé Kristján. Ces détails sans importance étaient toujours gravés dans sa mémoire dix ans après. Dans l'armoire de l'adolescente demeuraient les vêtements qu'elle n'avait pas emportés sur Videy, principalement des tenues hivernales, mais aussi la robe en velours qu'elle portait sur la photo en noir et blanc diffusée dans les journaux – robe qui s'était révélée verte.

Une coiffeuse et une chaise modestes, de fabrication probablement artisanale, étaient disposées contre l'un des murs. Le tiroir du petit meuble contenait plusieurs cartes postales d'une cousine de Lára qui habitait Copenhague. Une bibliothèque accueillait la Bible et quelques romans, notamment de l'écrivain islandais récemment nobélisé Halldór Laxness.

Mais pas le moindre indice. Kristján avait seulement trouvé un journal intime datant de l'hiver 1954-1955 derrière la collection de romans sur l'étagère. D'une écriture appliquée, Lára y décrivait ses repas et parlait de ses camarades d'école. Principalement des garçons qu'elle trouvait séduisants.

Kristján avait demandé à la mère de Lára si sa fille avait gardé

l'habitude de tenir un journal. Elle avait répondu par l'affirmative, ajoutant qu'elle l'avait fortement encouragée à raconter sa vie sur Videy.

– Ce devait être une aventure. Ma Lára n'avait encore rien vécu qui sortait de l'ordinaire. Elle préparait son diplôme de fin d'études et travaillait comme vendeuse dans une crémerie à côté des cours. Ce boulot sur Videy, c'était l'occasion pour elle de vivre quelque chose d'exceptionnel, une transition vers l'âge adulte.

Ses yeux s'étaient remplis de larmes lorsqu'elle avait prononcé ces derniers mots.

– Elle aurait mieux fait de ne pas y aller… Elle n'avait que quinze ans, et maintenant…

Elle n'avait pas réussi à finir cette phrase.

Kristján se rappelait également avoir demandé si Lára pouvait avoir eu l'intention de retrouver quelqu'un à Reykjavík ce week-end fatidique. Cette fois, c'était son père qui avait pris la parole : sa fille n'avait pas de petit ami.

– Lára a toujours été très proche de nous. Je ne peux pas imaginer une seule seconde qu'elle serait revenue à Reykjavík sans nous le dire.

Kristján avait en tête des tas d'exemples de jeunes qui, pour diverses raisons, n'informaient pas leurs parents de leurs allées et venues. Cela dit, aucune des copines de Lára n'avait mentionné à la police l'existence d'un petit ami avec qui elle aurait pu fuguer.

D'après ses parents, elle avait rencontré Óttar et Ólöf, les propriétaires, par l'intermédiaire de la jeune fille qui avait travaillé chez eux l'été précédent. Kristján avait bien envisagé de la contacter, mais n'en avait jamais fait sa priorité – qu'aurait-elle pu savoir de ce qu'il était advenu de Lára ?

Lára appelait ses parents toutes les semaines et semblait heureuse. Certes, il aurait été délicat pour elle de se plaindre avec ses employeurs non loin d'elle, mais ses parents assuraient que rien dans le son de sa voix n'avait éveillé leurs soupçons. Elle avait pris le bateau pour l'île au début du mois de mai et devait y rester jusqu'à la fin août. D'après Óttar et Ólöf, elle avait finalement décidé de mettre un terme à son séjour plus tôt que prévu. La mère de Lára émettait des doutes :

– Ça ne lui ressemble pas du tout de ne pas aller au bout de ses engagements, vous pouvez me croire. Elle arrivait toujours à l'heure à

la crémerie, et jamais elle n'aurait permis qu'on dise qu'elle était du genre à baisser les bras.

Kristján émergea de ses vieux souvenirs dans un sursaut. Toujours debout derrière la fenêtre du poste de police, il termina son jus de chaussette devenu froid en grimaçant. L'affaire Lára continuait de l'obséder. Il n'abandonnerait pas, même si beaucoup de temps avait passé, même si la plupart des indices devaient avoir disparu. Le chagrin qu'il avait lu dans le regard de ses parents lui avait brisé le cœur. Il voulait faire tout ce qui était en son pouvoir pour apaiser leur souffrance.

À l'époque, on avait considéré que Lára était probablement montée dans le bateau d'un inconnu et que son destin avait été scellé, soit sur le chemin du retour, soit plus tard à Reykjavík. C'était peut-être l'explication la plus commode : un agresseur anonyme, un crime insoluble.

Kristján ne pouvait s'empêcher de se demander s'ils n'auraient pas mieux fait de concentrer leur attention sur Videy, d'y effectuer des recherches bien plus approfondies, d'interroger Óttar et Ólöf de manière plus insistante. Bien sûr, la police avait à ce moment-là fouillé toute l'île, sans succès. Quant au couple, ils s'en tenaient à leur version : l'adolescente avait décidé de les quitter et de retourner en ville.

Les autorités avaient lancé un appel à témoin pour tenter d'identifier l'individu qui aurait pu emmener Lára sur son bateau ce fameux week-end, mais personne ne s'était manifesté. Le capitaine du port de Reykjavík n'avait pas eu vent d'une traversée entre Videy et la capitale ce vendredi-là. L'île se situant à quelques kilomètres seulement de la côte, une petite embarcation aurait pu effectuer le trajet sans attirer l'attention, et elle n'avait pas nécessairement pris la direction de Reykjavík au retour. Les recherches de la police n'avaient rien donné. Les plages avaient été inspectées, mais on n'y avait trouvé ni corps échoué, ni bagages. Lára s'était comme évaporée.

Et c'était précisément pour cette raison que l'affaire avait ému le pays tout entier. Lára ne se livrait pas à des activités suspectes, elle n'avait aucun secret et semblait être une jeune fille à qui tout le monde pouvait s'identifier. Une jeune fille qui avait voulu vivre quelque chose de nouveau. Une jeune fille qui avait quitté la maison

familiale le temps d'un été dans l'espoir de gagner un peu en maturité et en indépendance, qui avait travaillé dur, jusqu'à ce jour où elle avait décidé d'abandonner son emploi plus tôt que prévu – si c'était bien la vérité.

Son départ de Videy demeurait un mystère total. À moins bien sûr qu'elle n'ait jamais quitté l'île.

1976

7 août

« Ce sera bon pour le département, Kristján, bon pour toi et pour la police », lui avait dit son supérieur.

Les mots résonnaient dans son esprit tandis que, assis dans son appartement de Kópavogur, il proposait du café au journaliste.

– Plutôt du thé, si vous avez, répondit poliment son invité.

Bon pour toi, se répéta amèrement Kristján.

Quel bénéfice pouvait-il tirer du fait de ressasser encore une fois la disparition de Lára ? Il n'avait qu'une envie : oublier cette affaire. Depuis vingt ans, elle pesait sur ses épaules. Il avait gravi des échelons dans la police, mais toujours avec cette impression qu'il serait parvenu encore plus loin s'il n'avait pas raté cette enquête. Et aujourd'hui, à nouveau, il devait incarner cet échec. « Les journaux en parleront que ça nous plaise ou non, avait insisté son supérieur. Autant partager notre point de vue. » Étrangement, il n'avait pas proposé de recevoir le journaliste à sa place. Kristján était toujours celui qu'on jetait aux lions.

En réalité, cet été-là, une autre affaire faisait de l'ombre au triste anniversaire du mystère Lára. C'était la disparition de deux hommes, Gudmundur et Geirfinnur, qui dominait les gros titres, ainsi que l'arrestation controversée de quatre suspects qui avaient finalement été libérés[1]. Kristján n'avait pas participé à cette enquête.

Le journaliste, Ólafur, qui était également le rédacteur en chef du journal, avait l'air tout à fait sympathique et Kristján ne doutait pas de la qualité de son article à venir. Lecteur assidu de *Vísir*, il appréciait généralement leur traitement de l'actualité. Son interview devait faire

la une de l'édition du week-end.

Le soleil se couchait au travers des fenêtres. Le retour de l'obscurité en août, après des semaines de soleil de minuit, réveillait une certaine angoisse chez Kristján, et ce depuis son enquête sur la disparition de Lára, deux décennies plus tôt. Parfois, il s'imaginait qu'elle avait purement et simplement été engloutie par les ténèbres.

– Je tenais à vous remercier de m'avoir invité chez vous, Kristján. Je sais que ce n'est pas évident. Nous allons rappeler le déroulé de cette terrible affaire dans le numéro de dimanche, mais le cœur de l'article sera constitué de votre interview.

Kristján hocha la tête, essayant de balayer ses appréhensions, et espérant que l'entretien ne prendrait pas plus d'une heure, car il avait prévu de regarder la dernière enquête de Columbo à 21 h 30. Il était dans les temps. Le programme qui passait pour l'instant sur l'unique chaîne de télévision islandaise était un documentaire suédois sur la production d'armes.

– Pouvez-vous nous rappeler ce qui s'est passé ce jour fatidique où vous avez entendu parler pour la première fois de Lára ?

Kristján garda le silence un instant.

– Dans mon esprit, c'était juste une journée de travail ordinaire. À l'époque, je veux dire. Je me souviens qu'il faisait frais, comme c'est parfois le cas en août. Et je me rappelle m'être dit qu'il ne pouvait s'agir que d'une fugue.

– Rien ne suggérait que vous parleriez encore de cette affaire vingt ans plus tard ?

Kristján secoua la tête.

– J'étais jeune et sans expérience, je n'avais que vingt-quatre ans. Bien sûr, j'avais la sensation de tout savoir, mais on peut dire que c'est cette enquête m'a jeté dans le grand bain.

– Vous pensez souvent à Lára ?

La question lui semblait sincère et dépourvue de sous-entendus, mais il ne pouvait envisager de répondre avec la même honnêteté. Confortablement installé dans le fauteuil à motifs, le journaliste avait posé un magnétophone à côté des tasses sur la table basse. La trentaine, les cheveux noirs, il portait un élégant costume gris. Kristján avait la sensation de le connaître, mais c'était uniquement parce qu'il l'avait si souvent vu présenter le journal pendant les premières années de la télévision en Islande, introduite une décennie plus tôt. Autrefois

en noir et blanc, cet homme était à présent assis tout en couleurs dans son salon, si l'on exceptait son costume gris.

– Bien sûr, j'y pense régulièrement, répondit-il après une courte réflexion – la vérité, c'était qu'il ne se passait pas une journée sans qu'il pense à elle.

Le fait est qu'il n'avait pas donné le meilleur de lui-même. Il n'avait pas pu suivre la piste qui semblait pourtant la plus prometteuse, car son administration l'avait jugée « tirée par les cheveux ». Cette foutue manière de se protéger les uns les autres contaminait toute la classe politique ; il ne fallait surtout pas faire de vagues et risquer de déplaire à ceux qui « comptaient ». Et Kristján avait joué le jeu. Il tenait à son travail, ne voulait pas se mettre ses supérieurs à dos. *Tu es dingue ? Högni Eyfjörd n'a rien à voir avec cette affaire, voyons…* Voilà le refrain qu'on lui avait servi.

De nouveau, son esprit le ramena vingt ans en arrière. Un pêcheur l'avait emmené sur Videy pour une troisième et à vrai dire dernière inspection des lieux. Ayant évidemment entendu parler de la disparition de Lára, le marin lui avait demandé si on la recherchait toujours. Kristján avait acquiescé, un chapeau neuf sur la tête. Il faisait un temps agréable, le vent soufflait moins fort que la première fois et le soleil brillait encore en cette fin d'été.

– J'ai emmené Högni une fois sur cette île. Vous voyez de qui je parle ?

Kristján avait immédiatement compris de qui il s'agissait.

– Högni Eyfjörd ?

Un promoteur immobilier et entrepreneur, issu de bonne famille, avec un bon réseau – de l'âge du couple qui habitait Videy.

– Oui, il était sur son trente-et-un. Il avait manqué son bateau, d'après ce que j'ai compris, et il avait besoin d'un moyen de locomotion à la dernière minute.

– C'est récent ?

– Oh, il y a à peu près un mois. Un vendredi soir, ça, je me souviens. Ça n'a peut-être pas d'importance, mais je voulais vous en toucher un mot, vu que vous êtes de la police.

Et Kristján n'avait pas donné suite… Il avait cédé à la pression.

Le journaliste se racla la gorge. Kristján prit conscience qu'il s'était laissé absorber par ses souvenirs.

– Excusez-moi ?

– Je vous demandais simplement quelle était votre théorie sur ce qui avait pu arriver à Lára.

Aussi étrange que cela puisse paraître, Kristján ne s'était pas préparé à cette question. Néanmoins, il répondit sans l'ombre d'une hésitation :

– Je pense qu'elle est vivante.

– Vraiment ? s'exclama le journaliste, étonné – et se disant sûrement qu'il tenait là le titre de son article.

– Oui, je le crois. J'en ai le sentiment.

– Vous voulez bien nous expliquer ça plus en détail ?

Le journaliste avait quelque chose de chaleureux dans la voix, il semblait porter un intérêt sincère à tout ce que Kristján disait, ce qui l'invitait à se livrer plus spontanément.

– Eh bien… Nous n'avons retrouvé aucun indice suggérant que quelqu'un lui avait fait du mal. Elle résidait et travaillait chez une bonne famille qui la traitait bien. Puis elle a disparu, et ses bagages avec. Elle ne s'est quand même pas jetée à la mer avec sa valise ! Ça me semble complètement improbable. Non, je pense qu'elle est partie de son plein gré, qu'elle a voulu disparaître, même si je ne sais pas pourquoi.

Levant les yeux, Kristján vit sa femme Gudrún qui l'observait depuis la cuisine, l'air désapprobateur. Rien d'étonnant, ils avaient déjà évoqué cette théorie entre eux et elle l'avait à chaque fois dissuadé d'en parler publiquement. Cela ne ferait que rouvrir de vieilles blessures, et mettrait les parents de Lára dans une situation délicate : cela sous-entendait que la jeune fille avait voulu fuir sa maison.

Quoi qu'il en soit, c'était dit, il ne pouvait plus revenir en arrière. Il avait répondu sur un coup de tête, mais il se sentait en paix avec cette décision. Peut-être aiderait-elle à relancer l'enquête, à bousculer quelqu'un.

– Voilà qui est intéressant, reprit le journaliste. Vous aviez creusé cette piste à l'époque ?

– Nous ne disposions que de très peu d'éléments, vous savez. Rien que des suppositions. Lára avait simplement disparu. Mais je voudrais vous demander quelque chose, si vous me le permettez…

– Bien sûr, Kristján.

– Je souhaite lui faire passer un message, pour le cas où elle serait

bien vivante quelque part, cachée sous un faux nom, vous comprenez ?

Le journaliste hocha la tête.

Kristján eut soudain l'impression de se trouver au beau milieu d'un studio de télévision, le lampadaire du salon en guise de projecteur, comme s'il s'adressait directement à Lára en regardant droit dans la caméra :

– Je voulais lui dire : fais-nous savoir que tu vas bien, où que tu sois… Cela apaiserait tant de gens.

Moi le premier, ajouta-t-il pour lui-même.

Ce n'était qu'un vœu pieux, mais il n'y avait pas de mal à avoir un peu la foi. Et tout au fond, il savait très bien que Högni Eyfjörd n'avait rien à voir avec la disparition de l'adolescente, n'est-ce pas ? C'était absurde. Pourquoi un entrepreneur responsable de la construction d'une bonne moitié de la ville aurait-il fait du mal à une innocente jeune fille ?

Kristján se sentait un peu mieux. Une fois de plus, il était parvenu à se convaincre que Lára était en vie. Il essaya de changer de sujet, de s'accorder un bref répit :

– Dites-moi, il y a une grosse différence entre ce que vous faites là et la télévision ?

Le journaliste sourit. Il ne s'attendait probablement pas à être lui-même interviewé.

– Pour être honnête, je préfère ce genre d'entretien. C'était une incroyable aventure d'aider à mettre la télévision sur pied, mais on a tous besoin de changer d'air à un moment. Dans dix ans, je ferai peut-être quelque chose de complètement différent. Et vous ?

– Dans dix ans ?

– Oui, en 1986.

– Ce n'est pas pour tout de suite, répondit Kristján. Mais j'appartiendrai sans doute encore à la police.

Il n'avait même pas besoin d'y réfléchir, c'était une évidence. Flic un jour, flic toujours. Il avait fait du bon travail, obéi aux ordres. Avec sa femme, ils cherchaient un plus grand logement – un pavillon individuel. Leurs revenus n'étaient pas très élevés, mais stables. Ils économisaient tous les deux chaque mois, ignoraient les publicités pour des voyages à l'étranger ; avec un peu de chance, ils parviendraient à acquérir leur propre maison d'ici quelques années. Le

seul problème, c'était l'inflation galopante qui grignotait presque aussitôt ce qu'ils parvenaient à mettre de côté. Les nouvelles pièces en aluminium de la couronne islandaise étaient si légères qu'elles pouvaient flotter sur l'eau – cela en disait long. Mais depuis quelque temps, il songeait à construire de ses propres mains, ou à acheter des murs et aménager l'intérieur par étapes dans l'un de ces nouveaux quartiers qui florissaient.

– La police, c'est vraiment votre monde, si je comprends bien ?

– Oui, je crois que j'y ai toujours eu ma place. Mon grand-père faisait déjà partie des forces de l'ordre, et même si ce n'était pas le cas de mon père, on peut dire que j'ai ça dans le sang. Je m'y sens bien, et j'espère être utile à la société.

– Comment s'est passée l'enquête sur la disparition de Lára à l'époque ? Vous avez rencontré des obstacles ? Vous pouvez nous en dire un peu plus ?

Kristján hésita un instant.

– Non, tout s'est bien passé… enfin… c'est peut-être un peu maladroit de formuler les choses comme ça, puisque nous avons échoué. Nous n'avons pas retrouvé Lára, mais en toute objectivité, je pense que nous n'avons négligé aucun aspect. Nous avons interrogé toutes les personnes impliquées et, oui, nous avons accompli notre tâche avec professionnalisme.

Il avait un arrière-goût amer dans la bouche en prononçant ces mots, mais il s'efforça de n'en rien laisser paraître.

– Vous a-t-on suffisamment soutenu ?

– Comment ça ?

– Je veux parler de vos supérieurs.

– Oui, j'ai reçu tout le soutien dont j'avais besoin.

C'était la bonne réponse. La seule et unique réponse publiable.

– Le plus important dans une enquête de ce type, reprit Kristján, c'est de pouvoir agir librement, afin de pouvoir inspecter chaque recoin, et c'est ce que nous avons fait. Bien sûr, il y a des moments où on a aussi besoin d'aide, et dans ces cas-là, il ne faut pas hésiter à la réclamer.

– Je vois, oui. Vous pouvez nous décrire l'île de Videy telle qu'elle était à cette époque-là ? Beaucoup de choses ont dû changer en vingt ans.

– Assurément. Pour commencer, le couple qui employait Lára a

déménagé… Ils y ont passé quelques étés, je crois…

– Óttar et Ólöf, oui.

– Voilà. Je me rappelle m'être dit qu'ils devaient mener une vie paisible là-bas. Mais bien sûr, la disparition de Lára a tout fait basculer. J'imagine que c'est l'une des raisons pour lesquelles ils ont décidé de ne pas rester. Vous vous êtes entretenu avec eux pour votre article, si je puis me permettre ?

– Malheureusement, ils n'y ont pas tenu. Tout le monde n'est pas prêt à se remémorer le passé.

Une fois encore, Kristján regretta d'avoir accepté cette interview, de s'être laissé ainsi acculer.

– Je peux comprendre, répondit-il, un peu acerbe.

Le journaliste n'y était pour rien. Il faisait simplement son travail. Ce n'était pas le premier à écrire sur la disparition de Lára, et ce ne serait sans doute pas le dernier.

– Vous êtes souvent allé les voir sur Videy ?

Un instant, Kristján envisagea de mentir, mais ce n'était pas une option. Un policier ne pouvait pas raconter des mensonges à un journaliste. La vérité finissait toujours par rejaillir. Et avec quelles conséquences… Il ne comptait pas perdre son emploi pour un mensonge, même s'il avait honte du travail bâclé qu'il avait effectué à l'époque.

Il se demanda s'il ne devait pas se contenter de dire qu'il n'avait pas le droit de s'exprimer en détail sur l'enquête, mais il doutait que ses supérieurs apprécient cette réponse. Beaucoup de temps avait passé, il ne pouvait pas donner l'impression que lui ou la police avaient quelque chose à cacher.

– Aussi souvent que nécessaire. Nous sommes allés les voir à trois reprises. La première fois, lorsqu'on nous a signalé la disparition de Lára, j'y suis allé seul. Puis une battue a été organisée sur Videy, comme les journaux l'ont relaté. Des policiers, des volontaires, des membres de la famille ont inspecté l'île de part en part… Enfin, vous ne vous en souvenez probablement pas, vous êtes trop jeune.

Le journaliste sourit.

– Je me suis replongé dans les articles de l'époque avant notre rencontre, j'ai vu des photos de ces recherches dans de vieux journaux. Ça a dû être une sacrée expédition.

– À ce moment-là, nous commencions sérieusement à nous

inquiéter pour Lára. Nous n'avions pas de nouvelles depuis plusieurs jours déjà, et nos concitoyens voulaient des réponses. Nous n'avions pas d'autre choix que de procéder à des fouilles approfondies. Mais la pauvre enfant est restée introuvable.

Un étrange silence succéda à cette phrase, comme si elle recelait de terribles secrets, au poids incommensurable. Un poids que Kristján portait sur ses épaules depuis deux décennies. Il avait beau ne pas être particulièrement croyant, il priait presque chaque soir. Et cette prière était toujours la même : que le mystère autour de la disparition de Lára s'éclaircisse. Pour elle et sa famille, bien sûr, mais au moins autant pour lui. Vivre avec un tel fardeau était devenu insupportable.

Parfois, assis à son bureau tard le soir, quand tous ses collègues étaient partis, il consultait le vieux dossier de l'enquête, essayant de déterminer s'il était passé à côté de quelque chose, même un minuscule détail. Il se remémorait du mieux qu'il pouvait les différents interrogatoires menés, les personnes impliquées, l'expression de leur visage, croisant les doigts pour que le temps n'ait pas brouillé la frontière entre l'imaginaire et le réel.

Il poursuivit :

– Je me souviens très bien du jour de la battue. Une journée d'automne glaciale, comme si les dieux de la météo étaient contre nous, comme s'ils ne voulaient pas qu'on la retrouve. Nous nous sommes séparés en plusieurs groupes. Nous étions accompagnés par des spécialistes, des gens qui connaissaient l'île sur le bout des doigts. En vérité, il y a peu de risque de se perdre sur ce bout de rocher, Videy n'est pas si grande. Et les constructions ne sont pas nombreuses : l'église, la maison coloniale, l'ancienne école et puis la ferme. Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis toujours imaginé qu'elle avait dû s'abriter dans l'église. On ne l'y a pas retrouvée, bien sûr. Elle n'était tout simplement pas sur l'île.

– Si ses bagages n'avaient pas disparu, eux aussi, on aurait sans doute conclu qu'elle s'était jetée à la mer, non ?

– Oui. Ses bagages, en effet… Ça ne collait pas.

– Si je vous suis, vous êtes retourné là-bas encore une fois après ça, c'est juste ?

Kristján acquiesça. Le fameux voyage avec le pêcheur qui lui avait parlé de Högni.

– Oui, j'ai fait la traversée pour m'entretenir une dernière fois avec

le couple. La piste refroidissait, si elle avait un jour été chaude. Nous n'avions toujours aucune nouvelle, aucun indice, personne ne l'avait vue ni eue au téléphone. Je ne voulais rien lâcher, parler à ses employeurs pour savoir s'ils avaient pu oublier quelque chose, un détail…

Le journaliste l'interrompit :

– Dois-je comprendre qu'ils étaient suspects dans cette affaire ?

La question le désarçonna. Comment répondre ? Bien sûr, qu'ils étaient suspects – du moins, selon lui. C'était une autre histoire pour son supérieur, celui qui avait insisté pour qu'il laisse Óttar et Ólöf en paix. Durant son enquête, Kristján s'était abondamment renseigné sur le parcours d'Óttar. Un avocat blanc comme neige, au-dessus de tout soupçon. Impossible d'envisager qu'il ait pu faire du mal à une jeune fille. En parallèle de son travail de juriste, il prenait souvent part au débat public et avait investi dans les affaires. Il entretenait des liens solides avec le monde politique. La toile tissée par un homme comme Óttar s'étendait à l'ensemble de la société, même s'il était encore jeune à cette époque – à peine plus de trente ans. Il enseignait le droit des obligations à l'université et avait travaillé comme consul. Sa femme et lui possédaient une maison dans le centre de Reykjavík en plus de leur résidence sur Videy. Ólöf venait, elle, d'une bonne famille, sans doute à l'origine de la fortune du couple : des grossistes, des parlementaires et des ministres à chaque branche de son arbre généalogique. En somme, d'éminents citoyens qui n'auraient jamais commis un acte répréhensible – c'était du moins ce que suggéraient les apparences. Mais Kristján n'avait pas pu les rayer de sa liste de suspects. L'adolescente avait disparu sous leur nez. Le constat était simple : ils avaient d'abord été trois sur cette île, puis il n'en était resté que deux. Comme dans un roman policier d'Agatha Christie. Un flic consciencieux aurait creusé cette piste, aurait convoqué le couple pour un interrogatoire en bonne et due forme, au poste ; un vrai flic n'aurait pas hésité à les cuisiner, aurait servi les intérêts de Lára, pas ceux de son supérieur. Mais à ce test, Kristján avait échoué encore et encore.

– Nous n'avons jamais eu de véritables suspects, dit-il finalement, choisissant soigneusement ses mots. Il n'y a jamais eu le moindre indice suggérant qu'un crime avait été commis, voyez-vous. Nous cherchions une jeune fille qui avait disparu, nous n'enquêtions pas sur

un homicide…

Si Lára avait été assassinée, n'était-il pas évident que le couple de Videy était impliqué ? N'étaient-ils pas les seuls qui en avaient eu l'occasion ? Ils avaient pu cacher les bagages, se débarrasser du corps. Peut-être s'agissait-il d'un terrible accident, d'une dispute qui s'était achevée dans le sang, et qu'ils avaient dû dissimuler pour protéger leur réputation ? Les médias avaient dressé d'eux un portrait étonnamment flatteur, à vrai dire. Personne n'aurait osé croire que cet avocat et sa femme avaient joué un rôle dans la disparition de Lára. Kristján se rappelait une interview d'Ólöf Blöndal dans le *Morgunbladid*, où elle suppliait les gens d'apporter leur aide dans les recherches et ne tarissait pas d'éloges sur l'adolescente, dont elle vantait la rigueur dans le travail. *Une jeune fille si belle et lumineuse* – il se souvenait de la formule exacte qu'elle avait employée. Et c'était ainsi qu'il l'imaginait, lui aussi, même s'il ne l'avait jamais rencontrée. Au fil des semaines, il avait senti se tisser entre Lára et lui un lien étrangement fort.

– Je vois, pas de suspect, donc. Il n'a jamais été question de modifier le statut de cette investigation, d'ouvrir une enquête pour meurtre ?

Le ton du journaliste était devenu un peu plus âpre.

Kristján jeta un coup d'œil autour de lui, hésitant sur sa réponse. Il voyait déjà les gros titres.

C'est alors que Gudrún sortit de la cuisine et lança :

– Kristján et moi allons devoir y aller, nous sommes invités chez des amis.

– Pardon ?

– Oui, il ne vous l'a pas dit ? demanda-t-elle avec douceur, comme s'il n'y avait rien de plus naturel que ce mensonge évident.

– Eh bien, non… mais ce n'est pas grave. Je ne comptais pas vous déranger plus longtemps.

– Aucun problème, dit-elle.

– Nous aurons besoin d'une photo de vous, récente, je veux dire, enchaîna le journaliste à l'intention de Kristján. Je pourrai vous envoyer un photographe ?

Kristján hésita de nouveau et se gratta la tête. Ces derniers temps, il avait perdu beaucoup de cheveux – le chapeau qui s'était envolé par-dessus bord lors de sa première visite à Videy lui aurait été bien

utile. Le portrait de lui qui illustrait habituellement les articles traitant de l'affaire Lára commençait à dater, et il avait vieilli. Il n'eut pas le courage de refuser.

Haussant les épaules, il répondit :

– Oui, pourquoi pas…

1. Un des faits divers les plus célèbres en Islande, qui connut des rebondissements jusqu'en 2018. Six suspects furent appréhendés au total – mais seulemenet quatre à l'époque où se déroule le roman.

1986

1er août

Thórdís Alexandersdóttir était restée une femme séduisante, avec ses beaux cheveux bruns épais, et des yeux qui, en un regard, semblaient embrasser le spectre complet des émotions. L'un de ses talents était de pouvoir revêtir toutes sortes d'apparences – capable de porter un chignon, un tailleur et un maquillage sobre comme de lâcher ses cheveux, d'enfiler une robe colorée au décolleté plongeant et d'appliquer sur ses lèvres le rouge le plus vif. Les quelques kilos qu'elle avait pris au fil du temps ne lui avaient rien fait perdre de son aura, elle savait choisir les vêtements qui flattaient sa silhouette. Elle se contemplait justement dans le miroir à cet instant, seule dans sa grande maison rue Laugarásvegur, vêtue d'une robe noire, d'une cape en laine rouge sur les épaules et, soulignant ses jambes, d'une paire de bottes en cuir noires. Elle maquilla ses lèvres et sourit à son reflet.

Sa mère lui avait enseigné l'importance de toujours soigner son allure, particulièrement dans les moments de crise. Cela ne se faisait pas d'afficher son malheur. Voilà pourquoi Thórdís laissait parfois échapper un grognement exaspéré lorsqu'elle voyait sa voisine, une professeure de français, partir au travail en jean et pull en laine, les cheveux hirsutes comme si elle avait été traînée au travers d'une haie. Elle trouvait cela proprement honteux. Elle-même s'habillait toujours avec soin, les ongles parfaitement vernis quelle que soit l'occasion, même lorsqu'il s'agissait simplement d'aller faire ses courses.

Le théâtre avait forcément accentué cette tendance. Thórdís était l'une des plus grandes comédiennes du pays, acclamée par la critique pour ses premiers rôles, dans des pièces de Shakespeare autant que

dans des œuvres contemporaines.

Avec le temps, les propositions s'étaient raréfiées, hélas. Tandis que les hommes avec qui elle avait étudié à l'école d'art dramatique voyaient leur carrière prospérer et donnaient la réplique à des femmes bien plus jeunes qu'eux, elle n'était plus sollicitée que pour jouer des vieilles tantes ou des nourrices, enveloppée dans des châles gris, avec quelques maigres lignes de texte qu'il fallait prononcer d'une voix criarde ou fêlée. Et lorsque la rumeur avait commencé à courir que Thórdís avait un penchant pour la boisson, les offres s'étaient encore espacées – alors que cela n'aurait jamais privé un homme d'un beau rôle. Par ailleurs, sa consommation d'alcool n'avait rien de déraisonnable. De nombreuses études montraient que le vin rouge était bon pour la santé – comme le chocolat.

Après un dernier coup d'œil au miroir, elle retourna dans sa chambre pour récupérer un collier avec une énorme croix qu'elle voulait absolument porter. Cela lui semblait approprié pour se rendre, comme elle s'apprêtait à le faire, à l'hôpital et s'asseoir au chevet de son mari mourant. Les infirmières la regarderaient avec une compassion sincère et une admiration qui durerait au moins jusqu'au lendemain, quand elles parleraient d'elle devant leur café.

Les larmes aux yeux à cette simple évocation, Thórdís sortit de chez elle, sa cape sur les épaules, la croix pendue sur sa poitrine – elle se sentait la prestance d'un cardinal.

Atteint d'un cancer du côlon, Finnur Stephensen était hospitalisé depuis huit semaines déjà. Lors de son opération, on avait découvert des métastases dans tout le système digestif. Les médecins avaient conclu qu'aucun traitement ne pourrait le sauver. Sa santé avait rapidement décliné depuis, et la terrible échéance se comptait en jours.

Thórdís se glissa dans la chambre, où elle trouva Finnur allongé sous un drap blanc, le visage pâle et les yeux ternes. Elle s'approcha de lui et lui caressa la joue. Il allait lui manquer. Ils s'étaient connus plus de quarante ans auparavant au lycée de Reykjavík ; elle faisait partie des rares filles. Fils d'un grossiste, Finnur avait fini par prendre les rênes de l'entreprise familiale, qu'il avait brillamment dirigée toute sa vie. Il avait toujours eu l'œil pour déceler ce qui allait marcher, que ce soit dans les vêtements de sport, l'électroménager ou l'alcool. Le

couple s'était séparé un temps, avant de se remettre ensemble alors que Finnur approchait de la quarantaine. Elle avait deux ans de moins que lui.

Le courant était tout de suite passé entre eux au lycée. Lui réservé, presque effacé, elle affirmée et fonceuse, ils se complétaient. Mais le temps passant, elle avait fini par se lasser de lui. Son groupe d'amis l'ennuyait, elle les jugeait fades et superficiels – ils ne parlaient qu'argent, politique et complots, n'avaient pas un soupçon de culture. Durant sa période de liberté regagnée, elle était tombée amoureuse d'un acteur avec qui elle jouait à ce moment-là sur scène. Mais après une courte et tumultueuse relation, elle était finalement revenue vers Finnur. Il l'avait accueillie avec respect et compréhension, avait fait l'effort de s'intéresser davantage à ses ambitions artistiques, à sa carrière, et la soutenait désormais dans tout ce qu'elle entreprenait. Ils avaient voyagé, visité les plus grands musées du monde, dîné dans de fabuleux restaurants, tout simplement appris à vivre. Grâce au succès de Finnur dans les affaires, ils pouvaient à peu près tout se permettre. Il lui offrait son admiration, et elle en retour le régalait d'anecdotes sur le monde du théâtre, les personnalités en vue ou les controverses qui agitaient le petit milieu de la culture.

Finnur était peut-être bien ce qui se rapprochait le plus d'une âme sœur pour elle. Comment imaginer la vie sans lui ? Mis à part tituber dans leur maison de la rue Laugarásvegur avec un verre de vin rouge à la main et personne à qui parler. Essayant de balayer ces idées sombres, elle visualisa plutôt les funérailles où, accablée de chagrin mais somptueuse toute de noir vêtue, elle écouterait au milieu de l'église bondée les chants du chœur du motet – accompagné, pourquoi pas, d'un soliste.

Elle soupira. En vérité, elle se sentirait juste terriblement seule.

*
* *

Finnur était allongé sur son lit du service d'oncologie de l'Hôpital national, regardant par la fenêtre, lorsque sa femme entra. Il tourna la tête. Elle contrastait tant avec le décor glacial de sa chambre : habillée en rouge et noir, elle exhalait un parfum puissant auquel se mêlaient de vagues notes de vin rouge. Il connaissait sa Thórdís, ses défauts comme ses qualités, et il l'aimait telle qu'elle était. S'asseyant à son

chevet, elle lui prit la main et la serra fort.

Il se sentait si fatigué. Le mal le consumait de l'intérieur. Il aurait tant voulu retrouver le bonheur simple de savourer un bon repas, d'apprécier le bouquet d'un verre de vin, Thórdís à ses côtés. Au lieu de cela, il gisait dans ce lit, la morphine coulant dans ses veines. Quand ses effets s'estompaient, la douleur se manifestait de nouveau dans son abdomen, lui rappelant – comme s'il pouvait l'oublier – que la maladie, impitoyable, continuait de progresser. Il avait peu à peu perdu goût à la vie. Lorsque l'opiacé affluait dans son corps, il se mettait à somnoler et son esprit le ramenait au passé – des images surgissaient, certaines basées sur des événements réels, d'autres… rien de moins sûr.

Thórdís, rieuse et lumineuse lors de réceptions entre artistes où il s'autorisait à être plus spectateur qu'acteur… Ses parents dans la ferme où il avait grandi jusqu'à l'âge de dix ans… Ils travaillaient si dur, sa mère gentille quoique sérieuse, son père allant et venant sans cesse. Lorsque son père avait obtenu du travail à Reykjavík, ils avaient déménagé pour la ville. Leur premier appartement se trouvait au sous-sol d'un immeuble sur le boulevard Hringbraut, mais peu à peu leurs conditions de vie s'étaient améliorées. Son père avait commencé à importer des ustensiles de cuisine, et son entreprise avait prospéré jusqu'à devenir le principal commerce de gros d'Islande. Finnur l'avait reprise ensuite, et continué de la développer, avec un sens des affaires encore plus aigu.

Thórdís et lui s'étaient mis d'accord sur la succession : le neveu de Finnur prendrait la direction de l'entreprise, dont elle demeurerait l'actionnaire majoritaire. Restait à espérer que le gamin s'en sortirait. Il n'avait pas la combativité de Finnur. Il aimait trop se la couler douce. Il lui rappelait Högni Eyfjörd, un copain de longue date. Toujours une nouvelle conquête au bras, toujours cette gaieté désinvolte.

Ainsi erraient les pensées de Finnur, dans son esprit saturé de morphine.

– Comment vas-tu aujourd'hui, mon chéri ?

Il marmonna quelque chose et essaya de sourire à sa femme.

*
* *

Une infirmière passa la tête par la porte. Leur adressant à tous deux un regard chaleureux, elle proposa à Thórdís de venir prendre un café.

– Avec plaisir, répondit l'intéressée en la rejoignant dans le couloir.

L'infirmière lui tendit une tasse arborant le logo de l'Hôpital national.

– Il n'en a plus pour très longtemps. Vous pouvez rester un moment aujourd'hui ?

– Oui, acquiesça Thórdís – c'était si insupportable, si cruel.

– A-t-il des enfants, ou d'autres proches qui voudraient venir le voir ?

– Non, soupira-t-elle péniblement. Pas aujourd'hui.

– Il parle beaucoup, même si on ne comprend pas tout ce qu'il dit. Il a évoqué un tas de sujets, le coût de la vie, l'inflation et autres. Mais il y a une phrase qui nous a paru étrange. Il a dit qu'il devait se rendre sur Videy.

Thórdís sursauta.

– Videy ?

– Oui, il a dit qu'il avait besoin d'y aller, répéta l'infirmière.

Thórdís regarda un instant par la fenêtre, puis elle sourit et répondit :

– C'est sûrement la morphine qui le fait délirer.

Elle retourna dans la chambre. Le soleil brillait dehors, éclairant le monde de cette lumière crue de fin d'été qui rend tout si net, qui révèle tous les secrets. Thórdís distinguait chaque ride sur le visage de Finnur tandis qu'il demeurait allongé près de la fenêtre. Sa peau tellement livide qu'elle en paraissait presque grise.

*
* *

Finnur posa ses yeux fatigués sur Thórdís. De retour dans la chambre, elle exhalait à présent une odeur de café qui dominait le reste. Il esquissa un sourire en coin. L'odorat semblait être le seul de ses sens qui fonctionnait encore – il avait toujours été affûté. À l'hôpital, Finnur ne sentait presque rien. Tout était sans cesse nettoyé, désinfecté, avec des produits sans parfum. Il adorait l'odeur de Thórdís.

Ses pensées se remirent à tournoyer. L'odeur de l'herbe fraîchement tondue dans la ferme de son enfance. L'odeur de la terre lorsqu'il récoltait les légumes. L'odeur de Paris lorsqu'il y était allé pour la première fois, ce mélange si frappant qui troublait ses sens : vin rouge, eau de Cologne, ail, la puanteur qui émanait de la Seine les jours de chaleur. L'odeur des roses. L'odeur de la mer, des algues. L'odeur du sang qui se mêlait à celle de la terre et de l'herbe.

Ses yeux s'étaient fermés. Pourrait-il les rouvrir ? Sa respiration devint lourde. Oui, Thórdís était là, il la sentait – son parfum, le café, la crème hydratante qu'elle appliquait chaque jour sur sa peau. Elle adorait prendre soin d'elle.

Et il fallait qu'il lui dise quelque chose, quelque chose de crucial…

*
* *

Remarquant que la respiration de son mari s'était altérée, Thórdís se dit que le moment était peut-être venu. Ses yeux se gonflèrent de larmes. Elle ne se souciait plus de son apparence à cet instant. Reposant à côté d'elle, l'amour de sa vie était en train de la quitter.

Elle attrapa sa main et le fixa longuement, comme pour graver dans sa mémoire ce visage chéri qui avait si longtemps fait partie de sa vie.

Finnur entrouvrit les paupières. Semblant d'abord perdu dans un épais brouillard, il regarda de nouveau vers la fenêtre puis se tourna vers Thórdís. Aussitôt, son état de confusion se dissipa, et pour un court moment, il eut l'air plus vivant que jamais.

– Videy. Tu dois te rendre à Videy.

Thórdís le regarda droit dans les yeux.

Il inspira profondément, et ses traits s'affaissèrent. Ce fut alors comme si l'obscurité était tombée sur la chambre.

Finnur Stephensen avait quitté ce monde.

1986

14 août

Valur Róbertsson était assis au café Mokka avec le journal de la semaine. Tout juste sorti de l'imprimerie, le papier exhalait encore cette délicieuse odeur d'encre, mêlée au parfum de café fraîchement moulu. Il n'y avait pas foule, seulement quelques habitués qu'il connaissait de vue, mais il ne cherchait pas particulièrement de compagnie. Il était simplement venu feuilleter le journal, savourer le fruit de son travail dans un environnement familier. Ouvert à la fin des années 1950, le Mokka était le premier café de Reykjavík à s'être équipé d'une machine à expresso et servait également de lieu d'exposition. Valur n'était pas né lors de son ouverture, mais l'établissement n'avait pas beaucoup changé depuis, semblait-il, avec son mobilier rétro et ses plafonniers en cuivre suspendus au-dessus des tables. Sa sœur devait le rejoindre ; ils se retrouvaient au moins une fois par semaine, toujours au Mokka, et refaisaient le monde autour d'un café et d'une gaufre.

Observant la une étalée sous ses yeux, il éprouvait une vraie fierté. Elle accrochait le regard sans être de mauvais goût. D'après Dagbjartur, le rédacteur en chef du *Vikubladid*, la une faisait le succès d'un numéro. C'était la clé des ventes. Alors oui, parfois ils dépassaient les bornes, mais Valur avait de hautes ambitions. Son rêve était de devenir le plus grand journaliste d'investigation d'Islande. Il jouait principalement selon ses propres règles, même s'il s'efforçait toujours de satisfaire son patron. D'ici à peu près un an, il comptait bien s'être fait un nom et avoir rejoint la rédaction d'un quotidien, ou pourquoi pas la télévision. La radio ne lui disait rien ; le futur, c'était

la télé. Une chaîne privée, la première du pays, devait bientôt être lancée. La société était en pleine mutation, et les occasions de réussite se multipliaient. Il avait beau n'avoir que vingt-cinq ans, il exerçait dans le milieu de la presse depuis cinq ans déjà. Il avait peu à peu pris du galon, et travaillait pour le journal *Vikubladid* depuis maintenant plus de deux ans, quasiment depuis sa création. L'espérance de vie des hebdomadaires n'était généralement pas très longue. Mais les deux derniers numéros avaient battu des records de vente, et tout semblait indiquer que celui-ci bénéficierait des mêmes scores. Et pour la troisième fois consécutive, c'était Valur qui avait assuré la une.

Tout ça grâce à Lára.

Cette pauvre jeune fille qui avait disparu sans laisser de traces trente ans plus tôt.

Comme beaucoup d'Islandais, Valur avait grandi avec cette affaire. Le même vieux portrait de l'adolescente réapparaissait de temps en temps dans les journaux, comme imprimé dans l'âme de la nation. La photo que tout le monde connaissait. Cette énigme fascinait Valur depuis l'enfance, sans qu'il sache trop pourquoi. Lára était nimbée de mystère, comme si elle n'appartenait pas tout à fait à ce monde. Comme si elle n'avait jamais été de chair et de sang, alors qu'elle l'avait été, bien sûr – et l'était peut-être même toujours. Il pensait parfois que c'était justement ce que cette histoire avait d'envoûtant : on ne pouvait dire avec certitude si la jeune fille était vivante ou morte.

Sa sœur Sunna et lui aimaient échafauder des hypothèses sur cette affaire lorsqu'ils étaient plus jeunes. Avec leurs deux petites années d'écart, ils avaient toujours passé beaucoup de temps ensemble, et restaient très proches aujourd'hui, parvenus à l'âge adulte. Ils échangeaient des théories plus extravagantes les unes que les autres sur ce qu'il avait pu advenir de l'adolescente. C'était probablement le cas de nombreux Islandais de leur génération – le nom de Lára était sur toutes les lèvres. Mais tous les deux possédaient une imagination particulièrement fertile. Valur avait trouvé un exutoire à sa créativité en se jetant dans le journalisme, tandis que Sunna étudiait la littérature à l'université d'Islande. Un jour, elle deviendrait poétesse, disait-elle. Il n'en doutait pas. Il était même certain qu'elle en avait le talent, et l'encourageait chaque fois qu'il le pouvait.

Cela faisait maintenant un peu plus d'un mois que Sunna lui avait apporté cette idée sur un plateau d'argent – évidemment autour d'un café, au Mokka.

Lára avait disparu exactement trente ans auparavant. Valur avait commencé les travaux d'approche quatre semaines plus tôt. Il s'était rendu dans le bureau de son rédacteur en chef, un sexagénaire avec une longue expérience de la presse, qui comptait visiblement achever sa carrière à la tête du *Vikubladid*. Au début, ce dernier s'était montré dubitatif face à la proposition. « On a déjà écrit tout ce qu'il y a à écrire sur Lára », lui avait-il répondu, avant d'affirmer qu'on ne la retrouverait probablement jamais. Mais Valur s'était accroché, rétorquant que cette énigme avait touché les Islandais, et qu'une enquête approfondie ferait assurément vendre. Il projetait de consacrer un mois entier à l'affaire, de s'entretenir avec tous les proches de la jeune fille qu'il parviendrait à joindre. Avec un peu de chance, il déterrerait de nouveaux indices.

C'était sans doute l'argument commercial qui avait poussé Dagbjartur à lui donner le feu vert, sans trop de conviction toutefois. Trois semaines et trois numéros plus tard, le rédacteur en chef devait bien admettre que son jeune collaborateur avait eu le nez fin. Les journaux se vendaient comme des petits pains et l'intérêt pour la disparition de l'adolescente avait redoublé. Valur avait lui-même été interviewé à la radio et à la télévision pour en parler, devenant le visage d'une enquête qui ne s'était jamais vraiment achevée.

Cependant, aucune révélation n'avait émergé. En dépit d'un travail méticuleux, il n'avait fait, au mieux, que ressasser des éléments intéressants de l'affaire. Il avait certes entrecoupé ses articles d'interviews inédites, mais ses interlocuteurs n'avaient dévoilé aucune information un tant soit peu nouvelle. Le rédacteur en chef l'avait néanmoins félicité, avec une petite tape dans le dos, pour la qualité de son travail. À raison, se disait Valur.

Il lui restait un article à écrire. *Le meilleur pour la fin*, avait-il promis à Dagbjartur, qui s'intéressait désormais davantage à l'anniversaire de Reykjavík qui se profilait – la ville fêterait ses deux cents ans quelques jours plus tard.

Valur n'était pas certain de pouvoir tenir sa promesse – il avait épuisé la plupart de ses idées et s'était adressé à presque tous ceux qui avaient un lien avec l'affaire. L'entrevue avec les parents de Lára avait

été la plus éprouvante. Il avait aussi plusieurs fois essayé d'obtenir une interview du couple qui habitait la maison de Videy, Óttar et Ólöf. En vain. Peut-être ferait-il une nouvelle tentative avant le week-end, en se présentant par exemple au cabinet d'avocat d'Óttar.

Il lui restait une autre possibilité. Jusqu'ici, il n'était pas parvenu à contacter le policier qui avait supervisé l'enquête trente ans auparavant. D'après ses renseignements, il était toujours en vie, mais il ne parvenait pas à le joindre. Valur avait téléphoné au numéro qu'il avait trouvé ; une femme avait décroché et accepté de prendre un message. Mais pas de nouvelles depuis. Il avait tenté de rappeler, sans succès. Le mieux était peut-être de faire directement le pied de grue à l'adresse qui figurait dans l'annuaire… Il fallait bien trouver quelque chose pour remplir les colonnes du jeudi suivant.

En attendant, le moment était venu de célébrer un travail rondement mené avec une bonne tasse de café, puis ce serait le week-end, même si Valur ne prenait jamais vraiment de congé – il veillait sans cesse, d'une manière ou d'une autre, traquant les ragots auprès de ses informateurs dans les cafés et les bars, autour d'une chope de *bjórlíki*[1].

Il ne remarqua l'arrivée de Sunna que lorsqu'elle s'assit en face de lui.

– Salut, tu as commandé quelque chose pour moi ? demanda-t-elle.

Lumineuse, elle avait toujours le ton plutôt léger.

– Non, je ne savais pas quand tu arriverais.

Elle sourit et posa son carnet, un stylo et un livre usé sur la table.

– Qu'est-ce que tu lis ?

– Un recueil de poèmes d'Elías Mar. La publication doit dater d'une dizaine d'années. Je reviens juste de chez lui, j'ai été prendre un café.

– Chez lui ? demanda Valur impressionné.

Elías Mar était un des chefs de file de la littérature moderniste, il devait avoir une petite soixantaine d'années désormais.

– Oui, dans le quartier ouest. J'avais l'impression de rentrer chez un bouquiniste, avec tous ces livres partout et l'odeur de renfermé… Mais c'est un homme charmant. Je fais mon mémoire sur lui. Quoi de mieux que de rencontrer le sujet de ses recherches en personne ?

– C'est pas un peu de la triche ? répliqua-t-il, taquin. On a le droit de rencontrer son sujet ?

– La vie est une compétition, n'oublie pas.

– Et alors, comment va-t-il ? demanda Valur, soucieux d'avoir l'air de s'intéresser à la vie de sa sœur, même si ce qu'il voulait, c'était surtout lui parler du journal du week-end et de l'affaire qui les passionnait tous les deux.

– Elías ? Ma foi, plutôt bien. Mais toi, tu as trouvé Lára ?

Elle se leva.

– Je reviens, je vais chercher du café.

C'était tout elle : elle ne tenait jamais en place. Elle répondait à ses propres questions ou ne prenait pas le temps d'attendre la réponse. Valur rongea son frein.

– Alors ? lança-t-elle en se rasseyant, une tasse à la main. Tu l'as retrouvée ?

– Ça ne se fait pas du jour au lendemain, dit-il avec un sourire. Je suis un peu dans le pétrin, pour tout te dire.

– Dans le pétrin ?

– Je dois faire durer cette histoire, au moins une semaine de plus.

Elle rit.

– Faire durer cette histoire ? Tu ne peux pas créer de l'actualité à partir de rien, Valur. Soit tu as de nouveaux éléments, soit tu n'en as pas…

– Tu ne connais vraiment pas le monde du travail, toi, l'éternelle étudiante, répliqua-t-il d'un ton malicieux. C'est ça, la vie : parfois, tu dois créer quelque chose en partant de rien pour garder ton poste.

– Tu ne risques pas de te faire renvoyer ! On ne parle que de Lára ces jours-ci, et tout ça c'est grâce à toi. Tes articles ont fait le tour du pays, tu as dû rapporter un tas d'argent au *Vikubladid*.

Elle avait sans doute raison. Peut-être devrait-il en profiter pour réclamer une augmentation.

– Tu as consulté les vieux journaux ? demanda-t-elle, comme toujours pleine de bonne volonté.

– Bien sûr, je n'ai pas arrêté. Je me suis enfermé pendant des jours à la Bibliothèque nationale au lieu de profiter de l'été. J'ai passé en revue tous les papiers d'août 1956, jusqu'à septembre pour certains d'entre eux. J'ai l'impression qu'il a fallu du temps aux journalistes pour se rendre compte de ce qui se passait. Le premier article que j'ai trouvé datait de plusieurs jours après la disparition, et encore, c'était juste un petit encart dans le *Morgunbladid* signalant qu'on recherchait

une adolescente. C'est devenu une énorme affaire qui faisait la une de tous les médias bien plus tard ! J'ai noté les noms de tous ceux qui s'étaient exprimés, et j'ai essayé d'en contacter un maximum.

Il se pencha pour attraper son porte-documents posé par terre. C'étaient ses parents qui lui avaient offert cette modeste sacoche en cuir marron usée jusqu'à la trame, le jour où il avait commencé à travailler comme journaliste.

– Tiens…

Il lui tendit son carnet de notes. Il en remplissait plusieurs par an – toujours le même modèle. Ses carnets, c'était son trésor, il ne s'en séparait jamais.

– Ça alors, tu me laisses y jeter un coup d'œil ? C'est à peine croyable ! s'étonna-t-elle en le lui prenant des mains.

Elle l'ouvrit.

– Oui, tout est dedans. Toutes les informations sur lesquelles je me suis appuyé au cours de cette étrange aventure. Mais aussi des choses que je n'ai pas mentionnées dans mes articles, des théories sans queue ni tête…

– Valur, ne me dis pas que tu essaies de résoudre cette affaire…

Il sourit. L'idée lui avait évidemment traversé l'esprit. Pas sérieusement bien sûr, mais il s'était pris à rêvasser au prestige que cela lui conférerait. La notoriété, l'ascension sociale… Même si, au fond, il savait très bien que c'était irréaliste.

– Non, bien sûr que non, Sunna, ne dis pas de bêtises. Je veux juste vendre des journaux.

– Je croyais que c'était plutôt le rôle des vendeurs à la criée… Eux passent leur journée dehors par tous les temps pendant que toi, tu restes bien au chaud à taper à la machine.

Il sourit.

– Je peux te l'emprunter ? demanda-t-elle.

– Quoi ?

– Ton carnet ?

Valur réfléchit. Ce n'était pas ce qu'il avait prévu, mais il se trouvait de toute façon dans une impasse et manquait d'inspiration. Peut-être avait-il justement besoin de prendre ses distances avec Lára une journée ou deux. De laisser Sunna parcourir ses notes. Son mémoire pouvait sans doute attendre. Il avait seulement besoin d'une ou deux bonnes idées. Un nouvel angle, un regard différent, de quoi

susciter l'intérêt et nourrir un article supplémentaire.

– Oui, vas-y, prends-le. Tu me le rends lundi, d'accord ?

– Oui, oui.

– Je ne plaisante pas, fais-y très attention, Sunna.

– Ça va, ce n'est pas comme s'il contenait des secrets d'État. Sinon, tu as parlé au policier ? Je me rappelle l'avoir vu une fois à la télé. Il avait donné quelques interviews sur l'affaire, non ?

– Injoignable.

– Tu n'as pas assez essayé.

– Oh, arrête. Je ne jette pas l'éponge. C'est prévu pour la semaine prochaine. Je vais passer au bureau cet après-midi, puis je vais m'accorder un peu de repos ce week-end. Je suis crevé après ces dernières semaines.

– Pas facile d'être un journaliste star.

– Allez, prends ce carnet et montre-moi ce dont tu es capable. Je suis ouvert à toute idée, quelque chose a bien dû m'échapper. Je n'attends pas un énorme scoop, n'importe quoi fera l'affaire…

Sunna sourit.

– Fais-moi confiance. Au fait, tu es allé sur Videy ?

Valur hésita.

– En réalité, non. Je…

– Quoi ? Mais si, je l'ai lu dans un de tes articles ! Tu décrivais le temps, la façon dont l'île était livrée aux oiseaux l'été, l'herbe verdoyante…

– J'ai tout inventé. Je n'avais pas le courage d'y aller. Je me suis déjà rendu plusieurs fois sur Videy par le passé, il n'y a rien à voir là-bas.

– Tu ne devrais pas mentir à tes lecteurs, Valur, dit-elle d'une voix sévère, où perçait tout de même une nuance de malice.

– C'est un petit mensonge de rien du tout. J'irai la semaine prochaine, promis. Quant à toi, promets-moi de trouver quelques bonnes idées.

1. La bière a été illégale en Islande de 1915 à 1989. Dans les années 1980, avec l'avènement des pubs, une boisson surnommée *bjórlíki* (« simili-bière »), composée de bière sans alcool mélangée à de la vodka, du whisky (ou autres ingrédients mystères), a commencé à être servie dans certains bars avant d'être à son tour interdite.

1986

14 août

Le calme régnait dans les locaux du journal quand Valur arriva. Seul était présent le rédacteur en chef, Dagbjartur Steinsson, vieux loup des médias. La rédaction du *Vikubladid* avait récemment emménagé dans une bâtisse ancienne de la petite rue Kárastígur, dont le propriétaire était un ami de Dagbjartur. Le bureau de Valur était installé près d'une fenêtre qui donnait sur la baie de Faxaflói. La vue de la mer avait quelque chose d'apaisant, et ce jour-là, sa surface parfaitement lisse en accentuait la beauté. Un jour, il réaliserait l'un de ses rêves et investirait dans un petit bateau de plaisance. Depuis quelques années, ils parlaient avec des amis de mettre leurs économies en commun pour concrétiser ce projet. Tous avaient leur permis, mais un obstacle s'interposait sans cesse – l'argent, le plus souvent.

– Comment ça va, mon garçon ?

Comme toujours, Dagbjartur se montrait amical et sympathique. Chauve et plutôt râblé – il avait un bon coup de fourchette –, il rentrait déjeuner chez lui chaque midi, dans le vieux quartier central de Thingholt où il habitait avec sa femme. Valur le soupçonnait d'engloutir au moins deux gros repas par jour. Il buvait beaucoup de café, fumait la pipe, mais avait arrêté l'alcool longtemps auparavant, et fait graver la prière de la Sérénité[1] sur son briquet. Il ne prenait pas la vie très au sérieux. Valur avait l'impression qu'il ne s'inquiétait même pas tellement pour l'argent, présumant certainement que si le journal faisait faillite, une de ses bonnes relations volerait à son secours.

– Ça va. J'étais au Mokka en train de parcourir le dernier numéro.

Franchement, on a fait du beau boulot.

– Et tout le mérite te revient. Ça tient presque du miracle de réussir à sortir du contenu intéressant en pleine période de disette.

– Rien de nouveau ?

– Non, c'est le calme plat. Le ministre de la Pêche s'est mêlé de cette histoire de chasse à la baleine, mais personne n'a envie de lire ça en août. En fait, personne n'a envie de lire quoi que ce soit, à part des articles sur Lára, bien sûr.

– Il y a aussi la nouvelle station de radio, qui va commencer à émettre dans quelques jours.

Dagbjartur laissa échapper un grognement. Il était viscéralement opposé au changement. S'il avait eu voix au chapitre, tout serait resté à l'identique : la perspective d'une libéralisation des ondes radiophoniques le remplissait d'effroi. Il avait prononcé maints discours à ce sujet. Valur pointait parfois du doigt le paradoxe de se dire contre une radio privée quand on possédait soi-même un journal, mais cet argument laissait Dagbjartur de marbre.

– Et n'oublie pas le bicentenaire de Reykjavík, reprit Valur pour changer de sujet.

– Le bicentenaire, oui, acquiesça Dagbjartur, la mine un peu plus joyeuse. Ça va être quelque chose. On attend soixante mille participants. C'est vraiment l'actualité du mois, même si personnellement je n'ai pas une grande envie d'y aller.

– Je pense quand même y faire un tour, répondit Valur avec enthousiasme.

– Bah, c'est presque une obligation. Visiblement, les célébrations vont s'étendre à tout le centre-ville, difficile de mettre un pied dehors sans y participer.

Dagbjartur secoua la tête. L'entendre râler ainsi amusait Valur ; au fond, son rédacteur en chef était un vrai professionnel, qui ne faisait jamais défaut dans les moments importants.

– Tu nous écriras un bel article là-dessus.

– J'essaierai, acquiesça Valur en souriant.

– Comment ça, tu *essaieras* ? Pas de ça avec moi, tu dois constamment donner le meilleur de toi-même, mon garçon ! Nous ne voulons que la crème de la crème dans ce journal.

– Aucune inquiétude. Et puis, on a aussi le dernier article sur Lára. Je vais aller faire le pied de grue devant chez ce policier qui refuse de

répondre…

– Très bien. Je pensais partir plus tôt aujourd'hui. Tu restes encore un peu, non ?

En vérité, Valur n'avait pas eu l'intention de s'attarder après le départ de son patron.

– Oui, je reste, dit-il toutefois, essayant de masquer sa déception. Je vais coucher quelques idées sur le papier, prendre un peu d'avance.

– Parfait, mon garçon. Je te laisse la maison, dit Dagbjartur en regardant l'heure. Je crois que je vais travailler chez moi pour le reste de la journée.

– Bonne idée.

Le rédacteur en chef sortit. Assis à son bureau, Valur regretta un peu d'avoir prêté son carnet à sa sœur. Il aurait pu profiter de ce moment de tranquillité pour parcourir ses notes en quête d'inspiration. Il s'efforça néanmoins de voir le bon côté : Sunna se rendrait peut-être compte de quelque chose qui lui avait échappé.

S'emparant de l'annuaire, il chercha de nouveau le numéro de Kristján, le policier qui avait supervisé l'enquête. La disparition de la jeune fille avait poursuivi le pauvre type tout au long de sa carrière. Il traînait cette affaire depuis trente ans. Des photos de lui accompagnaient déjà les premiers articles de presse sur le mystère Lára. On le voyait répondre aux questions des journalistes, plutôt impressionnant avec son costume et son chapeau, qui n'allaient pas totalement avec son jeune âge – vingt-quatre ans seulement à l'époque des faits. Toutes les images étaient en noir et blanc. En 1966, il s'était de nouveau retrouvé sous les feux des projecteurs alors qu'on lui demandait pourquoi la jeune fille n'avait toujours pas refait surface. Valur doutait d'être parvenu à dénicher tous les articles qui traitaient de l'affaire dans les vieux journaux. Dans un premier temps, il s'était concentré sur l'automne 1956, puis il avait consulté les rétrospectives écrites une et deux décennies plus tard. En août 1976, une seule photo de Kristján avait été publiée, illustrant une interview qu'il avait donnée pour le journal *Vísir*. Le policier avait alors quarante-quatre ans, mais en faisait au moins dix de plus. Soit le photographe l'avait rencontré un mauvais jour, soit le temps avait été cruel envers lui. La une du numéro arborait ce grand portrait de lui en couleurs, accompagné d'un petit en noir et blanc de Lára – l'iconique photographie que tous les Islandais connaissaient si bien.

Elle avait visiblement été prise en été. Ses longs cheveux bruns détachés, Lára portait une robe sombre en velours, à manches courtes. C'était à travers cette photo que l'adolescente vivait encore, trente ans plus tard. Chaque fois que l'affaire était exhumée, elle offrait son beau sourire à la nation tout entière, éveillant toujours le même sentiment d'injustice chez les lecteurs : un homicide constituait déjà un crime effroyable en soi, mais donner la mort à une jeune fille qui avait la vie devant elle était impardonnable.

Et pourtant, le coupable courait encore. Il ne serait sans doute jamais jugé.

À moins que… à moins que Lára soit toujours vivante. C'était peut-être ce qui fascinait tant dans cette énigme, cette idée que l'adolescente puisse réapparaître un jour saine et sauve. Un maigre espoir, mais un espoir malgré tout.

Quelle que soit la vérité, Valur devait faire tout son possible pour s'entretenir avec Kristján. Il composa le numéro, mais personne ne répondit.

Lára n'était cependant pas l'unique sujet de son travail au journal. Autant profiter de ce temps pour réfléchir à sa contribution aux pages culturelles. Les journalistes se relayaient pour y critiquer albums de musique, films, émissions de télévision et livres. Pour cette fois, Valur comptait dire tout le bien qu'il pensait de la série policière britannique *Bergerac*, dont un nouvel épisode était diffusé chaque semaine. Il devait également rédiger la courte critique d'un livre. Il ne lisait pas énormément en dehors des journaux, et surtout des biographies, genre auquel appartenait cet ouvrage. Parfois, lorsqu'il était pressé par le temps, il négociait avec Sunna pour qu'elle écrive quelques mots sur l'un des nombreux bouquins qu'elle dévorait dans le cadre de ses études. Mais elle refusait systématiquement que son nom – ou même ses initiales – soit mentionné.

À mi-chemin de son article sur *Bergerac*, Valur réfléchissait au bon adjectif pour qualifier l'acteur principal lorsque son téléphone sonna. Il décrocha et donna son nom, croisant les doigts pour que Kristján se soit enfin décidé à le rappeler.

– Allô…

C'était une voix de femme, mais la liaison n'était pas très bonne, comme si elle téléphonait depuis la campagne profonde, voire depuis l'étranger.

– Vous êtes bien le journaliste qui écrit sur…

Il y eut un silence suivi d'un grésillement.

– … sur Lára ?

– C'est moi, oui, répondit-il.

Il avait reçu plusieurs appels de ce genre depuis la publication de son premier article : des renseignements sans grand intérêt, et quelques conversations étranges où il était clair que son interlocuteur cherchait juste à attirer l'attention et n'avait pas grand-chose à lui communiquer. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il avait cependant l'impression que cet appel-ci ne tombait dans aucune de ces deux catégories.

– Je voulais vous parler un peu de Lára. Je…

Silence à nouveau. Il prit son mal en patience. Il était certain que ce n'était pas lié à la qualité de la liaison : la femme réfléchissait simplement à ce qu'elle voulait lui dire.

– Je vous en prie, dit-il pour la presser un peu. Je travaille sur un nouvel article à son sujet.

Puis il ajouta, sans vraiment savoir pourquoi :

– C'est une affaire tragique.

– Oui…

Il crut entendre passer une voiture à l'autre bout du fil, comme si la femme se trouvait au bord d'une route. Peut-être l'appelait-elle depuis une cabine téléphonique pour garder l'anonymat… Ce qui en soi avait de quoi l'intriguer.

– Je veux vous aider, Valur. Le temps a passé, et la pauvre enfant mérite mieux que ça.

Il se redressa. Tendant l'oreille, il patienta et distingua un nouveau bruit de voiture.

– Elle est vivante ? demanda-t-il, sentant son cœur s'emballer.

Il aurait tant aimé avoir un magnétophone à portée de main pour pouvoir enregistrer leur conversation.

– Non, elle n'est pas vivante.

Le ton de la femme, aussi calme que catégorique, le déstabilisa. Il avait l'étrange impression qu'on venait de lui annoncer le décès d'un proche. Il n'avait bien sûr jamais vraiment cru qu'on retrouverait Lára en vie, mais il s'était autorisé à l'espérer, quelque part au fin fond de son esprit. Pourtant, sans savoir pourquoi, sans la moindre preuve avancée, il était convaincu que cette inconnue lui disait la vérité.

– Comment le savez-vous ?

Il regretta immédiatement sa question. Le but n'était pas de l'effrayer avec un interrogatoire en bonne et due forme. Pas tout de suite. Il courait le risque qu'elle raccroche et ne se manifeste plus jamais.

Elle garda le silence un long moment, puis répondit :

– C'est sans importance. Je sais qu'elle a été tuée.

Elle ajouta ensuite, comme si elle se parlait à elle-même plus qu'à lui :

– Le samedi soir. Pas le vendredi.

– Quoi ?

– Elle a été tuée, je le sais, répéta-t-elle.

Il notait fébrilement tout ce qu'elle lui disait. *Pas vivante. Tuée. Samedi soir. Pas vendredi.*

– Vous pouvez me dire comment vous vous appelez ?

– Non. Enfin…, hésita-t-elle. Appelez-moi Júlía.

– Entendu. Que puis-je pour vous, Júlía ? demanda-t-il prudemment.

– Je veux que vous m'aidiez, Valur. Je veux que Lára soit inhumée en terre consacrée, ou disons… qu'elle ait droit à de vraies funérailles.

S'efforçant de ne pas perdre le rythme, il continuait de retranscrire leur conversation mot pour mot.

– Comment puis-je m'y prendre ? Vous savez où se trouve le corps ?

Silence.

Puis :

– Oui. Je le sais. Mais vous devez me faire une promesse.

À son tour, il hésita.

– Oui… ?

– L'affaire s'arrête ici.

– Pardon ?

– Si je vous dis où elle se trouve, Valur, vous pourrez l'écrire, mais après cela vous cesserez de remuer le passé.

– Comment ça ?

– Trente ans, c'est trop long. Il faut la laisser en paix à présent.

Valur se mit à douter sérieusement. Cette femme lui disait-elle la vérité ou se moquait-elle de lui ? Avait-elle simplement une imagination débordante ?

– Comment puis-je savoir que vous n'êtes pas en train de me mentir ? demanda-t-il, regrettant le choix de ses mots.

– Parce que je… Parce que je sais où elle est. Je veux qu'on la retrouve. Mais je ne veux pas être mêlée à cette histoire, je veux seulement qu'on en finisse.

– Vous savez que la police n'en restera pas là, Júlía… Même si je n'écris plus un mot au sujet de cette affaire.

– Je… Laissez-moi y réfléchir. Lára doit trouver la paix après toutes ces années. Je ne peux pas… Je…

– Là-dessus, nous sommes d'accord, dit-il posément.

– Je vous recontacte.

– Comment puis-je vous joindre ?

Mais la femme avait raccroché.

*
* *

Sur le chemin du retour, Valur s'arrêta au cabinet d'Óttar, sans parvenir plus que la veille à le rencontrer. Une fois rentré chez lui, il téléphona à sa sœur Sunna et lui résuma sa conversation avec l'inconnue qui se faisait appeler Júlía. Après de longues tergiversations, il décida d'appeler Dagbjartur malgré l'heure tardive.

Pour quelque raison inexplicable, Valur croyait cette femme. Il était évident qu'elle ne lui avait pas donné sa véritable identité, mais cela ne faisait que renforcer sa conviction qu'elle disait vrai. Liée d'une manière ou d'une autre à cette affaire, elle voulait garder ses distances.

– Tu es sérieux ? lança Dagbjartur lorsqu'il lui eut fait part de son étrange appel.

– Oui, c'est assez bizarre…

– Bizarre ? Tu tiens peut-être le scoop de l'année, Valur ! Et tu l'as laissée filer ?

– Laissée filer ? Non, pas exactement… Elle va sûrement me rappeler.

– Tu en es certain ?

– Absolument, asséna Valur sans y croire vraiment.

– Bon. Je vais te laisser creuser cette piste, mais il va évidemment falloir s'assurer que nos sources sont fiables.

– Oui, bien sûr…

– Tu t'y mettras dès lundi matin, Valur. Par pitié, garde ça pour toi en attendant. Il ne faut surtout pas que ça fuite chez la concurrence.

– Promis, je n'en dirai pas un mot, assura-t-il, sans mentionner sa conversation avec Sunna.

– On va faire du bruit, tu vas voir. Pimenter l'actualité en ces temps de vaches maigres. Il faut qu'on mette un coup d'accélérateur… Ce sera autre chose que ces célébrations du bicentenaire, lâcha Dagbjartur dans un rire avant de le saluer et de raccrocher.

Valur resta figé un instant devant le téléphone, puis reposa le combiné.

Faire du bruit, mettre un coup d'accélérateur… Qu'est-ce que Dagbjartur avait en tête ?

1. Prière rituelle des Alcooliques anonymes

1986

14 août

Ólöf Blöndal était inquiète. À vrai dire, elle l'était de manière permanente. Elle s'inquiétait de faire des lapsus, de dire quelque chose qu'il ne fallait pas. Elle s'inquiétait de ne pas cuisiner le bon plat. Elle s'inquiétait de ne pas porter la tenue appropriée. Le simple fait de prendre le volant pour aller faire les courses la remplissait d'une angoisse profonde. Elle s'imaginait piégée par la neige, victime d'un accident ou se retrouvant à court d'essence. Et qu'arriverait-il si la voiture tombait en panne ?

À cet instant précis, Ólöf s'inquiétait parce qu'elle avait acheté un poulet et s'était rendu compte trop tard qu'elle n'avait plus du mélange d'épices dont raffolait son mari. Óttar aimait son poulet nappé d'une sauce à la crème généreusement saupoudrée de ce condiment – un plat qu'ils avaient découvert en Norvège, durant l'hiver qu'ils avaient passé à Bergen. Les épices étaient l'ingrédient essentiel. Sans elles, cela n'avait plus rien à voir.

Ólöf resta un moment debout au milieu de la cuisine sans savoir quoi faire. Quelques années auparavant, ils avaient vendu leur maison de Reykjavík pour acheter ce grand pavillon récent dans la banlieue chic de Gardabær. La cuisine était meublée d'éléments blancs et marron foncé, avec un plan de travail en Formica surchargé de bibelots, parmi lesquels une quantité impressionnante de coqs de toutes tailles et de toutes formes. Ólöf les collectionnait depuis que sa grand-mère lui en avait rapporté un d'Espagne, au début des années 1950. Ses amies lui en offraient, ses enfants, Óttar aussi. La cuisine était devenue une vraie basse-cour. En dehors de cette collection, leur

maison ressemblait à toutes les autres, quoique exceptionnellement grande, car Óttar ne savait pas se modérer. Au début, c'était surtout son argent à elle qu'il dépensait – l'héritage familial. Mais rapidement, il s'était forgé un nom en tant qu'avocat et s'était constitué un réseau de clients et d'amis influents. Après avoir passé le barreau, il s'était révélé doué pour se créer un carnet d'adresses, et avait utilisé les relations de la famille d'Ólöf pour monter un cabinet réputé. Ils avaient fait construire leur première maison alors qu'ils étaient encore très jeunes. Elle lui manquait, d'ailleurs ; elle ne s'était jamais sentie chez elle dans cette banlieue. Pourtant, elle n'avait pas à se plaindre. La seule ombre au tableau, c'était la mauvaise humeur d'Óttar, ça et sa fatigue chronique.

À partir des années 1950, ils s'étaient mis en tête d'établir leur résidence d'été sur Videy, dans une vieille maison qui appartenait à la famille Blöndal depuis une éternité. Le cabinet d'avocat fonctionnait tout seul, lui avait assuré Óttar, qui n'était pas homme à s'inquiéter pour l'argent. L'aventure avait brusquement pris fin à l'été 1956. Lorsque Lára avait disparu.

Ólöf émergea de ses rêveries. Elle avait sans doute le temps de retourner au magasin pour acheter un grand pot des fameuses épices, cette histoire la rendait malade. Il y avait toujours quelque chose qui allait de travers ! La décision était prise, elle ressortait. Ayant enfilé le manteau vert pâle qu'elle s'était récemment offert, elle rejoignit sa voiture à pas rapides et fila droit au magasin, où elle trouva sans tarder ce qu'elle cherchait.

*
* *

Au volant de sa voiture, Óttar avait l'esprit ailleurs après une journée de travail bien remplie. Il avait finalisé des contrats, dont un pour l'acquisition de terrains à construire à Reykjavík par un promoteur avec qui il faisait souvent affaire. C'était la fin d'un long processus, une occasion qu'il aurait célébrée en temps normal. Mais il n'était pas d'humeur festive. Alors qu'il réglait les derniers détails, vers 16 heures, sa secrétaire était venue frapper à sa porte pour lui annoncer l'arrivée d'un journaliste. Valur, du *Vikubladid*, voulait s'entretenir avec lui au sujet de Lára.

Il était resté interdit un instant. Il s'y attendait un peu, bien sûr,

étant donné la série de unes que l'hebdomadaire venait de consacrer à l'adolescente. Le journaliste lui avait par ailleurs laissé un message quelque temps auparavant. Pas étonnant qu'il finisse par montrer son nez. Óttar ne s'en sentait pas moins agacé. Il n'était pas du tout prêt à discuter de Videy avec cette fouine. Il considérait les médias comme une nuisance, et n'avait pas de temps à perdre avec eux.

La secrétaire avait patiemment attendu ses ordres. C'était une jeune fille à lunettes et aux cheveux châtains, un peu effacée, et sans grand intérêt aux yeux d'Óttar, mais qui avait le mérite de fournir un travail correct.

– J'ai d'autres chats à fouetter. Il me reste un tas de paperasse à finir.

Elle avait acquiescé et était ressortie, avant de repasser la tête par la porte quelques instants plus tard.

– Il dit qu'il va attendre. Il s'est assis à l'accueil.

Elle s'était retirée et Óttar s'était replongé dans ses papiers, décidé à venir à bout de la patience du journaliste.

De toute façon, que pouvait-il bien raconter au sujet de cette vieille et triste histoire ? Ce gamin avait-il déterré de nouvelles informations ? Essaierait-il de joindre Ólöf ? Ils allaient de nouveau devoir accorder leurs violons.

Vers 18 heures, Óttar s'était faufilé hors de son cabinet, situé dans la zone commerciale d'Ármúli. Il avait en vérité fini toutes ses tâches depuis longtemps et passé trois bons quarts d'heure à regarder par la fenêtre. Le journaliste avait quitté le bâtiment et traîné dehors dans le froid pendant dix minutes avant de s'en aller enfin. Mais Óttar n'avait osé sortir lui-même qu'une demi-heure plus tard, presque en courant, son imperméable battant autour de ses jambes, comme un véritable criminel.

*
* *

Lorsque Óttar arriva à la maison, le poulet à la crème et aux épices dorait au four et Ólöf faisait cuire du riz. Elle remarqua tout de suite son état de fatigue – il était très occupé ces jours-ci.

Issu d'une lignée de pêcheurs, Óttar était originaire de l'est de l'Islande, même s'il avait vécu à Reykjavík presque toute sa vie. Son père avait passé de longues périodes en mer, et Ólöf s'était parfois

demandé s'il n'était pas l'enfant d'un adultère – il paraissait si différent du reste de sa famille.

Aîné de la fratrie, il avait parfois dû protéger ses petits frères et sa mère face aux violences de son père. Ólöf savait tout de ces histoires.

Ils s'étaient rencontrés au collège et avaient filé le parfait amour les premières années. Elle l'avait soutenu dans toutes ses ambitions, avec l'appui de sa famille. Elle avait tenu fidèlement dans les bons comme les mauvais moments. Elle-même n'avait pas beaucoup de centres d'intérêt, et encore moins d'amis. Récemment, elle s'était tout de même mise à participer à des séances de spiritisme – l'au-delà l'attirait bien plus que le monde ici-bas.

Les époux dînèrent seuls dans la salle à manger. Leurs enfants avaient quitté le nid depuis longtemps.

– Le poulet est trop sec.

– Vraiment ? J'ai pourtant respecté la durée indiquée sur la recette.

– Eh bien, il est trop cuit. Et le riz aussi.

– Excuse-moi, je suis désolée, dit Ólöf.

La présence des enfants lui manquait terriblement à table. Ils venaient fréquemment le dimanche, manger un gigot, et c'était toujours un moment de bonheur pour elle, l'occasion de discuter et de jouer avec ses petits-enfants. Ces jours-là, Óttar cachait sa mauvaise humeur et faisait comme si tout allait bien.

Mais c'était faux, bien sûr. Ólöf s'en rendait d'autant plus compte depuis qu'elle avait lié connaissance avec les autres participantes aux réunions de spiritisme, qui discutaient sans cesse des rapports entre hommes et femmes. L'une d'elles avait un jour parlé des *hommes violents*, et l'expression continuait de hanter Ólöf.

Elle y repensait en regardant son mari s'acharner sur son poulet dur comme du cuir.

Bien sûr, il arrivait que les hommes soient fatigués, ou préoccupés. Dans ces cas-là, un rien les mettait en colère. Mais cela n'excusait pas le fait de battre sa femme.

Lui jetant un nouveau regard inquiet tandis qu'il finissait son assiette, elle se demanda s'il était en colère à cet instant. Parfois, sa mauvaise humeur semblait le dépasser et il ne se contrôlait plus. Mais il lui demandait toujours pardon après, comme s'il regrettait sincèrement de s'être emporté.

Óttar grommela un remerciement pour le dîner et se leva d'un geste vif. Dans sa précipitation, il fit basculer son verre qui tomba de la table et se brisa. Ólöf bondit pour attraper le balai.

– Pourquoi fallait-il que tu sortes ces verres-là ? cracha-t-il. C'est de la vaisselle pour les grandes occasions, pas pour tous les jours, regarde-moi le résultat !

Et tandis qu'elle accourait pour tout nettoyer, elle sentit la main de son mari s'abattre sur sa joue. Les larmes aux yeux, elle leva instinctivement les bras pour se défendre.

Ce fut le seul coup, cette fois. Óttar lui jeta un juron avant de quitter la salle à manger en claquant la porte derrière lui. Il avait l'habitude de rester seul dans son bureau le soir lorsqu'il était de mauvaise humeur. Apeurée et blessée, elle pleura, soulagée toutefois que la crise n'ait pas été plus violente. Elle balaya les morceaux de verre et débarrassa le couvert. Une heure plus tard, lorsque tout fut rangé, Ólöf s'assit à la table de la cuisine et fuma une dernière cigarette avant d'aller se coucher. En l'absence de télévision, elle avait allumé la radio où, comme tous les jeudis, une émission sur Reykjavík vue par les poètes venait de commencer.

Mais elle n'écoutait pas vraiment. Elle pensait à sa dernière séance de spiritisme. Le médium, un homme grisonnant à lunettes, semblait avoir un accès privilégié au monde des morts. Beaucoup de femmes reconnaissaient dans les messages qu'elles recevaient de l'au-delà leurs parents, leurs oncles et tantes ou leurs amis décédés. On leur demandait de prendre soin de leur santé, de se faire plaisir, on les saluait chaleureusement – cela lui faisait un peu penser aux dédicaces des auditeurs de radio. Elle-même n'avait reçu la visite d'aucun esprit, mais elle se faisait toujours discrète dans ces moments, comme partout ailleurs. Assise parmi les autres, elle se fondait presque dans le décor avec son manteau vert pastel, son foulard beige et son rouge à lèvres clair. Mais peut-être… peut-être que le message reçu lors de la dernière séance lui était destiné. Une jeune fille aux yeux sombres s'était manifestée, se plaignant ne pas réussir à trouver la paix. Personne dans l'assistance ne l'avait particulièrement reconnue.

Ólöf frissonna. Il ne pouvait quand même pas s'agir de Lára ? C'était une si jolie fille. Tellement adorable, travailleuse et facile à vivre. Ólöf se rappelait nettement le policier qui était venu à sa recherche. Elle avait bien vu qu'il les soupçonnait de quelque chose,

mais il n'avait pas insisté.

Je n'arrive pas à trouver la paix.

Les mots du médium résonnaient dans la tête d'Ólöf. Et d'un coup lui revint également l'expression *homme violent*. Écrasant sa cigarette, elle s'empressa de rejoindre sa chambre pour s'assurer d'être endormie au moment où Óttar viendrait se coucher.

Accorde-moi le repos.

1986

15 août

La ville était baignée de soleil – même si Valur n'avait pas la sensation d'être en ville à cet instant. Il se serait plutôt cru en pleine campagne. Lorsqu'il sortit du taxi, il fut immédiatement frappé par le chant des oiseaux, bien plus fort que dans le centre, où il habitait. C'était la première fois qu'il mettait les pieds dans Grafarvogur, ce nouveau quartier né juste après les dernières élections municipales, quatre ans auparavant. Des maisons en construction étaient dispersées çà et là entre des terrains encore vierges. Il ne faisait aucun doute que la zone allait se développer à toute vitesse.

Perdu, le chauffeur de taxi avait eu le plus grand mal à atteindre l'autre côté du bras de mer qui séparait le nouveau quartier du reste de la ville. La construction du pont censé relier les deux rives n'avait pas encore commencé. Finalement, il n'avait pas du tout déposé Valur à la bonne adresse, mais celui-ci, à force de déambuler, avait fini par trouver la rue.

À la différence de beaucoup d'autres bâtiments aperçus, la maison de Kristján, le policier, était bel et bien terminée. Un charmant petit pavillon préfabriqué avec un garage devant lequel était garée une Lada Sport. Les quelques peupliers disséminés dans le jardin ne constituaient pas un abri très efficace pour le moment, mais cela viendrait avec le temps.

Pas plus qu'avec Óttar la veille, Valur n'avait annoncé sa venue. La secrétaire lui avait barré le passage, et il était encore déçu de ne pas avoir réussi à s'entretenir avec l'avocat. Il envisageait à présent de se rendre directement à son domicile, comme avec le policier

aujourd'hui. C'était sans doute le seul moyen de parvenir à discuter avec lui, ou sa femme, Ólöf. Une nécessité absolue pour son prochain article – même s'il semblait peu probable que le couple lui apprenne quoi que ce soit.

Valur ne passait pas inaperçu dans les rues peu fréquentées de Grafarvogur. Il n'eut pas besoin de frapper à la porte ; un homme d'une cinquantaine d'années se tenait devant la maison. Il le reconnut immédiatement d'après les photos, même s'il avait beaucoup vieilli. Élégant, Kristján portait un pantalon gris, une chemise blanche et une cravate en dépit du temps estival. Il était grand, d'une stature imposante, à l'instar des nombreux policiers que Valur avait rencontrés au fil des années. Impassible, il ne semblait ni surpris ni furieux de le voir, mais certainement pas ravi non plus.

– Vous devez être Valur, dit-il d'une voix posée.

Valur acquiesça.

– J'ai vu des photos de vous dans les journaux. Et je sais que vous avez essayé de me joindre.

– En effet. Comme vous ne m'avez pas recontacté, je me suis dit que…

– En temps normal, je ne tolérerais pas ce genre de méthode. On a le droit d'avoir la paix chez soi, voyez-vous, asséna-t-il, son ton oscillant entre celui d'un pasteur et celui d'un flic. Mais bon, vous ne m'avez pas l'air bien méchant. Vous n'allez pas citer mes propos sans vous assurer de mon consentement ?

Hésitant, Valur finit par répondre :

– Non, non. Je n'écrirai rien sans votre accord.

Il ressentit une pointe de frustration à l'idée que Kristján lui impose ses conditions, car il espérait pouvoir tirer quelques paragraphes juteux de cette visite.

– J'ai jeté un coup d'œil à vos articles. Difficile d'y échapper. Mais vous me semblez respecter Lára, et avoir vraiment envie de découvrir ce qui s'est passé. Je me trompe ?

Clairement, le policier ne comptait pas l'inviter à entrer chez lui.

– Non, même si je ne me fais aucune illusion sur le fait de pouvoir vraiment résoudre cette énigme, dit Valur. Et la dernière chose que je veux, c'est tomber dans le sensationnalisme. Mais on ne sait jamais, peut-être que des gens détiennent des informations et vont se manifester en voyant que l'affaire suscite un nouvel engouement.

Les pensées de Valur s'envolèrent vers la mystérieuse Júlía.

– Je comprends. Je l'espère, mais voyez-vous, Valur, j'ai fini par accepter que ce mystère ne soit jamais élucidé. Malheureusement, cela arrive parfois. Ce n'est pas la seule affaire de ce genre que j'emporterai avec moi dans la tombe – même si je pense encore avoir quelques belles années devant moi.

Kristján sourit pour la première fois.

– Vous vous souvenez bien de ce jour où vous vous êtes rendu sur Videy, lorsque vous… ?

Kristján l'interrompit :

– Je n'ai plus l'intention de m'exprimer là-dessus. J'ai déjà donné des tas d'interviews. Bien plus que de raison. J'ai trop souvent accepté, cédé sous la pression, en dépit du bon sens. Maintenant, j'ai cinquante ans passés, je viens d'emménager dans une nouvelle maison, dans un quartier fraîchement sorti de terre. Je suis arrivé à ce stade où, même si je n'ai pas encore atteint l'âge de la retraite, j'ai envie de profiter de la vie avec ma femme et de me reposer. Je ne veux pas du tout replonger dans un tourbillon médiatique pour une affaire vieille de trente ans. J'espère que vous comprendrez.

Valur hocha la tête sans conviction. Il avait envie de protester, de lui demander de penser à cette jeune fille disparue plutôt qu'à son propre confort, mais il ne put s'y résoudre. Le policier était déterminé, inflexible. Il ne changerait pas d'avis.

– Oui, bien sûr que je comprends…, lâcha Valur avant d'ajouter avec hésitation : Est-ce que je pourrais vous contacter… de manière officieuse, si besoin ? Si j'ai des questions sur des détails…

– Comme je vous l'ai dit, j'aimerais ne plus trop repenser à cette affaire. Elle appartient au passé, et il ne faut pas s'appesantir sur le passé. Je n'ai pas envie que ce soit la seule chose dont les gens se souviennent à mon sujet : l'enquête que je ne suis pas parvenu à élucider.

– Non, bien sûr que non, dit Valur, en songeant toutefois qu'il se faisait des illusions – Kristján en était d'ailleurs probablement conscient.

Le policier lui tendit la main.

– Content de vous avoir rencontré, Valur. Bonne continuation. En ce qui me concerne, j'ai d'autres préoccupations : nous organisons un grand barbecue dans la rue en fin de journée, et j'ai encore beaucoup

de choses à préparer.

– D'accord, bonne soirée, et merci de votre accueil.

Valur resta un instant les bras ballants, soudain conscient qu'il devrait marcher un bon moment pour atteindre le magasin ou la station-service la plus proche et appeler un taxi. Il avait espéré tirer quelque chose de ce déplacement, faire parler le policier. Cette affaire avait dû affecter toute sa carrière, étonnant qu'il ne veuille pas en discuter – pas même en toute confidentialité.

– Vous n'avez pas de voiture ? lui lança Kristján, bien que la réponse fût évidente.

Aucun véhicule n'était garé devant les quelques rares maisons terminées de la rue, en dehors de la Lada Sport qui lui appartenait certainement.

– Non, je suis venu en taxi.

– Vous voulez que j'en appelle un pour vous ? À moins que vous comptiez regagner le centre-ville à pied ? C'est là que sont les bureaux de tous ces journaux, non ?

Le ton plus chaleureux, il semblait s'être pris de pitié pour ce pauvre journaliste désarmé.

– Oui, nous sommes sur Kárastígur. Ce serait gentil, je vous remercie. J'imagine qu'il n'y a pas de magasin dans le coin où je pourrais…

– Vous imaginez bien. Venez, le téléphone est dans l'entrée. Vous pouvez passer un coup de fil.

Valur le suivit à l'intérieur. La maison n'était encore que partiellement aménagée. Jetant un coup d'œil dans le salon, il constata que le parquet était en cours de pose. Le vestibule était jonché d'outils et de cartons scellés contenant des lames de bois ou du carrelage, le tout recouvert d'une fine couche de poussière. Valur était épuisé à la simple vue de tout le travail physique qu'il restait à accomplir ; il ne se sentait bien que derrière sa machine à écrire, dehors à courir après un scoop ou dans un café à écouter des inconnus lui raconter leurs histoires passionnantes. Il ressentit de nouveau ce pincement de frustration : Kristján avait lui aussi beaucoup de choses à dire, mais refusait malheureusement de parler.

Valur commanda un taxi, puis demanda d'un ton détaché – il aurait été idiot de ne pas saisir l'occasion :

– Kristján, est-ce qu'une certaine Júlía a été mêlée à cette affaire ?

– Quoi ? Júlía ?

Le policier avait l'air sincèrement surpris. En tout cas, il ne s'était pas offusqué de cette nouvelle question sur la disparition de Lára.

– Oui, une dénommée Júlía. Une femme d'âge mûr, je crois. Enfin, aujourd'hui – elle avait évidemment trente ans de moins à l'époque.

Kristján réfléchit un instant.

– Je crois pouvoir vous répondre que non, avec une quasi-certitude. Que cela reste entre nous, comme tout à l'heure, d'accord ? J'ai tellement lu et relu le dossier et j'y ai si souvent repensé que je me rappelle toutes les personnes en lien avec la disparition de Lára. Il n'y avait aucune Júlía. Je ne me souviens même pas qu'elle ait eu une amie avec ce prénom – nous nous sommes entretenus avec la plupart de ses proches, si ce n'est tous.

– Elle m'a semblé plus âgée que ça. À mon avis, elle était déjà adulte au moment de la disparition.

– Mais qui est cette Júlía, si je puis me permettre ?

Voilà que Kristján endossait le rôle de l'interrogateur. Valur était parvenu à raviver son intérêt, il n'en était pas peu fier.

– Une femme qui m'a téléphoné. Je n'en sais pas plus à son sujet, elle ne m'a pas donné son nom complet. D'ailleurs, il n'est même pas certain qu'elle s'appelle vraiment Júlía.

Il était en train de trahir sa promesse à Dagbjartur de garder le silence sur ce coup de téléphone, mais ce n'était pas comme si le policier allait le crier sur tous les toits.

– Je vois. Les journalistes doivent souvent recevoir ce genre d'appels, des gens qui cherchent à attirer l'attention, non ?

– J'ai vraiment eu l'impression que ce n'était pas le cas ici. Elle avait la voix qui tremblait, elle paraissait sincère, parlait très peu et n'a laissé filtrer quasiment aucune information à son sujet.

– Qu'est-ce qu'elle vous a dit exactement ?

Valur l'avait écrit presque mot pour mot, mais il n'avait pas ses notes sous la main.

– Elle disait vouloir que Lára soit inhumée en terre consacrée. Elle avait l'air de savoir ce qui lui était arrivé.

– En terre consacrée, hein ? Hmm.

Kristján avait pâli. Pénétrant dans le salon, il s'assit sur un tabouret – à peu près le seul meuble de la pièce. Valur lui emboîta le pas. Il se passait enfin quelque chose.

– Oui, c'est la tournure qu'elle a employée, précisa-t-il après un moment de silence.

– Ça veut donc dire que Lára est morte.

Kristján prononça cette phrase d'un ton neutre, comme s'il lisait un simple rapport de police. Il semblait si perdu dans son monde que Valur ne voulut pas le troubler.

Le policier finit par reprendre, comme pour lui-même :

– Je me suis toujours accroché à l'espoir qu'elle soit encore vivante. À l'espoir de la rencontrer un jour. De lui serrer la main, de la prendre dans mes bras, même, et de connaître le fin mot de toute cette histoire.

– Kristján, avez-vous la moindre idée de qui pourrait être cette femme ?

Le policier leva les yeux, semblant reprendre conscience qu'il n'était pas seul. Puis il secoua la tête.

– Malheureusement, non.

– Si cette Júlía est sérieuse, on peut imaginer que la dépouille de Lára est quelque part… Sinon elle n'aurait pas parlé de pouvoir l'enterrer.

– Oui, je vois, répondit Kristján, les sourcils froncés.

– Ça signifie également que le corps ne repose pas au fond de l'océan.

– En effet.

Il demeurait sans réaction, dans un état de choc profond, comme s'il venait d'apprendre le décès d'un proche, pas celui d'une jeune inconnue disparue trente ans auparavant.

– Vous souvenez-vous d'un endroit en particulier que vous aviez fouillé à l'époque ? demanda Valur.

Kristján mit un petit temps à répondre.

– Vous voulez dire sur Videy ? Les bâtiments sur place ?

– Pas forcément. Pour ce qu'on en sait, Lára a pu quitter l'île. Ou pas.

– Oui, c'était ce qui nous rendait fous – ne pas savoir précisément. Nous avons fouillé Videy intégralement, comme vous l'avez peut-être lu.

Effectivement. En se replongeant dans les journaux de l'époque, Valur avait retracé l'évolution de l'affaire au fil des semaines, la manière dont l'Islande tout entière s'était petit à petit emparée de la

disparition de cette jeune fille. Dans tous les papiers, il retrouvait la fameuse photo de Lára, son expression mystérieuse, comme si elle dissimulait un terrible secret. Ce qui était peut-être bel et bien le cas.

Parmi les archives, Valur avait également cherché des articles plus récents. Il se souvenait en particulier de la une du journal *Vísir* en 1976, avec son interview de Kristján, qui s'était exprimé avec beaucoup de sincérité. Après cela, le policier avait semblé fuir les projecteurs – en tout cas, Valur n'avait pas trouvé d'autre entretien avec lui.

– Oui, vous aviez organisé une grande battue avec beaucoup de participants, n'est-ce pas ?

– C'est ça. Elle n'était pas sur l'île. Je reste convaincu qu'elle a regagné la terre ferme d'une manière ou d'une autre, on peut toujours trouver un bateau qui passe, un jour c'est un pêcheur qui m'y a emmené et…

Brusquement, Kristján s'interrompit.

– Moi qui comptais organiser un barbecue ce soir… On essaie de vivre une vie normale ici, même si le quartier est encore loin d'être terminé. Ça va s'arranger avec le temps.

Il soupira.

– Quoi qu'il en soit, je n'ai plus vraiment le cœur à m'amuser… Pauvre Lára.

– Je sais que c'est douloureux. Mais l'ancienneté de l'affaire joue peut-être en notre faveur. Des gens qui n'osaient pas parler en 1956 semblent prêts à le faire aujourd'hui…

– Je l'espère. Vous devriez…

Kristján se tut. Valur patienta – il n'était pas pressé, le taxi mettrait un moment à atteindre Grafarvogur et à trouver ce semblant de rue.

– Je me demande…, reprit le policier. Je me demande si ça ne vaudrait pas la peine que vous vous entreteniez avec un dénommé Högni Eyfjörd.

– Quoi ?

Valur avait très bien entendu, mais il ne s'attendait pas à ce nom. Que venait faire le célèbre promoteur immobilier dans cette histoire ? Homme d'affaires touche-à-tout, Högni avait le bras long, même s'il avait tendance à se tenir éloigné des médias. Il devait avoir quelques années de plus que Kristján, mais faisait tout pour cacher son âge. Valur se rappelait l'avoir rencontré une fois, pour la pose de la

première pierre d'une de ses constructions. La seule chose qui l'avait vraiment marqué au cours de la cérémonie, c'était la teinture ratée du businessman.

– Högni Eyfjörd, vous devez avoir entendu parler de lui.

– Oui, bien sûr. Le promoteur ?

– C'est ça, acquiesça Kristján, jetant un regard évasif autour de lui. Votre taxi ne devrait plus tarder, non ?

– Il doit être en chemin. Mais ce n'est pas évident de se repérer dans ce nouveau quartier.

Kristján esquissa un sourire gêné.

– Pourquoi Högni ? reprit Valur.

– Bah…

– Vous croyez qu'il a un lien avec Lára ?

– Non, ne vous méprenez pas. C'est juste que son nom a été évoqué à l'époque, mais gardez ça pour vous, ne dites surtout pas que c'est moi qui vous en ai parlé. Je ne suis pas censé divulguer les informations contenues dans… dans… dans de vieux rapports de police. Seulement, j'ai envie de vous aider. Apprendre que Lára est sans doute morte depuis longtemps, ça… ça me fait quelque chose, voyez-vous ? Même si au fond de moi, je le savais probablement.

– Je comprends, répondit Valur avec douceur. Dans quel contexte le nom de Högni a-t-il été évoqué ?

– Dans quel contexte ? répéta Kristján avant de réfléchir un instant. Apparemment, il était venu sur Videy quelques semaines plus tôt. Un vendredi soir.

– Vous savez pourquoi ?

Kristján prit un temps avant de répondre.

– Je ne peux pas en parler davantage, Valur. Rien n'est ressorti de cette piste, c'est la seule chose que je puisse vous dire. Peut-être que ça vous sera utile.

Il haussa les épaules, mais il était clair que cette information n'avait rien de fortuit. Le policier avait l'air de soupçonner que Högni Eyfjörd était impliqué d'une façon ou d'une autre dans la disparition de Lára.

– Merci beaucoup pour ces renseignements, Kristján. J'apprécie votre aide, et je promets de ne pas mentionner votre nom à ce propos. Vous êtes sûr de ne pas vouloir vous exprimer du tout, quelque chose que je pourrais citer dans mon article ?

– Je suis trop vieux, Valur. Je ne veux pas d'une interview de plus, d'une photo de plus, je ne veux plus rien qui me rappelle cet échec.

– Je peux vous laisser mon numéro de téléphone, au cas où un élément vous reviendrait ?

– Bien sûr. Et moi, puis-je vous demander un service en contrepartie ?

– Dites-moi ?

– Vous me tiendrez au courant si vous avez du nouveau, de votre côté ? Si un nouvel indice se présente ? Vous pouvez m'appeler de jour comme de nuit. J'ai fait tout mon possible pendant trente ans. Je pense à elle tous les jours. J'ai passé en revue toutes les questions restées en suspens, encore et encore. Mais aujourd'hui, je n'ai plus l'énergie. Peut-être que cette enquête a besoin de sang neuf, d'un regard frais, d'un jeune homme comme vous. Vous n'avez qu'à griffonner votre numéro ici, sur l'annuaire. Vous y trouverez le mien, sous « Kristján Kristjánsson, relieur ». C'est mon passe-temps depuis que j'ai arrêté l'alpinisme il y a quelques années.

Il ajouta :

– Je crois entendre votre taxi.

1986

15 août

Högni Eyfjörd chantonnait en s'habillant. Nouant sa cravate, il repensait avec bonne humeur à la répétition de sa chorale la veille au soir. Il mettait toujours beaucoup de soin dans son apparence, mêlait élégance et originalité. Il suivait avec attention ce que les magnats de la mode importaient en Islande, et choisissait généralement des vêtements plus modernes que ce que portaient les gens de sa génération. Pour lui, l'âge était très relatif ; il pensait tout à fait supporter la comparaison avec des hommes beaucoup plus jeunes que lui.

À toi ce qui est mien, auprès de moi tu es chez toi
Et tu oublieras tous les chagrins du monde

Högni chantait dans la chorale de l'église de Langholt. Si l'église elle-même n'avait été consacrée que quelques années auparavant, la chorale existait depuis bien plus longtemps. Il adorait chanter, et appréciait la compagnie des autres membres. Ils venaient de reprendre les répétitions après la pause estivale, aussi avaient-ils travaillé des morceaux plus légers de leur répertoire, faisant résonner des chants populaires islandais dans l'édifice. Högni aimait tout particulièrement « Auprès de la calme rivière » ; la passion ardente décrite dans le texte de Halldór Laxness, mêlée à cette mélodie poignante, lui allait droit au cœur.

Tout au fond de son cœur, l'éclat de ses yeux et ses douces

paroles,
Il les garde comme une parure jusqu'au noir crépuscule de la tombe
Attendant son hôte.

Il poussa un soupir. Le noir crépuscule de la tombe lui faisait penser à Finnur. Sa mort avait été si soudaine. Ils s'étaient croisés rue Austurstræti, quelques jours seulement avant le diagnostic. Lorsqu'il avait appris la nouvelle, Högni était allé voir son ami à son bureau. Celui-ci prétendait bien se porter, il parlait de prendre un simple congé maladie. Son neveu le relaierait à la tête de l'entreprise pendant qu'il suivrait son traitement : « On va bien voir de quoi il est capable », avait-il dit, visiblement peu convaincu. Högni avait cru lire le regret et la nostalgie sur son visage, néanmoins Finnur se disait optimiste, persuadé que le traitement fonctionnerait et qu'il pourrait bientôt revenir à Thórdís et à ses affaires.

Peu de temps après, l'opération avait révélé que le cancer était bien plus étendu que prévu ; seule une mort lente l'attendait. Un pronostic lui-même erroné, car Finnur était finalement mort assez rapidement.

Högni prit son temps pour réaliser un nœud double Windsor, qui allait parfaitement avec le col italien de sa chemise à la pointe de la mode. Il bénéficiait d'un service proposé par le magasin de prêt-à-porter masculin Herragardur, qui lui envoyait régulièrement sur son lieu de travail un vendeur avec une sélection de vêtements à essayer en toute tranquillité. Högni pouvait en acheter certains et renvoyer les autres. À cet instant précis, il portait un pantalon gris en coton et en laine et un blazer bleu marine à boutons dorés. Apercevant quelques mèches grises parmi ses cheveux soigneusement coiffés qu'il teignait régulièrement, il les réarrangea pour qu'on ne les voie plus. Au moins, il n'avait pas perdu sa belle chevelure – pas le moindre début de calvitie comme chez ses amis.

Pour parfaire son image, il avait abandonné son patronyme et utilisait son nom intermédiaire[1], Eyfjörd, en guise de nom de famille – un changement qu'il avait eu du mal à faire accepter par le Registre national d'état civil. Assez conservatrice, la loi islandaise préférait l'usage du patronyme à la création de nouveaux noms de famille.

Il aspergea ses joues d'une généreuse quantité d'après-rasage. Sa

peau hâlée, presque orange, lui donnait l'allure de quelqu'un qui passait beaucoup de temps au soleil. En vérité, avec son travail exigeant, il prenait peu de vacances, mais on lui avait recommandé des gélules bronzantes, censées donner un joli teint de l'intérieur. Högni avait commencé à les utiliser quelques mois auparavant, et il était très satisfait du résultat.

Il enfila ses chaussures, des mocassins noirs vernis, et jeta un dernier coup d'œil à son reflet dans le miroir. Il s'était récemment installé dans une garçonnière sur Ofanleiti, dans un immeuble luxueux pensé pour des gens privilégiés ayant atteint un âge où l'on souhaite réduire son train de vie. Högni avait lui-même aménagé l'appartement – tons clairs et chrome. Le sol était recouvert d'une moquette blanche, il avait acheté un ensemble canapé et fauteuils en cuir beige et le plus grand téléviseur qu'il avait trouvé. Son lit imposant était agrémenté d'un cadre à barreaux chromés, et les murs de chaque pièce étaient ornés de petits miroirs qui réfléchissaient la lumière et agrandissaient l'espace.

Sa société était l'un des promoteurs en charge du lotissement d'Ofanleiti. L'argument marketing lui semblait d'une efficacité redoutable : il construisait des logements d'un tel standing qu'il voulait y vivre lui-même. Mais ce n'était pas la seule raison. Lasse de ses fêtes incessantes et de sa manie de courir les jupons, sa dernière compagne, Fridrika Halldórs, bien connue des téléspectateurs islandais, l'avait mis à la porte de leur appartement. Ils avaient ensemble un fils de quatre ans, le cadet de ses trois enfants, tous nés d'une mère différente.

L'aîné, Tómas Eyfjörd, avait une petite trentaine d'années. Il était le fils de María, son amour du lycée. Parfait opposé de son père, Tómas travaillait dans une maison d'édition et écrivait de la poésie dans son temps libre. Il n'avait pas de compagne. À vrai dire, il venait d'annoncer à son père qu'il était homosexuel. Högni avait terriblement mal pris la nouvelle, ils ne s'étaient pas parlé depuis.

Il avait ensuite eu sa fille, Dýrleif Önnudóttir[2] Eyfjörd, avec Anna, une femme dont il avait été passionnément amoureux, avant que leurs chemins ne se séparent. Par la suite, Anna s'était présentée aux élections législatives sous l'étiquette du Parti des femmes. Ils n'étaient plus beaucoup en contact. Leur fille, Dýrleif, lui rendait visite à Noël et aux anniversaires, principalement pour lui faire la morale, pensait-

il.

Enfin, il avait rencontré Fridrika, qui rentrait tout juste en Islande après des études de graphisme à l'étranger. Elle travaillait pour une agence de publicité à qui il avait confié la mission de revoir l'image de sa société, Eyfjörd Constructions, et de concevoir un nouveau logo. Fridrika respirait la joie de vivre et, comme lui, s'habillait toujours à la dernière mode. Peu après leur rencontre, elle avait été embauchée comme speakerine pour la télévision publique. Lorsqu'ils avaient emménagé ensemble dans leur grand appartement, beaucoup disaient que Högni Eyfjörd avait enfin trouvé chaussure à son pied. Mais pour lui, une seule chose comptait dans la vie : obtenir ce qu'il y avait de meilleur – qu'il s'agisse de meubles, de voyages ou de femmes. Comment être sûr que la femme avec qui il était en couple était vraiment ce que le monde avait de mieux à lui offrir ?

Il regrettait néanmoins un peu Fridrika. Apparemment, elle s'apprêtait à devenir l'une des présentatrices phares de l'imminente chaîne de télévision privée. Récemment, elle avait donné une interview dans un magazine people au sujet de « cette relation qui n'avait pas marché », où elle expliquait qu'elle avait pratiqué le yoga et la méditation pour se remettre de sa rupture.

Högni soupira de nouveau. Il ne rajeunissait pas. Il devait se donner plus de mal qu'auparavant pour séduire, même si un gin tonic, un regard pétillant et un beau compliment suffisaient généralement à subjuguer n'importe quelle femme – du moins si l'on avait la chance de posséder un charisme tel que le sien… En fait, il ne comprenait rien à ses ex, sans parler de ses enfants. Tómas, un homosexuel ! Et Dýrleif, le portrait craché de sa mère, toujours à se plaindre que la société n'accordait pas assez la parole aux femmes. Et Fridrika qui était maintenant tombée dans la méditation et autres âneries spirituelles. Non, il n'avait simplement jamais trouvé la bonne.

– Je suis prêt à affronter cette journée et prendrai tout ce qui se présente comme une chance, dit Högni.

Depuis qu'il avait assisté à une formation Dale Carnegie, il s'était mis à interpeller tout le monde par son prénom, afin de paraître plus authentique et personnel. Soir et matin, il récitait les mantras qu'il avait appris, supposés garantir succès et bonheur dans la vie. Högni ne comprenait rien au travail de son fils Tómas, pas plus qu'à ses poèmes, mais il lisait lui aussi des livres parfois : de développement personnel,

en anglais, qui donnaient les règles essentielles pour atteindre ses objectifs et s'assurer une place au sommet.

Prenant le volant, il rejoignit le siège de son entreprise, tout près du Tjörnin, le bel étang situé au cœur du centre historique de Reykjavík. Son plus gros projet en cours était la construction d'un lotissement dans le nouveau quartier de Grafarvogur, un contrat lucratif signé avec la municipalité. Eyfjörd Constructions jouait également un rôle clé dans le développement du nouveau centre-ville que constituerait la galerie marchande de Kringlan. Les affaires tournaient bien, en grande partie grâce au soutien de Páll Jóhannesson. Högni esquissa un sourire en pensant à son ami du conseil municipal, si guindé et conventionnel. Lui et sa femme étaient tellement lisses, avec leur maison parfaite, leurs enfants parfaits, leur vie parfaite. Qui n'empêchaient en rien cet homme d'être d'un ennui mortel. Il ne vivait que pour la politique et le pouvoir.

Les liens que Högni entretenait avec lui s'étaient en tout cas révélés utiles. Bien sûr, Eyfjörd Constructions méritait amplement les marchés qu'il avait obtenus. Mais le fait de connaître Páll avait assurément accéléré le processus. Rien d'immoral à cela : la paperasserie ne faisait que mettre des bâtons dans les roues des entrepreneurs en les empêchant de construire vite et bien au service des citoyens. Surtout dans la mesure où, du fait de ces foutues règles, les particuliers ne pouvaient plus rien construire eux-mêmes – il fallait remplir trop de formulaires et demander toutes sortes de permis. Ce n'était donc pas du luxe de pouvoir téléphoner à Páll lorsque des bureaucrates retardaient de beaux projets avec leur attitude de gratte-papier servile. Páll et lui ne laissaient jamais aucune trace écrite de leurs échanges, privilégiant le téléphone ou les rencontres en chair et en os. S'il pouvait faire confiance à quelqu'un pour veiller sur des informations sensibles, c'était bien Páll. Il n'avait jamais connu un homme aussi réservé ; étonnamment, cela semblait être la clé de son succès en politique. Comme il se doit, Högni avait largement contribué au financement de sa dernière campagne électorale.

Le prochain rêve de Högni, c'était de construire sur Geldinganes, une grande presqu'île reliée à Reykjavík par un isthme. L'endroit serait parfait pour un lotissement de prestige en bord de mer. Bien sûr, une poignée de gauchistes s'insurgeaient, rabâchant que les plages devaient rester sauvages et accessibles au public. Accessibles au

public ! Au volant de sa voiture, Högni laissa échapper un grognement exaspéré.

Les maisons bénéficieraient d'une superbe vue sur Videy – pour ceux qui avaient les poches assez pleines.

Un frisson le parcourut lorsqu'il repensa à Videy. L'adolescente le poursuivait parfois la nuit, dans ses rêves, ses cauchemars. Et maintenant, un journaliste de ce torchon dirigé par Dagbjartur essayait d'en faire ses choux gras. Mais le soufflé finirait bien par retomber, comme d'habitude.

Högni n'avait jamais reparlé avec ses amis des événements qui avaient eu lieu sur Videy, pas depuis cette maudite soirée. Et pourtant, cela ne semblait jamais prendre fin. L'affaire refaisait régulièrement surface, et la jeune fille de la photo fixait l'Islande tout entière de ses grands yeux sombres.

Il se gara sur sa place privée, marquée de son numéro d'immatriculation, R 69878, puis tourna le rétroviseur pour se jeter un dernier coup d'œil et s'assurer qu'il pouvait s'offrir au regard des autres. Il dissimula les mèches grises qui s'étaient échappées, sourit à son reflet et sortit de la voiture pour pénétrer dans le siège de son entreprise d'un pas assuré, prêt à affronter les défis du jour. Il lui fallait convaincre le monde qu'il était temps de construire sur Geldinganes, et que lui-même serait l'homme parfait pour mettre le projet à exécution. « Je prendrai tout ce qui se présente à moi comme une chance », murmura-t-il en passant la porte.

*
* *

Valur savait que le siège de l'entreprise de Högni Eyfjörd se situait dans l'une des belles demeures d'architecture norvégienne aux abords de l'étang Tjörnin. L'achat de la propriété avait fait couler beaucoup d'encre à l'époque, car la somme déboursée était exorbitante. Quel que soit le charme de ces bâtisses, les maisons individuelles du centre-ville n'étaient plus tellement à la mode. Valur avait bien remarqué que ses concitoyens les plus aisés préféraient s'installer dans de grands pavillons de banlieue, ou dans la proche campagne. Il ne faisait pas partie de ces gens-là. Le journalisme ne payait guère, et ses parents n'étaient pas spécialement riches. Ils habitaient encore à Húsavík, au nord de l'Islande, où lui et sa sœur Sunna avaient grandi en toute

liberté au cœur de la nature. Aussi heureuse l'existence eût-elle été là-bas, Valur et Sunna avaient déménagé à la première occasion pour s'installer dans la capitale. Aujourd'hui, il s'épanouissait à Reykjavík et dans son métier, Dagbjartur était un patron juste et l'argent ne faisait pas tout. La vie de journaliste le passionnait, il connaissait même parfois de vrais moments d'exaltation, par ailleurs il aimait vivre au jour le jour. Il se sentait encore suffisamment jeune pour ne pas se préoccuper de l'avenir, comblé pour l'instant par le modeste appartement qu'il louait dans la verdoyante rue Laugateigur, à l'est de la ville. Plus vieux, peut-être finirait-il par acquérir une jolie petite maison en bois dans le centre historique, à un prix raisonnable puisque tout le monde voulait habiter à Gardabær. Il s'imaginait déjà avec Margrét – la fille qu'il fréquentait – dans une de ces maisons typiques aux couleurs vives, avec de grandes fenêtres et un charmant jardin pour les jours de beau temps. D'accord, sans doute pas l'une des luxueuses demeures au bord du Tjörnin, mais quelque part dans le coin.

Le soleil brillait, éclairant les toits colorés du vieux centre, baigné soudain d'une atmosphère presque féerique qui tranchait avec ces jours si fréquents où le ciel était couvert de nuages. Valur resta un instant immobile à contempler l'étang avant de se diriger vers les bureaux de Högni. La porte était fermée à clé, mais une plaque dorée sous la sonnette antique portait le nom de l'entreprise : Eyfjörd Constructions. Valur appuya sur la sonnette et patienta.

Une femme entre deux âges, les yeux cachés derrière d'épaisses lunettes et vêtue de blanc des pieds à la tête, vint lui ouvrir, un sourire accueillant aux lèvres.

– Bonjour ?

L'intonation était un curieux mélange de salut et de question : *Que venez-vous faire ici ?*

– Bonjour. Je m'appelle Valur, je suis journaliste au *Vikubladid*. J'aurais aimé discuter avec Högni.

– Vous avez rendez-vous ?

Il secoua la tête.

– Högni ne reçoit généralement pas de journalistes sans rendez-vous. Je peux peut-être lui en parler et vous recontacter pour vous proposer une date ?

Tandis que Valur cherchait les bons mots pour décliner l'offre, il aperçut Högni en personne qui descendait l'escalier, le teint hâlé comme toujours, vêtu d'un blazer bleu marine et visiblement sur le point de sortir. Il s'arrêta à côté de la femme :

– J'ai une réunion, ma belle, je ne sais pas si je reviens après.

Passant devant Valur, il lui jeta un rapide coup d'œil, le regard vide, le visage parfaitement indifférent. Saisissant l'occasion, Valur redescendit les marches du perron et lui emboîta le pas.

– Excusez-moi, vous êtes bien Högni Eyfjörd ?

Högni s'arrêta et se retourna, surpris :

– Oui. Et vous, qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Valur, je suis journaliste…

Le visage de l'homme d'affaires s'assombrit aussitôt.

– Pour Dagbjartur, oui, je vois. Je vous reconnais, en effet. Vous avez une meilleure tête sur la photo qui accompagne vos articles, je dois dire.

Valur ne se laissa pas intimider par le commentaire, il en avait vu d'autres.

– Nous nous sommes rencontrés une fois, il y a environ un an, vous ne vous en souvenez sans doute pas, c'était…

– Non. Je ne m'en souviens pas. J'en ai rencontré, du monde, et là je dois me rendre à une réunion, tout de suite.

– Je peux vous poser une ou deux questions sur Videy ?

– Sur quoi ?

– Videy ?

– Ce n'est pas le moment, non. Prenez rendez-vous.

Högni s'apprêtait à repartir, mais Valur insista :

– J'ai cru comprendre que vous aviez l'habitude de rendre visite à Óttar et Ólöf, quand ils vivaient là-bas.

Ce n'était pas exactement ce que Kristján lui avait dit, mais il devait tout tenter pour obtenir des réponses.

– Qui vous a raconté ça ? siffla Högni. C'est un mensonge. Je…

– Vous ne les connaissez pas ?

– Bien sûr que si, je les connais, ce n'est pas un secret. Óttar et moi sommes amis, c'est un vieux camarade d'école.

– Et vous ne lui avez jamais rendu visite sur l'île lorsqu'il y habitait ?

– Évidemment que oui, c'est un ami.

– Souvent ?

– Je ne vois pas en quoi ça vous regarde.

Il semblait désormais dans une fureur noire. Valur imaginait bien qu'un homme comme lui ne supporterait pas une telle embuscade sans répliquer. Il ne se priverait sans doute pas d'appeler Dagbjartur à la première occasion pour lui dire ce qu'il pensait des méthodes de ses journalistes. Mais cela n'inquiétait pas Valur, il pouvait compter sur son patron.

– J'ai appris que vous étiez là-bas peu de temps avant la disparition de Lára, poursuivit-il.

– Lára ?

Högni avait beau feindre l'ignorance, il était clair à son expression qu'il savait parfaitement de qui il s'agissait.

– L'adolescente qui a disparu. Qui travaillait chez Óttar.

– C'était il y a une éternité…

– Trente ans, oui, presque jour pour jour.

– Je ne connaissais pas cette Lára, et je ne comprends pas pourquoi vous venez me déranger avec cette histoire.

– Vous vous y êtes rendu en août 1956 ?

– Comment diable voulez-vous que je m'en souvienne ? Vous allez me mettre en retard !

L'entrepreneur s'éloigna d'un pas rapide.

– Merci de m'avoir accordé de votre temps ! lui lança Valur. Je dois rendre un article pour l'édition de jeudi. J'y révèle où se trouve Lára, si ça vous intéresse !

Högni s'immobilisa et se tourna vers lui.

– Personne ne sait où est cette fille.

– Si, mon informateur. Vous saurez tout la semaine prochaine. Elle mérite de vraies funérailles, non ? Le numéro entier devrait lui être consacré. Avec sa photo… et la vôtre, bien sûr. Je peux vous envoyer un photographe ? Sinon, nous retrouverons bien un vieux portrait de vous.

– Vous ne me prendrez pas en photo ! Et ne vous avisez pas d'écrire un seul mot à mon sujet, sinon je vous poursuis, vous et votre journal ! Je vous ruinerai !

– C'est une bonne citation, merci ! Et je ne possède rien, donc peu m'importe.

– Je suis sérieux ! Vous n'écrirez pas un mot sur moi !

– Par chance, ce n'est pas à vous de décider. En revanche, je serais ravi de m'entretenir avec vous dans la semaine pour entendre votre version de l'histoire. Vous voyez le genre : combien de fois vous vous êtes rendu sur l'île, pour quelle raison, etc. Vous devez bien avoir croisé Lára, elle a passé l'été sur Videy. Vous vous souvenez d'elle ?

– Ma version ? Il n'y a aucune version de cette histoire qui me concerne. Je ne connaissais pas Lára et je n'ai rien à voir avec cette affaire ! Elle est sûrement quelque part à l'étranger, en pleine forme.

– Lára est morte, et vous découvrirez ce qui lui est arrivé jeudi. Si vous ne le savez pas déjà.

1. La plupart des Islandais n'ont pas de nom de famille, mais un patronyme construit avec le prénom du père (ou plus rarement de la mère) suivi du suffixe *-son* (fils) ou *-dóttir* (fille). Katrín Jakobsdóttir est donc la fille de Jakob, Ragnar Jónasson le fils de Jónas. Quelques rares Islandais ont également un nom intermédiaire, ou *millinafn*, qui n'est ni un prénom ni un nom de famille, mais peut se transmettre.

2. « Fille d'Anna ». Önnu est une déclinaison du prénom Anna.

1986

16 août

Margrét avait travaillé au journal l'été précédent, avant de démissionner soudainement à la fin juillet. « Trop de testostérone ici à mon goût », avait-elle expliqué à Valur.

Tous les deux s'entendaient déjà plutôt bien, mais ce n'était qu'au printemps, lorsqu'ils s'étaient revus dans un bar, que leur relation avait pris un autre tournant. Âgée de vingt et un ans, quelques années de moins que lui, elle étudiait les sciences politiques à l'université. Ils commençaient timidement à former un couple, se voyaient assez régulièrement, cependant Valur le gardait encore pour lui. Il n'en avait parlé qu'à Sunna, pas à ses parents ; il avait bien le temps. Cela ne l'empêchait pas de penser à l'avenir avec Margrét : ils passaient de bons moments ensemble et il se réjouissait toujours de la retrouver.

– Tu comptes aller en ville lundi, pour la fête ? lui demanda-t-elle.

Déjeunant ce samedi midi au restaurant Hornid, ils célébraient avec une pizza et un Coca les trois mois de leur premier rendez-vous.

– Oui, c'est un passage obligé, non ? Goûter le gâteau géant du bicentenaire et regarder les feux d'artifice. Et toi ?

– Oh, j'ai peur que ce soit décevant. Les gens en attendent tellement.

Margrét avait beau s'être impliquée fortement au sein de la rédaction l'été précédent, ils ne parlaient que rarement du travail de Valur, en tout cas pas directement – ils préféraient discuter de politique ou d'art et de culture. Parfois, il la soupçonnait même de ne plus lire le journal. Elle avait grandi à Gardabær dans une famille plutôt conservatrice : le *Vikubladid* n'était pas exactement le genre de

la maison – du moins d'après ce qu'il imaginait. Peut-être avait-elle précisément postulé là-bas pour son job d'été afin de rappeler à ses parents qu'elle ne marcherait pas nécessairement sur leurs traces.

La question était de savoir si leur relation n'était pas l'autre face de la même pièce : une rébellion silencieuse, condamnée à ne pas durer ? Il espérait sincèrement que non.

– On pourrait peut-être se rejoindre près de l'étang lundi soir ? proposa-t-il.

– Comme c'est romantique, répondit-elle avec un sourire. Bonne idée. Près de l'étang à 20 heures ?

– Marché conclu, acquiesça-t-il en lui rendant son sourire. Et ce week-end ? Ça te dirait de sortir ?

– J'ai promis à ma sœur de garder ses enfants ce soir et demain.

Il ressentit un petit pincement au cœur, mais elle ajouta ensuite d'une voix chaleureuse :

– On se rattrapera lundi ! Et on pourra se louer une cassette vidéo dans la semaine, se faire une petite soirée télé, qu'en dis-tu ?

*
* *

Malgré le temps étonnamment doux pour un mois d'août, Valur allait devoir passer le reste de la journée assis à son bureau, au cas où la mystérieuse Júlía le rappellerait. C'était trop important pour qu'il se permette la moindre négligence. Son grand scoop. Le premier d'une longue série, avec un peu de chance.

Il resta néanmoins un instant dehors, le visage tourné vers le soleil, pour profiter de la météo clémente. En août, chaque belle journée pouvait s'avérer la dernière. Il fut surpris, quand il rentra au bureau, d'y trouver l'un de ses collègues. Baldur était journaliste depuis bien plus longtemps que lui, il avait presque le même âge que le rédacteur en chef et sa carrière l'avait mené à occuper une grande variété de postes. Valur avait parfois l'impression qu'il avait travaillé pour toutes les publications que comptait l'Islande.

– Ça alors, toi ici ? Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Baldur.

Cette pique n'était pas vraiment justifiée, Valur se montrait régulièrement dans les locaux du journal le week-end, même s'il préférait travailler de chez lui en dehors des heures de bureau. Il ne prit pas la peine de s'expliquer, soupçonnant à vrai dire que son

collègue jalousait la popularité qu'il avait acquise avec sa série d'articles. L'ascension du jeune journaliste au sein du *Vikubladid* ces dernières semaines devait lui rester en travers de la gorge.

– J'avais un papier à finir, répondit-il sèchement. Et toi ? Tu croules sous le boulot ?

– Encore un article sur Lára ?

Baldur avait le don pour sortir ce genre de commentaires de la voix la plus neutre qui soit. Il aurait fait un excellent politique : décrypter ce qu'il pensait réellement représentait un vrai défi.

– Non, ça, c'est presque terminé. Je travaille sur un nouveau sujet, mentit Valur, s'amusant à imaginer ce qui devait traverser l'esprit de son collègue.

Il s'assit ensuite à son bureau et jeta par réflexe un coup d'œil au téléphone, comme si cela pouvait le faire sonner. Peut-être que la femme ne rappellerait jamais, peut-être même qu'il s'agissait d'une fausse piste. Il essaya de se concentrer, feuilletant les documents qui traînaient devant lui. En vérité, il n'avait rien d'urgent à faire, mais il devait feindre d'être occupé tant que Baldur serait là.

– Quelqu'un a tenté de me joindre ? demanda-t-il.

Baldur leva les yeux.

– Hmm ? Tu attendais un appel ?

– Plus ou moins.

– Non, personne n'a téléphoné, mais il y a une enveloppe à ton nom qui traîne quelque part par là.

– Une enveloppe ?

– Oui, elle était par terre au pied de la porte lorsque je suis entré. Je me suis dit que quelqu'un l'avait glissée dans la fente hier.

Valur s'efforça de cacher son excitation. Il ne s'attendait pas à recevoir une lettre, mais le message ne pouvait venir que d'une personne. Ou pas ?

– Et elle est où ?

– Je ne l'ai pas posée sur ton bureau ?

Baldur baissa les yeux sur le sien.

– Non, attends, elle est là.

Il la lui apporta d'un pas lent et s'attarda un instant, semblant espérer que son collègue l'ouvre sous ses yeux.

– Merci.

Valur attendit que Baldur soit de nouveau assis à son bureau avant

de desceller prudemment l'enveloppe. Un simple nom était écrit à la main sur une feuille blanche :

ARNFRÍDUR LEIFSDÓTTIR

Il regarda de nouveau l'enveloppe. Elle lui était bien adressée.

Arnfrídur Leifsdóttir ? Un nom de femme… Ça ne lui disait rien.

Était-ce un message de Júlía ? Sans plus d'explication ? Ou cela concernait-il une affaire différente ?

Rangeant la lettre dans l'enveloppe, il remarqua une inscription au dos : *Júlía.*

C'était donc bien elle ! Elle ne le rappellerait pas ; mais pour une mystérieuse raison, elle voulait le mettre sur une piste. Sentant l'enthousiasme le gagner, il se leva pour aller chercher son carnet, avant de se souvenir qu'il l'avait prêté à Sunna. Tant pis, il ajouterait cet indice à ses notes plus tard, mais il n'omit pas de glisser la lettre dans son sac.

– J'y vais, Baldur, lança-t-il d'une voix retentissante.

– Déjà ? Le plaisir aura été de courte durée !

– J'ai oublié mes notes à la maison, mentit Valur.

– Quelque chose d'intéressant dans cette enveloppe ? demanda Baldur avec nonchalance.

– Cette enveloppe ? Ah, non, juste une facture…

*
* *

D'ordinaire, Valur avait plutôt la tête sur les épaules et n'était pas du genre à s'emballer, mais cette enveloppe allait possiblement tout bouleverser. Il pressentait qu'on venait de lui offrir la chance de laisser une trace indélébile dans l'histoire du journalisme en Islande. Certains passaient leur carrière à attendre une telle occasion, comme le pauvre Baldur, qui avait trimé toute sa vie dans la médiocrité, d'une revue de parti politique à l'autre – avec un penchant à gauche –, sans jamais se distinguer. Et voilà que Valur avait le scoop de l'année entre les mains. Avec un peu de chance.

De retour dans son appartement, il essaya d'appeler Sunna, mais n'obtint pas de réponse. Elle ne semblait jamais chez elle, toujours à

l'université, au Mokka en train de boire des cafés ou dehors avec ses amis. Il songea à marcher jusqu'au quartier de Hlídar et à l'attendre devant son immeuble. Il avait besoin de son carnet, bon sang ! Les pensées tourbillonnaient à toute vitesse dans son esprit, il fallait qu'il se remémore les noms, les faits, les numéros de téléphone, qu'il essaie de reprendre contact avec les personnes impliquées. Il se souvenait d'un nom en particulier, qu'il avait griffonné : Finnur Stephensen, grossiste. Il avait découvert qu'il s'agissait d'un ami d'enfance de l'avocat Óttar, et qu'ils étaient restés proches pendant toutes ces années. Donc également à l'époque où Óttar habitait sur Videy. Mais avant même d'avoir eu le temps d'aller frapper chez lui pour l'interroger et récolter quelques renseignements sur le juriste, Valur avait lu dans les journaux que Finnur était décédé. La piste avait tourné court. Ce qui ne faisait que l'encourager à insister auprès d'Óttar et Ólöf : il fallait qu'il obtienne un entretien avec eux pour le prochain article.

Mais sa mission la plus urgente était de découvrir qui était la fameuse Arnfrídur Leifsdóttir de la lettre – et par la même occasion, la mystérieuse Júlía.

Par un de ces changements de temps si typiques du climat islandais, le ciel s'était couvert et un léger crachin avait commencé à tomber. Tant pis pour l'idée de se rendre chez Sunna à l'improviste. La prochaine étape la plus évidente était d'éplucher l'annuaire à la recherche d'une femme prénommée Arnfrídur. Cela requérait une certaine patience, car l'annuaire islandais était classé par localités, il fallait passer au crible la liste alphabétique des noms, village après village. Trop fébrile pour s'attaquer immédiatement à une telle tâche, Valur se rendit dans l'entrée et chercha plutôt le numéro de Dagbjartur dans l'annuaire – il ne le connaissait pas par cœur, appelant rarement le rédacteur en chef chez lui. Il décrocha le combiné du téléphone, essaya de calmer son excitation par de profondes respirations, puis composa le numéro.

– Valur, mon garçon ! Que me vaut le plaisir ?

– J'ai du nouveau.

Il aurait préféré se trouver face à son patron, recevoir les compliments auxquels il s'attendait en chair et en os, mais le téléphone ferait l'affaire pour cette fois.

– Du nouveau ? À quel sujet ?

– L'affaire Lára.

– Bien, bien… ! Je t'écoute, alors. Je suis tout ouïe.

Sa voix grave se fit plus complice lorsqu'il ajouta :

– On va vendre du papier, mon garçon !

– J'en ai bien l'impression…

Même si Valur ne tirait pas de profit direct des ventes, il adorait l'idée de contribuer au succès d'un numéro et à la multiplication des abonnés. Il avait besoin de sentir qu'il méritait son salaire. Et un jour, le plus proche possible, il prendrait son courage à deux mains et demanderait une augmentation.

– Alors, vas-y, dis-moi tout ! s'impatienta le rédacteur en chef.

– J'ai reçu une enveloppe.

– Quoi ?

– Une lettre anonyme. Enfin, plus ou moins. De cette Júlía, celle qui m'avait téléphoné.

– Et que dit-elle ?

– Elle m'a juste envoyé un nom.

– Un nom ? Quel nom ?

– Arnfrídur Leifsdóttir.

– Arnfrídur ? Qui est-ce ?

– Aucune idée, mais je compte bien le découvrir.

Il y eut un court silence au bout du fil. Valur entendit Dagbjartur tirer sur sa pipe, puis celui-ci reprit :

– Là, tu me fais plaisir. Attends un peu, je réfléchis une seconde…

– Oui… ?

Valur se préparait à recevoir les louanges de son chef. Mais Dagbjartur n'était pas du genre à les distribuer facilement. Parfois, l'absence de réprimande constituait un compliment en soi.

– Je me disais : est-ce qu'on ne devrait pas faire monter un peu la sauce ?

– Comment ça ? Pour vendre plus ?

Valur avait souvent du mal à comprendre la logique de Dagbjartur – cette conversation ne faisait pas exception. Peut-être était-ce l'instinct politique de ce vieux briscard qui lui échappait complètement.

– C'est ça, acquiesça-t-il. Oui, tu sais quoi ? C'est ce qu'on va faire. Tu vas résoudre cette affaire pour moi. Par pitié, garde bien ton informateur – ou plutôt ton informatrice – et ces indices pour toi,

Valur. C'est vital, tu as mis la main sur une vraie piste.

Après un moment, il ajouta, d'un ton légèrement étonné :

– Qui l'eût cru ?

Valur soupira. Visiblement, son patron n'avait donc pas plus foi en lui que ça. Mais qu'à cela ne tienne : il allait lui montrer qu'il était digne de confiance.

1986

17 août

Après sa conversation téléphonique avec Dagbjartur, Valur avait eu le plus grand mal à s'endormir, et il ne tenait toujours pas en place ce dimanche matin. Il regarda par la fenêtre les enfants qui jouaient dans la rue ; les petits immeubles d'en face renvoyaient les rayons du soleil. Il avait envie de sortir. L'atmosphère et la luminosité du mois d'août l'avaient toujours fasciné : ce dernier souffle de l'été, lorsque la nuit recommençait à tomber après plusieurs mois de jour perpétuel, cette promesse d'automne et de givre nocturne imminents…

Valur avait beau être originaire de la campagne, il se sentait chez lui à Reykjavík et aimait la variété d'expériences que la ville avait à offrir. Oui, il pourrait peut-être bien remettre son travail sur l'article à plus tard, malgré la pression, et déambuler dans les rues baignées de lumière. Un sourire ironique aux lèvres, il songea qu'il remettait toujours tout à la dernière minute. Adolescent, il détestait ces dimanches soir assis à la table de la salle à manger à faire ses devoirs du week-end, tandis que sa sœur Sunna, qui avait généralement fini les siens depuis longtemps, se prélassait sur le canapé, face à leur téléviseur en noir et blanc. Non que le programme dominical de l'unique chaîne de télévision publique eût été particulièrement divertissant. Il s'agissait pour l'essentiel de téléfilms suédois sur les déboires de couples divorcés, avec des hommes alcooliques et des femmes épuisées par le travail. Ou bien d'interminables entretiens avec des artistes islandais contemporains qui expliquaient en quoi ces œufs sur le plat dans leur œuvre étaient censés symboliser des seins, bien évidemment. Valur se revoyait assis devant ses exercices de

mathématiques, regardant par-dessus l'épaule de Sunna, tandis qu'elle se laissait totalement absorber par l'écran. Sa sœur avait toujours été la plus cultivée des deux, lui préférait les films américains où l'on jurait et tuait à tour de bras. Il espérait d'ailleurs que la nouvelle chaîne de télévision privée, qui bientôt ferait concurrence au service public, proposerait davantage de programmes de ce genre. Il avait pensé à s'acheter un magnétoscope pour étancher sa soif de films d'action, mais son salaire n'était pas très élevé, et il y avait bien d'autres tentations.

Il but son café et fila sous la douche où il essaya de se débarrasser de son angoisse du dimanche. Il allait prendre le bus, repasser au bureau et vérifier si de nouveaux messages concernant Lára l'attendaient là-bas. Il en profiterait ensuite pour se balader. Amoureux de ces vieilles rues avec leurs maisons en bois recouvertes de tôle ondulée bigarrée, il était très critique envers le projet de « nouveau centre-ville » sur le boulevard Miklabraut, principale artère de la capitale. Une tour de bureaux, connue sous le nom de Maison du commerce, était déjà sortie de terre juste à côté, et la galerie marchande de Kringlan en construction devait remplacer le vieux centre historique de Reykjavík. C'était d'ailleurs loin d'être un cas isolé. Valur, qui n'aimait pas beaucoup cette architecture ultramoderne, avait récemment signé un article au sujet du projet de nouvelle mairie au bord de l'étang, qui le consternait. Les architectes d'aujourd'hui n'avaient pas le sens esthétique de leurs ancêtres. S'il avait eu le choix, Valur aurait de loin préféré qu'on continue à ériger des bâtiments en bois dans la capitale.

Sortant du bus à la station Hlemmur, il constata qu'il n'était pas le seul à vouloir profiter du beau temps. Il rejoignit la petite rue Kárastígur et pénétra dans les locaux déserts du *Vikubladid*. Il ne resta qu'un court instant, feuilletant sans but réel les documents éparpillés sur son bureau, avant de ressortir au soleil pour s'aérer l'esprit.

Il se dirigea vers le magasin Karnabær pour voir la dernière collection de vêtements. Tandis qu'il contemplait une chemise rouge à carreaux dans la vitrine, quelqu'un lui tapota l'épaule.

– Salut !

Valur se retourna. C'était Gunnar, un de ses vieux amis, originaire comme lui de Húsavík, au nord de l'Islande. Il étudiait la théologie à l'université. Un type chaleureux, aux cheveux roux et à l'œil pétillant.

– Quoi de neuf ? Toujours débordé au *Washington Post* ?

Valur sourit.

– Ça, on peut le dire. On n'est jamais à court d'actualité.

– J'ai vu que tu écrivais sur l'affaire Lára. Tu penses résoudre le mystère ? Tu joues les Columbo islandais ?

Valur émit un léger grognement.

– Je ne sais pas, disons que c'est mon obsession du moment. Elle a disparu si soudainement, du jour au lendemain. Je veux dire, qui disparaît juste comme ça ? Ce n'est pas comme si on pouvait se perdre et mourir de froid sur Videy…

Gunnar lui adressa un regard affectueux.

– Est-ce qu'elle ne se serait pas tout simplement jetée à la mer, Valur ? Elle a peut-être voulu en finir ? Quitter cette vallée de larmes ?

– En emportant ses bagages avec elle ? Qui s'encombre de ses valises pour aller se suicider ? Et il y a autre chose, Gunnar, j'ai discuté avec le policier chargé de l'enquête, ce Kristján. Je crois qu'il ne m'a pas dit tout ce qu'il savait ou soupçonnait. J'en suis venu à penser qu'elle n'a même pas quitté l'île.

Valur s'interrompit pour ne pas être tenté de révéler l'indice de Júlía – il fallait qu'il conserve cet atout pour son prochain article.

Gunnar le regarda un moment, puis hocha la tête, désormais plus grave.

– Ce serait formidable que tu retrouves sa trace, Valur. Pour que cette affaire cesse de peser sur toute l'âme de la nation.

Valur haussa les épaules.

– Bah… On verra bien. Difficile de résoudre une affaire vieille de trente ans. Mais comment ça va, toi, à part ça ? Bientôt diplômé de théologie ?

Gunnar sourit.

– Eh bien, c'est peut-être parti pour un autre cycle de trente années difficiles ! Non, je plaisante. Je suis en train de terminer mon mémoire de fin d'études. Mais ça prend du temps. J'analyse le discours de Jésus dans son Sermon sur la montagne : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ».

Valur approuva lentement de la tête. Il avait l'impression étrange que ces mots lui étaient adressés. Était-ce vraiment son rôle d'essayer de déterrer d'anciens péchés ?

– Il faut que j'y aille, reprit Gunnar. Les étudiants en théologie sont censés assister à l'une des messes données en l'honneur du bicentenaire demain. Je dois aider aux préparatifs à la Cathédrale, je m'y rendais justement. Apparemment, ce sera rempli de politiques. Dieu nous vienne en aide, c'est tout ce que j'ai à dire !

*
* *

Le soir venu, Valur avait réfléchi à plusieurs titres pour son article, sans toutefois parvenir à en trouver un satisfaisant.

Il avait également organisé son programme pour la semaine à venir. Mardi, il se rendrait sur Videy et s'imprégnerait de l'atmosphère de l'île. À défaut d'autre chose, cette visite lui inspirerait une description plus vivante des lieux. À ce stade, la révélation la plus sensationnelle qu'il détenait reposait sur l'affirmation de Júlía selon laquelle Lára aurait été assassinée le samedi soir. Il la présenterait comme provenant d'un informateur anonyme. Si tout se passait bien, il pourrait aussi en dire plus sur cette Arnfrídur Leifsdóttir. Quant à sa confrontation avec Högni, elle ajouterait un peu de piment au tout.

Après s'être préparé un plat de spaghettis et de viande hachée, Valur s'installa devant son téléviseur antédiluvien pour regarder le journal de 20 heures. Les gros titres annonçaient un reportage sur les problèmes de gestion de la compagnie aérienne Arnarflug, la possibilité d'un blocus économique contre l'Afrique du Sud, l'affrontement aux échecs entre Karpov et Kasparov, la cession d'une partie de l'île de Videy par le gouvernement à la ville de Reykjavík pour le bicentenaire et… du nouveau dans l'affaire Lára.

Bondissant de son siège, Valur augmenta le volume. Lorsque le dernier sujet arriva enfin, le présentateur fixa la caméra d'un air sévère :

> *« D'après nos sources, de nouvelles informations concernant l'affaire Lára Marteinsdóttir seront publiées dans le* Vikubladid *de ce jeudi. Ces dernières semaines, le journaliste Valur Róbertsson est revenu dans une série d'articles sur la disparition de cette adolescente de quinze ans en 1956, alors qu'elle travaillait sur l'île de Videy. L'hebdomadaire aurait récemment reçu des renseignements qui permettraient de faire enfin la*

lumière sur le destin de Lára. Nous ne sommes pas parvenus à joindre Valur Róbertsson pour en savoir plus. »

Valur demeura bouche bée. Que se passait-il, bon Dieu ? D'où venait cette fuite ? Et comment pourrait-il se montrer à la hauteur de cette attente, maintenant ? Il n'en savait tout bonnement rien. Il se mit à faire les cent pas dans son petit salon en se frottant nerveusement les mains.

Nous ne sommes pas parvenus à joindre Valur Róbertsson… Si seulement il était resté plus longtemps au bureau, la télévision aurait pu le contacter, et il aurait nié cette histoire en bloc. Qui avait raconté ça ? Ce ne pouvait quand même pas être son ami Gunnar, rencontré le jour même ? Non, les journalistes ne l'auraient pas considéré comme une source fiable. Personne ne savait où en était exactement l'affaire, en dehors de ses collègues du *Vikubladid* – mais surtout de son rédacteur en chef qui, lui, en connaissait tous les tenants et les aboutissants…

Se précipitant dans l'entrée, Valur s'empara du combiné du téléphone. Ses doigts tremblaient en composant le numéro ; il sentit son estomac se nouer en attendant qu'on décroche.

– Dagbjartur.

– Salut, c'est Valur. Tu as vu le JT ?

– Oui, j'ai vu.

– Le sujet sur le *Vikubladid* et Lára ? Et le fait qu'ils aient annoncé une grosse révélation dans le prochain numéro ?!

– Oui, tout ça.

Dagbjartur semblait étonnamment serein.

– Mais c'est faux ! J'ai peut-être reçu un indice de cette femme, mais je n'ai encore aucune idée d'où ça va me mener ! Je comptais aller sur Videy cette semaine…

– Mon garçon, tu disais être convaincu que tu tenais quelque chose…

– Oui, de quoi écrire un article, pas résoudre l'enquête !

– Eh bien, ça va attirer l'attention sur le journal et sur toi, non ?

– Tu sais d'où leur vient cette info ?

– Quelle info ?

Valur entendait un bruit confus à l'autre bout de la ligne, émaillé de cris d'enfants – sans doute les petits-enfants de Dagbjartur. Le

volume du téléviseur était également assourdissant, pourtant le rédacteur en chef ne haussait pas la voix. On aurait pu croire qu'il participait au concours national d'hypotension.

Valur était quelque peu déconcerté par son absence de réaction. Lui-même se sentait mort d'angoisse face à la pression qui venait de s'abattre sur ses épaules.

– Eh bien… le fait qu'un énorme scoop les attend dans les jours à venir ! répondit-il, le souffle presque coupé. En plus, ils ont cité mon nom. Tout le monde connaît mon visage maintenant, et ils croient tous que j'ai du nouveau. Qui a raconté ça à la rédaction du JT ?

– C'est excellent pour nos affaires, mon garçon. Tout le monde cherche désespérément à en savoir plus sur Lára, on va battre des records de vente. Tu vas devenir une vraie célébrité, et tu le mérites ! Il y a de bonnes chances que notre budget passe enfin dans le vert le mois prochain. Je ne vois que du positif.

– C'est toi qui leur as parlé, c'est ça ?

– Imaginons que ce soit le cas, où serait le mal ?

Dagbjartur semblait considérer toute l'histoire comme une énorme plaisanterie, c'était tout juste s'il ne hennissait pas de joie.

– Donc, c'était bien toi ?

– Valur. La situation de notre journal empire de semaine en semaine, à chaque numéro on est un peu plus près de la faillite…

Il exagérait sûrement : Valur n'avait jamais eu connaissance de problèmes de trésorerie ou de rentabilité au *Vikubladid*.

– Je me plie en quatre pour qu'on puisse se maintenir à flot, poursuivit Dagbjartur. Tes articles ont rencontré beaucoup de succès, nos ventes ont augmenté, mais on peut toujours faire mieux. Grâce à cette annonce dans le JT, les exemplaires du prochain numéro vont partir comme des petits pains, que tu résolves l'enquête ou non. N'oublie jamais que nous sommes une entreprise avant tout, nous devons vendre si nous voulons continuer à écrire. Estime-toi heureux, on parle de toi et du journal, et je suis persuadé que tu vas réussir à nous concocter un final aux petits oignons. Considère ça comme ta mission : écrire quelque chose à la hauteur des attentes du public.

Visiblement, rien ne pouvait entamer l'enthousiasme de Dagbjartur. Valur s'éclaircit la gorge.

– D'accord… De toute façon, je n'ai plus le choix. Bonne soirée, Dagbjartur.

– Bonne soirée, mon garçon, répondit le rédacteur en chef.

Et il raccrocha.

*

* *

La femme de Dagbjartur, Laufey, lança un regard interrogateur à son mari lorsqu'il eut reposé le combiné.

– Un problème, mon chéri ?

– Non, c'est juste le petit Valur qui se fait du mouron à cause de son article. Pas de quoi s'inquiéter.

– Je ne suis pas étonnée, c'est un sacré coup de pression pour quelqu'un d'aussi jeune.

Sans réponse de son mari, Laufey rejoignit la cuisine pour préparer le thé. Dagbjartur vivait pour ce journal, il ne parlait que de ça à longueur de journée. Il était beaucoup plus amusant lorsqu'ils s'étaient rencontrés – il avait plus de cheveux, aussi – mais finalement leur mariage avait tenu la route. Ces dernières années, elle se préoccupait à vrai dire de moins en moins de lui, concentrant son énergie sur le yoga, l'aérobic et ses petits-enfants. Elle n'avait plus la patience d'écouter son époux lui parler sempiternellement des tourments de son journal.

Elle l'entendait à présent bavarder avec ses petits-enfants. Ajustant le chouchou autour de ses cheveux, elle attendit que l'eau se mette à bouillir.

*

* *

Regagnant le salon, Valur s'assit sur le canapé et gémit. Il allait devoir donner un sérieux coup de collier s'il voulait être « à la hauteur des attentes du public », selon les mots de Dagbjartur.

Il s'était mis dans de beaux draps. Il fallait espérer que cette Júlía reprendrait contact avec lui… Dans tous les cas, il y avait la lettre qu'elle lui avait adressée. Il retrouverait peut-être la trace d'Arnfrídur Leifsdóttir ? Oui, il avait au moins quelques pistes à creuser. Tout n'était pas perdu.

Il jeta un coup d'œil dehors. Le soleil avait commencé à décliner et les fenêtres environnantes reflétaient le rosé du ciel. L'optimisme le gagna soudain : il était capable d'affronter ce défi.

Il se leva. Tout ce dont il avait besoin, c'était une longue et belle balade pour s'aérer l'esprit.

Une solution émergerait peut-être.

1986

18 août

Valur se rendit au bureau de bonne heure ce lundi matin, toujours sous le choc après l'annonce du journal de la veille. Dagbjartur n'était pas encore là, mais ses collègues arrivaient au compte-gouttes, se réunissant autour de la cafetière. Valur salua l'assemblée. Pendant qu'il se préoccupait de son article sur Lára, la plupart des journalistes du *Vikubladid* n'avaient que le bicentenaire de Reykjavík en tête. Les célébrations devaient commencer à midi. Certains comptaient prendre leur après-midi pour en profiter, tandis que d'autres couvriraient l'événement. De nombreuses entreprises avaient accordé un jour de congé à leurs employés, et une atmosphère de vacances flottait dans l'air.

Baldur avait été envoyé à Videy la veille pour assister à la cérémonie au cours de laquelle l'État avait cédé à la ville de Reykjavík l'église et la demeure coloniale de l'île. Valur se flagellait de ne pas avoir insisté pour s'y rendre lui-même. C'eût été l'occasion parfaite pour inspecter les environs et s'imprégner des lieux.

– Valur ! lui lança son collègue Sverrir. Le *Morgunbladid* te réclame une interview.

Valur secoua la tête. Retirant sa main du combiné, Sverrir répondit à son interlocuteur que, malheureusement, son collègue n'était pas au bureau.

– C'est ça d'être une star, commenta Baldur d'un ton acerbe, avant de s'allumer une cigarette.

– Oui, lâcha simplement Valur en s'asseyant à son bureau.

Il avait besoin de réfléchir, et de se mettre sérieusement au travail.

Attrapant un stylo et une feuille, il commença à prendre des notes. Il parvenait parfois à faire le tri dans ses pensées en les couchant sur le papier avant de tout remettre au propre à la machine.

Lára a été assassinée.

Oui, c'était le titre qui fonctionnait le mieux. Simple mais percutant.

Un témoin est sorti du silence en affirmant que Lára Marteinsdóttir, quinze ans, a été tuée dans la soirée du samedi 4 août 1956.
Les parents de l'adolescente avaient contacté la police le lundi 6 août, n'ayant pas reçu l'appel téléphonique habituel de leur fille durant le week-end, et ayant appris des employeurs de Lára qu'elle avait subitement quitté son poste.
Óttar Óskarsson et Ólöf Blöndal, le couple qui habitait sur Videy, avaient expliqué aux forces de l'ordre que Lára avait décidé de mettre un terme à son séjour chez eux, faisant ses bagages et quittant l'île le vendredi.

Valur contempla la feuille et ajouta :

Heure et lieu ???
Si Lára a été assassinée le samedi soir, était-elle alors à Reykjavík ? Ou n'a-t-elle jamais quitté Videy ?

Soupirant, Valur se remémora sa conversation avec Júlía – les notes devaient traîner quelque part sur son bureau – et écrivit :

Que Lára ait droit à de vraies funérailles.
Où est le corps ?

– Valur ! l'interpella à nouveau Sverrir. Cette fois, c'est la radio qui veut t'interviewer.

Levant les yeux de sa feuille, il secoua la tête. Un sourire sardonique aux lèvres, Sverrir expliqua au téléphone que Valur était

occupé par d'autres projets.

– Alors, mon petit, tu ne trouves pas la paix pour écrire ? lui lança Dagbjartur, qui venait d'arriver.

Vêtu d'une veste en velours marron et d'une chemise beige, il arborait un air serein, heureux, le visage constellé de taches de rousseur, comme s'il avait passé le week-end allongé au soleil.

– Ça avance ?

– Oui, pas trop mal, répondit Valur en soufflant. J'ai un peu la pression, mais je pense que ça devrait aller. Je vais me rendre à Videy demain, histoire de donner un cadre à mon article, donner un peu de couleur aux lieux. Je vais faire de mon mieux.

– Je n'en doute pas ! Et tu sais, si tu as besoin de te changer les idées, tu peux toujours rédiger un entrefilet sur le bicentenaire.

Dagbjartur émit un petit sifflement moqueur et ajouta :

– J'ai cru comprendre qu'il y avait une grosse file d'attente à cette exposition de nouvelles technologies hier. Ça en dit long sur l'obsession des Islandais pour tout ce qui est nouveau. Et c'est le maire qui reçoit les lauriers pour tous ces événements ! Je dois aussi envoyer quelqu'un pour couvrir la visite officielle de la présidente. Quel cirque !

Valur sourit.

– Je vais continuer mes recherches encore un peu, après j'irai jeter un coup d'œil aux réjouissances, je trouverai toujours quelque chose à en sortir.

– C'est bien, ça. Il faut qu'on parle du gâteau géant et des divertissements au programme. On m'a aussi dit qu'il y avait eu une foule énorme à la poste tout à l'heure pour acheter les enveloppes « premier jour » avec des timbres à l'effigie du bicentenaire. On peut peut-être écrire deux-trois mots là-dessus. N'oublie pas, mon garçon, qu'un journaliste doit être capable de traiter toutes sortes de sujets, quelle que soit leur importance. Ne laisse pas le succès te monter à la tête. Tu seras déjà bien assez populaire auprès des filles si tu arrives à résoudre l'affaire Lára – j'en frémis d'avance !

Dagbjartur rit de sa propre plaisanterie. Un sourire aux lèvres, Valur acquiesça en songeant toutefois qu'on pouvait difficilement trouver sujet plus ennuyeux que la publication de nouveaux timbres. Qu'est-ce qu'il ne fallait pas faire pour plaire à son patron… Quoi qu'il en soit, Dagbjartur connaissait le métier. Et il avait probablement eu

le nez fin en faisant fuiter cette histoire aux médias. Peut-être que cela marcherait, que cela susciterait de l'engouement pour l'édition de jeudi – et le pousserait à venir à bout de cette affaire.

Valur examina de nouveau la feuille sur laquelle il avait tenté de lister les principaux éléments, puis tira l'enveloppe de son sac. *Arnfrídur Leifsdóttir*. Qui était-elle ?

Il s'empara de l'annuaire et l'ouvrit à la lettre A, comme Arnfrídur[1]… D'abord à Reykjavík, puis un code postal après l'autre dans tout le pays. Une longue recherche fit ressortir que deux femmes portaient le nom d'Arnfrídur Leifsdóttir en Islande. Il nota leurs numéros de téléphone et adresses, puis jeta un coup d'œil par la fenêtre, le regard un instant perdu sur la mer et les montagnes. Devait-il essayer de les appeler et leur demander de but en blanc ce qu'elles savaient à propos de Lára Marteinsdóttir ?

Il souleva le combiné de son téléphone et tenta le premier numéro. Cette Arnfrídur Leifsdóttir habitait la rue Raudalækur, dans l'est de Reykjavík.

– Allô ?

– Oh, bonjour, j'ai bien affaire à Arnfrídur Leifsdóttir ?

– Oui, à qui ai-je l'honneur ?

À en juger par sa voix, la femme était plutôt âgée.

– Je m'appelle Valur, je suis journaliste pour le *Vikubladid*.

Silence au bout du fil.

– Euh… Je me demandais si vous connaissiez une jeune fille nommée Lára Marteinsdóttir, qui a disparu il y a trente ans ?

– Moi ? fit la femme, étonnée. Vous voulez parler de la fille de Videy ?

– C'est bien ça, acquiesça Valur. On m'a informé que vous la connaissiez peut-être.

– Non, monsieur, répliqua la femme, semblant s'agacer de la tournure que prenait la conversation.

– Lára Marteinsdóttir est née en 1941, se peut-il que vous soyez de la même génération ?

– Je vous dis que je ne la connais pas, répondit-elle sèchement. Si c'est tout, au revoir, monsieur.

Elle raccrocha, et Valur regretta immédiatement sa maladresse. Visiblement, il n'avait pas su s'y prendre.

L'autre Arnfrídur Leifsdóttir habitait les îles Vestmann, un petit archipel au large de la côte sud de l'Islande. Après le désastre du premier appel, Valur dut rassembler tout son courage pour composer ce nouveau numéro.

Il nota sur sa feuille :

Des portes qui se ferment l'une après l'autre

Il se demanda si cela pourrait constituer un bon sous-titre en attendant que son interlocutrice décroche.

– Allô ?

Cette fois, la voix était légère et lumineuse. Et la femme beaucoup plus jeune. Valur toussa légèrement avant de prendre la parole.

– Arnfrídur ?

– Oui ?

– Bonjour, je m'appelle Valur, je suis journaliste au *Vikubladid*. Hum… Nous avons été informés que vous – ou quelqu'un qui porte le même nom que vous – pourriez avoir un lien avec Lára Marteinsdóttir, l'adolescente disparue il y a trente ans.

– Lára Marteinsdóttir ?

– Oui, vous savez, le *Vikubladid* vient de consacrer une série d'articles à cette affaire non résolue.

– Euh… d'accord. Mais je n'étais pas née à cette époque, répondit Arnfrídur, ni surprise ni vraiment intéressée. Lára… Vous voulez dire l'affaire dont ils ont parlé aux infos hier ?

– C'est bien ça. Vous ne voyez pas quel pourrait être le rapport avec vous ?

– Ben… Je ne connais pas vraiment cette histoire. Donc non, je ne vois pas. Pourquoi aurais-je un lien avec elle ?

– Comme je vous l'ai dit, c'est une information que nous avons reçue…

– Non. Je ne vois pas, désolée. Mais bonne chance !

Valur la remercia et raccrocha, songeant que cette jeune femme pleine d'entrain ne pouvait pas être celle mentionnée sur la note qu'il avait reçue. La réaction de la première femme, à bien y réfléchir, avait eu quelque chose de suspect ; et elle avait possiblement le bon âge. Il pourrait peut-être contacter le Registre national d'état civil pour s'en assurer. Sa petite amie Margrét avait une connaissance, Katrín, qui y

travaillait.

Valur reporta son attention sur Óttar et Ólöf. Il les avait brièvement évoqués dans ses trois premiers articles, mais il fallait qu'il se renseigne davantage sur ce couple. Malheureusement, impossible de les interviewer.

Qui pouvait leur avoir rendu visite sur l'île ? Valur avait découvert que le grossiste Finnur Stephensen, décédé récemment, était un ami d'enfance d'Óttar, ce qui aurait fait de lui un excellent candidat. Et il y avait bien sûr Högni Eyfjörd, que le policier avait mentionné comme lié à l'affaire, et qui s'était montré particulièrement désagréable lorsque Valur avait cherché à le rencontrer.

Il se leva et rejoignit le bureau de Dagbjartur.

– Je voudrais creuser un peu plus la piste des employeurs de Lára…

– Très bien, acquiesça le rédacteur en chef. Mais il me semblait que la police avait déjà examiné leur cas, non ? Tu as eu des nouvelles de ta source, Júlía ? Des suites concernant cette lettre ?

– Oui, je suis la piste. Je devrais bientôt parvenir à identifier cette mystérieuse Arnfrídur.

Il s'était décidé à contacter l'amie de Margrét qui travaillait au Registre national.

– Je vais aussi me renseigner sur Högni Eyfjörd.

– Högni ? Pourquoi donc, bon Dieu ?

– Attends-toi à ce qu'il vienne se plaindre à toi.

– Peu importe, j'ai confiance en mes garçons, Valur, tu le sais.

– Et si Finnur Stephensen n'était pas mort, je me serais sans doute attiré ses foudres aussi. Il était sur ma liste. Tous les piliers de la société, conclut Valur en éclatant de rire.

– Le numéro de jeudi va être du tonnerre ! s'exclama Dagbjartur.

– Tu peux compter dessus.

– Du tonnerre de Dieu ! Un record de ventes, mon brave Valur. Avec tout ça, tu vas bien réussir à me sortir aussi un petit article sur le bicentenaire, non ? Quelques mots sur les nouveaux timbres ? Pourquoi tu n'accompagnerais pas notre photographe, Kiddi, pour poser « La question de la semaine » aux festivaliers ?

Valur se força à sourire de nouveau et hocha la tête, conscient que son patron voulait lui remettre les pieds sur terre avec ces menus

travaux. Il ne pouvait y avoir qu'un journaliste star au *Vikubladid*, et c'était Dagbjartur. Le propriétaire et rédacteur en chef. Alors il se contenta de répondre :

– Pas de problème, je vais te trouver un truc sympa.

1. Dans l'annuaire, les Islandais sont classés par leur prénom.

1986

18 août

Páll Jóhannesson essaya de trouver une position confortable sur le banc de l'église. Cet environnement n'était pas fait pour lui. Il ne s'était pas lancé en politique pour passer des heures assis à la messe. Mais ce jour-là, impossible d'y échapper. En tant que conseiller municipal de Reykjavík, il ne pouvait se soustraire aux messes de célébration du bicentenaire qui avaient lieu dans toutes les églises de la ville. Il n'était ni pratiquant ni même vraiment croyant, cependant il aimait dire en interview qu'il avait conservé sa foi d'enfant – cela plaisait aux électeurs. Il se tortilla de nouveau : les sièges de la Cathédrale de Reykjavík avaient assurément connu des jours meilleurs, et le pasteur verbeux entre deux âges ne l'aidait en rien à oublier son inconfort.

Páll avait emprunté la voie de la politique parce qu'il voulait « influer sur le cours des choses ». Il s'était fait une place privilégiée au sein du département d'urbanisme. À une époque, il avait espéré atteindre les sommets de l'administration municipale, avant de prendre peu à peu conscience que son charisme insuffisant ne lui permettrait pas de réunir l'électorat nécessaire. Entre-temps, il avait de toute façon réussi à mettre en place tous les projets qui comptaient à ses yeux. Par son expérience et son réseau étendu, il parvenait à faire avancer le moindre dossier, même sans avoir la majorité au sein du conseil. Lui-même était quelqu'un qui comptait. Páll jouissait de l'estime des bonnes personnes, qui par conséquent lui assuraient une position au sein du système. C'était bien plus important que de réussir à séduire les électeurs – sur la scène politique, il avait choisi l'ombre

plutôt que la lumière. Gauche ou droite, ce n'était pas l'enjeu.

Le département d'urbanisme était sur tous les fronts en ce moment. Un nouveau centre-ville était en train de sortir de terre, avec une grande galerie marchande qui allait changer le visage de Reykjavík pour les générations à venir. Tout autour, on érigeait des immeubles d'habitation et des locaux commerciaux, sans oublier la Maison de la radio, presque achevée après des années d'attente. Páll se passionnait pour ce genre de projets. Il aimait rencontrer les promoteurs immobiliers – qui lui vouaient un respect mêlé de crainte –, faire le tour des chantiers et, de manière générale, avoir son mot à dire sur l'évolution de la ville. Il tirait fierté de sa propre importance. Et il prenait soin de ses amis, notamment de Högni. Ils étaient là l'un pour l'autre, quoi qu'il arrive.

Páll avait toujours préféré œuvrer en coulisses et choisi les chemins les plus sûrs. Ses parents, un père commerçant et une mère au foyer, étaient des gens simples, et ils avaient élevé leurs enfants en conséquence. Le but de Páll avait toujours été d'habiter une élégante maison, de posséder une voiture, d'épouser une jolie femme et d'avoir des enfants à la hauteur de ses espérances – de vivre en somme une vie paisible et respectable.

Il jeta un coup d'œil à son épouse, assise à côté de lui sur le banc. Gunnlaug avait été cette jolie femme. Ils s'étaient connus à l'école, où elle faisait partie des élèves les plus populaires, avant d'aller ensuite étudier les arts ménagers. Et maintenant ? Leurs deux enfants étaient au lycée ; les cheveux blonds de Gunnlaug avaient commencé à grisonner, ses traits autrefois si harmonieux s'étaient creusés. Elle portait un foulard rose sur un manteau bleu marine, les couleurs qui lui seyaient le mieux, apparemment. Récemment, ses amies du club de couture et elle étaient allées voir un professionnel pour connaître leur palette idéale, et elle s'était découvert un profil « printemps ». Depuis, elle investissait dans des vêtements roses, violets et lilas.

À cet instant, elle donnait surtout l'impression d'écouter attentivement ce que disait le pasteur. Un sage avait construit sa maison sur un roc, et elle avait résisté à toutes les tempêtes, contrairement à la maison construite sur du sable : « Ainsi est notre ville, asséna le pasteur. Construite sur un roc, elle peut affronter n'importe quelle tempête. »

Les pensées de Páll le conduisirent vers les terrains de construction aux abords du lac Raudavatn, qui avaient fait l'objet de débats houleux lors des élections, quatre ans auparavant. Les questions d'urbanisme avaient été moins sujettes à la controverse au cours de la dernière campagne, en grande partie grâce à lui. Il avait fait ses armes en politique en s'opposant à toute construction sur des zones vertes. Son slogan : « Protégeons nos espaces naturels ». Mais il savait que la planification urbaine ne pouvait pas se résumer à la préservation des espaces verts : l'immobilier était le seul investissement sûr en Islande, le seul qui survivait aux fluctuations économiques constantes, à l'inflation galopante et aux augmentations des taux d'intérêt.

Páll revint au sermon du pasteur, qui faisait désormais l'éloge des valeurs familiales. Jetant un coup d'œil à Gunnlaug, toujours aussi concentrée sur l'officiant, il se demanda quand il avait pris conscience que leur mariage ne lui apportait plus rien. Gunnlaug était autrefois si radieuse, si enjouée, et un beau jour il avait remarqué qu'elle ne riait plus. Elle continuait d'entretenir son foyer à la perfection, s'occupait des enfants, cuisinait son délicieux rôti le dimanche, se tenait au courant de l'actualité et se montrait toujours aussi sociable lorsqu'elle l'accompagnait dans des réceptions ou autres obligations de la vie politique. Elle était membre d'un club de couture, lisait beaucoup et prenait part aux activités de l'association des femmes. Elle suivait des formations, tricotait des pulls, avait même confectionné une tapisserie entière pour un de leurs murs. Ils possédaient un élégant chalet d'été dans la vallée de Skorradalur, et leur maison de la rue Grenimelur, dans le quartier aisé de l'ouest de la ville, avec ses matériaux de qualité, reflétait leur bon goût. Sa femme avait deux manteaux de fourrure : assurément un signe de réussite.

Malgré tout cela, Páll s'était trouvé une maîtresse.

À tout juste vingt-trois ans, Elísabet était secrétaire pour la ville de Reykjavík. Ses cheveux blonds étaient généralement noués en une haute queue de cheval, elle portait des vestes à épaulettes et des ceintures en plastique de couleurs joyeuses, ainsi que de gros colliers. Son travail consistait à répondre au téléphone, à organiser les rendez-vous de Páll et à servir le café. Elle saluait tout le monde comme si elle était sincèrement heureuse de les voir. Elle vivait dans un appartement sous les combles d'un immeuble rue Njálsgata, qu'elle se

donnait beaucoup de mal à rendre agréable. Elle avait beau travailler pour Páll, elle ne s'intéressait pas du tout aux questions de planification urbaine.

Il avait progressivement remarqué cette jeune fille, si pleine de joie et de vie, son rouge à lèvres rose illuminant la pièce, son rire éclatant et tellement communicatif. Un soir, une fête avait été organisée pour les employés de la mairie. Il avait passé un bon moment à discuter avec ses collègues masculins puis, vers la fin de soirée, les femmes avaient commencé à tout ranger. À la maison, Páll n'aurait même pas songé à faire le ménage, mais ce jour-là il s'était approché d'Elísabet et avait proposé de l'aider. Il avait bien remarqué les regards lourds de sous-entendus que les femmes plus âgées échangeaient, cependant la jeune fille s'était contentée de lui sourire et avait accepté en le remerciant.

Plus tard, ils avaient quitté la mairie ensemble et rejoint l'appartement d'Elísabet, rue Njálsgata, où ils s'étaient aimés d'une passion brûlante. Sa main dans la sienne, elle l'avait conduit le long de l'étroit escalier menant aux combles et avait laissé échapper un petit rire lorsqu'il avait fait glisser sa robe rose saumon de ses épaules. Elle était jeune, son corps ferme, et visiblement il était parvenu à la satisfaire. Gunnlaug et lui faisaient encore régulièrement l'amour, mais selon un rituel si prévisible… Toujours la même nuisette, la lumière éteinte, jamais rien de nouveau. Avec Elísabet, il avait la sensation de retrouver sa jeunesse. Elle le regardait avec admiration, le traitait comme un héros.

*
* *

Gunnlaug Haraldsdóttir fixait du regard le révérend Halldór : ce qu'il était ennuyeux ! Le pasteur rabâchait sans cesse les mêmes idées. Elle n'avait rien contre aller à l'église, mais elle préférait de loin l'évêque, qui avait, lui, un vrai message à faire passer sur l'importance de la vie spirituelle. Halldór ne l'intéressait pas une seconde, elle n'était là que pour accompagner son mari.

Gunnlaug avait la cinquantaine. C'était du moins ce qu'elle continuait de dire – on n'était pas à une décennie près. Elle était tombée amoureuse de Páll dès l'école. Beau brun ténébreux, il semblait déjà promis à un parcours sans faute. Ils s'étaient mariés

lorsqu'il suivait son cursus à l'université, puis ils avaient eu leurs deux enfants, fait construire une magnifique maison et acheté un charmant chalet d'été à la campagne. Páll s'était ensuite lancé en politique, nourrissant de hautes ambitions au départ. Mais la mission n'était pas complètement taillée pour lui, il fuyait les projecteurs, ce qui faisait de lui un meilleur fonctionnaire que politicien. Le métier payait bien, cependant, et il semblait prendre plaisir à bûcher sur des plans d'urbanisation à longueur de journée, à rencontrer des promoteurs et décider à qui octroyer des terrains.

Gunnlaug l'avait toujours soutenu avec énergie. Elle avait confectionné des gâteaux, préparé du café, participé à un nombre incalculable de réunions et d'événements, se tenant invariablement au côté de son époux, fidèle et loyale. Elle ne comptait plus les repas préparés pour ses amis d'enfance. Parfois, leurs femmes se joignaient à eux ; elle appréciait particulièrement Thórdís, malgré sa tendance à vouloir être au centre de l'attention. Toutes ces femmes, si fidèles et loyales à leurs maris… La réciproque était-elle vraie ?

Páll se tenait droit à côté d'elle, la tête haute – et l'esprit clairement ailleurs. Il avait été le dernier à se lever lorsque le pasteur les avait invités à recevoir la bénédiction. Il semblait toujours distrait ces temps-ci, à la maison comme à l'extérieur.

Ils se connaissaient depuis si longtemps. Durant la majeure partie de leur mariage, ils avaient regardé dans la même direction. Gunnlaug l'avait encouragé dans ses aspirations politiques. Elle aussi avait de l'ambition : elle voulait appartenir à un certain cercle, se rendre à des avant-premières, être invitée à des cocktails et rencontrer des gens comme eux. Mais ces derniers temps, ils s'étaient éloignés. Páll ne semblait plus s'intéresser à rien de ce qu'ils faisaient ensemble. Ils se rendaient toujours là où ils étaient attendus, il saluait les gens, jouait son rôle ; mais il rentrait de plus en plus souvent tard du travail, disait crouler sous les projets. Il ne lui prêtait plus aucune attention, remarquait à peine lorsqu'elle enfilait une tenue élégante, lui répondait de manière mécanique. Même les repas, un moment autrefois privilégié entre eux – Páll aimait la bonne chère –, étaient devenus terriblement ennuyeux. Comme s'il n'avait plus rien à lui dire.

Elle songeait parfois qu'il était arrivé au même point que certains de ses amis : à regarder les autres femmes, à la considérer comme

acquise. Eh bien, il ne s'en sortirait pas aussi facilement. Elle savait que tromper sa femme et courir les jupons était monnaie courante dans le milieu de la politique – et ce ne serait pas la première fois dans son groupe d'amis non plus. Mais elle savait aussi que, même si les mœurs s'étaient un peu libéralisées, le divorce restait relativement tabou pour un homme de sa position. D'un autre côté, peut-être n'y perdrait-elle pas au change. Il ne l'amusait plus autant qu'auparavant.

Le pasteur demanda à l'assemblée de chanter en chœur le dernier hymne. Páll ouvrit son livre de messe et fit mine de bouger les lèvres. Il n'était pas du genre à donner de la voix. Par provocation, Gunnlaug baissa les yeux sur son exemplaire et entonna les chants à tue-tête.

1986

18 août

Kiddi, le photographe, était un garçon avenant et peu prolixe de l'âge de Valur. Il venait du quartier de Breidholt, à l'extrémité est de Reykjavík. Il ne semblait s'intéresser qu'à son appareil photo et avait déjà commencé à se faire connaître pour ses portraits remarquables. Il aimait particulièrement immortaliser les politiques. Non qu'il fût engagé lui-même pour un quelconque parti – à vrai dire il n'y connaissait pas grand-chose –, mais il avait l'œil pour capter ce qui faisait l'essence d'une personne et le rendre sur la pellicule. Il avait suffisamment bon caractère, toutefois, pour se plier à toutes sortes de missions – y compris celle de se rendre au bureau de poste central pour y prendre des photos de timbres.

Valur lui dit d'attendre une seconde pendant qu'il passait un appel. Il contacta le Registre national et réclama Katrín, l'amie de Margrét. Au bout d'un bref instant, elle répondit de sa voix douce et limpide, et il la visualisa, avec ses fins cheveux blonds maintenus en arrière par des épingles. Il lui demanda si elle pouvait discrètement rechercher une certaine Arnfrídur Leifsdóttir et lui transmettre la liste de toutes les femmes qui avaient porté ce nom au cours des dernières décennies.

Bien qu'elle lui eût déjà rendu ce genre de service par le passé, Katrín renâcla, avant de répondre finalement qu'elle avait besoin d'un peu de temps ; elle pourrait lui donner ces renseignements le lendemain. Valur la remercia chaleureusement. Il s'agissait peut-être là d'une des pièces les plus importantes du puzzle, le cœur de l'article qu'il publierait ce jeudi.

Après y avoir rangé l'enveloppe et ses notes, il mit sa sacoche de

cuir en bandoulière et quitta le bureau, accompagné de Kiddi, direction la poste. Ils avaient prévu de s'entretenir avec un employé au sujet des fameux timbres du bicentenaire, puis de trouver quelques badauds pour la rubrique « La question de la semaine ». La parade devait partir sous peu de l'église Hallgrímskirkja, et des activités seraient proposées dans le parc autour de l'étang ainsi que dans la vieille ville.

La visite à la poste fut de courte durée. Kiddi prit une photo de la porte-parole, qui tenait à la main une enveloppe ornée de timbres arborant le logo du bicentenaire – un cygne formant le nombre deux cents. De son côté, Valur nota quelques citations sur la passion philatélique des Reykjavíkois et griffonna son idée de titre :

Les enveloppes « premier jour »
partent comme des petits pains

Lorsque les deux comparses ressortirent et longèrent la rue Austurstræti, la foule était déjà compacte dans le centre-ville et le programme de divertissements venait de commencer. Sur la grande rue Lækjargata, des tables avaient été disposées pour accueillir le gâteau géant, long de deux cents mètres.

– Bon, « La question de la semaine »… On demande aux gens comment ils trouvent le gâteau ?

– OK, mais il faut déjà attendre qu'ils l'aient goûté, non ? répliqua Kiddi en haussant les épaules.

Ils s'approchèrent de la monumentale pâtisserie pour trouver le meilleur emplacement. La présidente de la République, une femme digne élégamment vêtue d'un tailleur et d'un chapeau, reçut la première part ; s'ensuivit une grande bousculade où chaque habitant de Reykjavík se débattait pour obtenir un morceau du gâteau d'anniversaire. Les enfants se glissaient entre les jambes des adultes, et les pâtissiers peinaient à tenir le rythme pour couper les parts. Valur et Kiddi interpellèrent quelques festivaliers pour avoir leurs commentaires.

– Comment trouvez-vous le gâteau ?

– Très bon !

– Comment trouvez-vous le gâteau ?

– Un peu alcoolisé. Il y avait du sherry dedans, non ?

– Comment trouvez-vous le gâteau ?

– Je ne raffole pas de la pâte d'amande.

Ils eurent bientôt leur compte de réponses et en profitèrent pour y goûter à leur tour.

– Rien d'exceptionnel, marmonna Kiddi.

Enfin, ils rejoignirent la rédaction. Valur termina rapidement ses deux entrefilets pour le journal et rendit l'ensemble avant 16 heures.

Il voulait retourner en ville profiter un peu des festivités, puis repasser chez lui avant de retrouver Margrét le soir. Ils s'étaient donné rendez-vous au bord de l'étang à 20 heures afin d'aller regarder ensemble le spectacle sur la butte verdoyante d'Arnarhóll qui surplombait la rue Lækjargata. Peut-être passerait-elle ensuite la nuit avec lui, comme c'était parfois le cas. Il ne s'était jamais montré très dégourdi avec le sexe opposé, mais ce n'était pas par manque d'intérêt. Il se sentait toujours si maladroit, ne savait pas quels sujets aborder pour paraître un tant soit peu profond, et avait du mal à faire le premier pas.

Incertain quant à la direction que prendrait sa relation avec Margrét, il avait néanmoins la sensation d'être sur le bon chemin. Ces jours-ci, elle s'était octroyé des vacances en attendant la rentrée universitaire. Il était plutôt rare que des étudiants ne passent pas tout leur été à travailler, mais elle pouvait sans doute se le permettre, issue d'une famille privilégiée et vivant toujours chez ses parents. Elle était ravissante avec ses longs cheveux bruns, et s'habillait comme une femme légèrement plus âgée.

Malgré les papillons qui battaient des ailes dans son ventre chaque fois qu'il la voyait, il se sentait toujours pétri de doutes quant à l'avenir. Peut-être était-ce simplement un manque d'assurance. Il enviait sa sœur Sunna, qui charmait les hommes comme les femmes sans le moindre effort. Valur n'était pas comme ça.

Il se fraya un passage à travers la marée humaine. Il y avait du monde partout, même si la plupart des gens semblaient désormais s'éloigner du centre – sans doute pour rentrer chez eux manger un morceau avant le programme de la soirée. Valur s'attarda un instant, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il avait oublié sa sacoche au bureau. Il repassa rapidement dans les locaux du *Vikubladid* puis descendit vers la rue Skúlagata, où il espérait attraper un bus.

Pendant qu'il marchait, il réfléchit à son article.

Arnfrídur était-elle la clé de cette énigme ? Et si oui, laquelle des deux femmes était celle qu'il cherchait ?

Que savait-il vraiment de ce couple, Óttar et Ólöf ? Pouvait-on librement emménager sur Videy comme ils l'avaient fait ? Il devrait peut-être aller fouiller un peu dans les archives de la ville pour se renseigner.

Lára avait-elle perdu la vie sur l'île ?

Les révélations de Júlía tenaient en deux points : l'adolescente avait été assassinée le samedi soir ; sa mort avait un lien avec une certaine Arnfrídur Leifsdóttir.

Valur était arrivé à l'arrêt de bus, où une masse de gens attendaient, la circulation des voitures étant interdite dans le centre-ville ce jour-là. Voyant un bus approcher à grande vitesse, il joua des coudes pour rejoindre le bord du trottoir et espérer pouvoir monter dans le véhicule, assurément bondé. Il allait prendre une douche et se changer avant son rendez-vous avec Margrét. L'idée de partager avec elle ce jour historique avait quelque chose de romantique. Il avait hâte, un optimisme nouveau s'était emparé de lui.

C'est alors qu'il sentit quelqu'un le pousser violemment. Il perdit l'équilibre et, au cours de sa chute, ses yeux croisèrent pendant une fraction de seconde le regard horrifié du chauffeur de bus.

SECONDE PARTIE

1986

18 août

Sunna avait fait de son mieux pour ignorer les célébrations du bicentenaire, mais c'était impossible. Tout tournait autour de l'anniversaire. Et Videy aussi semblait être sur toutes les lèvres. Au journal télévisé de la veille, on avait annoncé la visite du maire sur place pour recevoir la part de l'île offerte par l'État. L'autre gros titre du jour avait toutefois fait de l'ombre à cette nouvelle : son frère allait résoudre le mystère de l'adolescente de Videy, on apprendrait tout plus tard dans la semaine. Sunna était restée sans voix devant son téléviseur, elle avait plusieurs fois cherché à le joindre, sans succès.

Il s'était bien gardé de lui en parler, le salaud.

Avait-il vraiment retrouvé la trace de Lára ? Comme avec la célèbre affaire Gudmundur et Geirfinnur, l'Islande entière était sur le qui-vive, à l'affût du moindre nouveau détail à propos de ce qui était vraiment arrivé à l'adolescente.

De manière générale, les Islandais étaient obsédés par les histoires policières, pensait Sunna. L'hiver précédent, elle et son frère s'étaient retrouvés tous les mardis soir, pendant six semaines consécutives, pour regarder ensemble la nouvelle série britannique mettant en scène l'inspecteur Dalgliesh, *Cover Her Face*[1]. Durant cette période, l'essentiel de leurs conversations avec leurs amis tournait autour du meurtrier potentiel. Quand le dernier épisode avait été diffusé, Sunna avait confié à Valur qu'elle se verrait bien écrire un roman policier un jour. « Mais oui bien sûr, lui avait-il répliqué, tu imagines quelqu'un lire un roman policier qui se passerait en Islande ? Mais ne t'inquiète pas, j'éluciderai des crimes pour toi dans le journal, des vrais. »

Ce lundi, jour du bicentenaire, elle était restée chez elle toute la matinée pour travailler sur son mémoire, la radio en fond sonore. En général, elle écoutait Radio 2, dont l'esprit était plus léger et la programmation plus moderne, mais elle avait hâte d'avoir encore plus de choix de stations. Pour le moment, la seule autre option pour écouter du rock ou de la pop était la radio de l'armée américaine, diffusée en anglais depuis la base de l'OTAN à Keflavík. Il était grand temps d'avoir une alternative islandaise.

Bon sang, ce qu'elle en avait marre du tapage autour du bicentenaire. La radio ne parlait que de ça. La goutte d'eau fut la diffusion d'une émission en direct du centre-ville à partir de 14 heures. La seule solution pour échapper au battage médiatique, qui confinait à l'hystérie, était sans doute de prendre un des bus gratuits affectés par la ville et d'aller goûter le fameux gâteau elle-même. Mais quand elle arriva dans le centre-ville, la foule était si dense qu'elle fut abasourdie.

Elle croisa des proches et des connaissances au cours de sa déambulation, mais aucun n'avait de temps pour s'arrêter et bavarder. C'était dix fois pire qu'un 17 juin, jour de fête nationale. Elle avait espéré tomber sur Valur par hasard, cependant la marée humaine était telle que cela semblait improbable. En dépit de ses réserves, elle commençait à se laisser gagner par l'euphorie ambiante. Ce jour resterait dans les mémoires, ce n'était pas désagréable d'en faire l'expérience. Elle lisait la joie sur le visage des habitants de la ville – et des quatre coins du pays, sans doute – et cette joie avait quelque chose de communicatif. Au fil de la journée, elle éprouva de moins en moins l'envie de rentrer chez elle. Le soleil brillait, il faisait doux – autant que le climat islandais le permettait. Le gâteau, bien que difficilement accessible, s'était révélé plutôt bon. Sunna n'avait pas beaucoup de modèles dans la vie, mais l'un d'eux était la présidente Vigdís Finnbogadóttir, première femme au monde élue à la tête d'un pays, et c'était un vrai bonheur de la voir en chair et en os, même de loin – elle aurait tant aimé pouvoir lui serrer la main.

Elle finit par s'installer sur la butte d'Arnarhóll. Elle avait eu la présence d'esprit de s'habiller plutôt chaudement, ce dont elle se félicitait, car le soir tombant, la température commençait à décliner. Elle suivit le spectacle avec attention, les discours et les divertissements proposés sur scène, même si tout n'était pas à son

goût. La musique symphonique et les extraits d'une pièce de théâtre la laissèrent de marbre, mais elle passa un bon moment en écoutant les chansons sur Reykjavík – y compris les plus sirupeuses, ce qu'elle n'aurait jamais avoué à ses amies. Elle aurait d'ailleurs peut-être dû se joindre à elles pour la journée. Il était trop tard à présent. Elle avait tant insisté sur le fait que ces célébrations ne plairaient qu'aux enfants et aux vieux. La compagnie de Valur lui manquait aussi. Blottis l'un contre l'autre dans ce vent froid, ils se seraient amusés à commenter le spectacle, ironisant sur les intervenants. Elle aurait dû le rappeler ce matin, lui donner rendez-vous quelque part. Il se trouvait sûrement dans les environs avec sa petite amie. Il fallait qu'elle s'y prépare : tôt ou tard, ils s'éloigneraient l'un de l'autre.

Le maire conclut les festivités avec un discours, suivi d'un impressionnant feu d'artifice. L'obscurité de l'automne s'était infiltrée dans les nuits légères de l'été islandais, et les explosions de couleurs illuminaient un ciel devenu résolument sombre. Cette journée évoquait un mélange entre la fête nationale et le réveillon du Nouvel An.

Sur le chemin du retour, Sunna dut attendre un long moment pour réussir à monter à bord d'un bus, mais une étrange sérénité s'était emparée d'elle en dépit du froid. Elle avait passé une bonne journée, après tout, faisant mentir ses pensées négatives du matin.

Parvenant à se glisser sur un siège dans le bus bondé, elle savoura cette agréable sensation de quiétude, qui ne la quitta pas tandis qu'elle marchait pour rejoindre son immeuble. Dans le quartier, beaucoup de gens circulaient encore dans les rues ; il régnait une atmosphère de fête, et Sunna pensa de nouveau au jour de l'An – surtout à ceux de leur enfance, lorsque Valur et elle restaient debout tard avec leurs parents. Cette nuit avait quelque chose de magique lorsqu'elle était petite, et à cet instant elle avait presque l'impression d'être retournée en enfance.

Elle appellerait Valur une fois chez elle. Personne n'allait se coucher de bonne heure ce soir et elle avait envie d'entendre sa voix. De découvrir ce qu'il avait appris sur Lára, aussi, et de partager l'excitation qui devait être la sienne avant la publication de son fameux article. Le maire et la présidente avaient accaparé la lumière des projecteurs ce jour-là, mais Sunna soupçonnait que dès jeudi, ce serait son frère qui deviendrait le centre de l'attention – surtout s'il

était vraiment parvenu à retrouver la jeune fille disparue.

S'approchant de son immeuble, elle remarqua que presque toutes les lumières étaient allumées à l'étage, chez Kamilla. C'était pour le moins inhabituel ; d'un autre côté, cette soirée n'avait rien de très ordinaire. Tout semblait plus clair et plus beau, malgré le retour de l'obscurité. Sunna avait remisé ses sarcasmes et sincèrement pris plaisir à assister à l'anniversaire de la capitale la plus septentrionale du monde, charmée par la joie authentique de ses habitants. Mais maintenant, elle rêvait surtout de retrouver son lit et de s'endormir avec la satisfaction d'avoir échappé pendant quelques heures aux tracas du quotidien. Demain, la routine reprendrait : l'écriture de son mémoire, les désaccords politiques à la une des journaux, les controverses habituelles sur la pêche à la baleine ou les questions d'urbanisme.

Fouillant dans son sac, elle craignit un instant d'avoir perdu ses clés, avant de remettre la main dessus. Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle fit face à une vision tout à fait inattendue : Kamilla, assise dans la cage d'escalier, sur le qui-vive – comme si elle l'attendait. Sunna resta figée un moment sur le seuil. Les escaliers faisaient partie des communs, mais Kamilla possédait en réalité l'ensemble de la maison, et se trouvait donc être à la fois sa voisine et sa propriétaire. Elles s'étaient toujours bien entendues. De vingt ans son aînée, Kamilla s'avérait casanière et plutôt tranquille, ce qui ne l'empêchait nullement de tolérer les quelques fêtes que Sunna organisait chez elle, dans l'appartement du rez-de-chaussée.

– Kamilla…

Sunna s'interrompit. Elle s'apprêtait à lui demander : *Qu'est-ce que tu fais là ?* Mais la question semblait un peu inappropriée : Kamilla était chez elle, après tout.

– Je t'attendais, Sunna, répondit-elle, la voix encore plus douce que d'habitude.

– Hein ? Tu m'attendais ?

– Tu veux monter un instant ? J'ai du café au chaud.

L'invitation paraissait si innocente que Sunna hocha la tête par réflexe, alors qu'il n'y avait rien d'ordinaire à aller prendre le café au beau milieu de la nuit chez une voisine qui ne recevait jamais personne et était généralement couchée avant minuit.

Sunna suivit Kamilla le long de l'escalier et pénétra dans son

appartement. Sa voisine lui proposa de s'installer dans le salon, disparut un moment, puis revint enfin avec une tasse fumante qu'elle posa devant elle.

– Voilà, Sunna, la police est passée tout à l'heure, ils voulaient te parler. J'ai promis de les prévenir de ton retour.

– Quoi ?

Soudain, Sunna eut l'impression d'être tombée dans un piège, même si c'était absurde. Qu'avait-elle fait de mal, si ce n'était traîner des pieds pour écrire son mémoire ?

– Ils sont en chemin, on va les attendre.

– Je ne comprends rien, lâcha Sunna, en maintenant sa tasse en l'air sans même songer à boire une gorgée.

– Attendons qu'ils arrivent.

C'était sans doute la plus longue conversation qu'elles aient jamais eue depuis la signature du bail de location. Elle appréciait Kamilla, une propriétaire plutôt exemplaire, néanmoins elles n'avaient pas grand-chose en commun.

Sunna se leva brusquement, renversant quelques gouttes de café sur ses vêtements. Elle reposa sa tasse.

– Je ne peux pas attendre comme ça, il faut que tu m'expliques ce qui se passe. Je veux dire… j'ai fait quelque chose de mal ?

Sa peau se couvrit de sueur froide et le malaise grandit en elle. Elle ne pouvait pas rester ici une minute de plus.

Kamilla posa la main sur son épaule.

– Assieds-toi, tu n'as rien fait. Je préfère que ce soit la police qui t'annonce la nouvelle.

– La nouvelle ? Quelle nouvelle ?

Son cœur cognait contre sa poitrine. Elle avait la sensation que l'appartement était en train de se vider de tout son oxygène.

– Je pense sincèrement qu'il vaut mieux qu'on attende, Sunna. Je ne sais pas quoi te dire.

À cet instant, elle remarqua que Kamilla semblait se sentir aussi mal qu'elle. Visiblement, ni l'une ni l'autre n'avaient envie d'être ici. Sunna obtempéra néanmoins et s'assit de nouveau. Difficile d'envisager de rester seule chez elle maintenant.

– Il est arrivé quelque chose à mon père ? À ma mère ?

Kamilla hésita.

– Je… euh… Ils vont bien, mais… Tu devrais simplement attendre.

Je… Je crois que… que ce n'est pas à moi de t'en parler.

– Tu ne peux pas me faire ça ! s'écria Sunna. Parle-moi, je… je ne peux pas rester là à attendre les bras croisés…

À bout de force, elle sentit ses yeux se remplir de larmes. Kamilla ne répondait toujours pas, et le silence se fit de plus en plus écrasant.

Valur ? Était-il arrivé quelque chose à Valur ?

Elle n'avait pas eu de nouvelles de lui, pas réussi à le joindre, mais il ne se trouvait jamais bien loin, si fiable, toujours là lorsqu'elle avait besoin de lui. Bien sûr que non, il ne lui était rien arrivé. Son grand frère avait toujours pris soin d'elle. Petite, elle lui tournait sans cesse autour, ne le lâchait pas d'une semelle quand il traînait avec ses amis, et il ne s'en formalisait jamais. Sa petite sœur avait la priorité, elle savait et sentait qu'elle occupait une place plus importante dans sa vie que ses amis et même sans doute que leurs parents. Sa petite amie savait peut-être où il était ? Sunna balaya cette pensée de son esprit.

Il leur était arrivé à tous les deux de partir à la dérive, comme des bateaux au beau milieu de l'océan, sans boussole, mais ils restaient là l'un pour l'autre, coûte que coûte. C'était Valur qui lui avait conseillé d'étudier la littérature, qui l'avait encouragée dans cette voie, et elle-même avait suivi avec fierté son parcours de journaliste. Dire qu'il s'apprêtait visiblement à dévoiler le plus grand mystère de ces dernières années.

Non, bien sûr que non, il ne lui était rien arrivé.

Pourtant, rien ne faisait taire son malaise, et soudain elle eut la conviction qu'il lui était bien arrivé quelque chose. Elle le sentait au plus profond d'elle-même ; plus le silence se prolongeait, plus elle en était persuadée. De vieux souvenirs refirent surface contre sa volonté. Elle essaya de penser à autre chose, sans succès. Son cœur s'emballa, et un intense bourdonnement se mit bientôt à résonner dans ses oreilles. Elle était sur le point de s'évanouir.

Elle se leva de nouveau.

– Je descends, ce n'est plus possible, je descends chez moi.

Kamilla hocha la tête.

– Comme tu veux, Sunna. Je…

Au même instant, la sonnette retentit.

– Les voilà, lâcha Kamilla dans un murmure.

Elle se dirigea vers l'entrée, dit quelque chose à l'interphone, puis ouvrit sa porte sur le couloir.

Sunna ferma les yeux, comme si cela pouvait changer quelque chose, comme si elle pouvait disparaître, repousser l'inévitable.

– Sunna ?

Une voix d'homme, chaleureuse. Elle rouvrit les paupières. Devant elle se tenaient deux policiers d'âge mûr.

Elle acquiesça.

– C'est au sujet de votre frère Valur.

Elle resta muette.

– Il a été victime d'un accident de la route plus tôt dans la soirée.

Elle fixa l'agent qui avait pris la parole. Un accident de la route ? Elle ne comprenait pas. La plupart des gens circulaient à pied ce jour-là et Valur n'avait pas de voiture – il n'avait même pas le permis. Ils se trompaient peut-être de personne. Un maigre espoir se raviva en elle.

– Je suis navré de devoir vous annoncer que votre frère est décédé, Sunna.

En une fraction de seconde, tout son monde s'effondra. En une fraction de seconde, toute sa vie fut bouleversée. Un instant qui ne s'effacerait plus jamais de sa mémoire, qui marquerait son existence entière.

Elle resta paralysée, incapable d'effectuer le moindre mouvement, de bégayer le moindre mot. Elle se sentait absolument seule, seule et sans défense.

– Vous vivez à l'étage du dessous, c'est bien ça ?

– Oui, souffla-t-elle.

– Seule ?

– Oui.

– Si vous le souhaitez, nous pouvons vous conduire chez vos parents. Ce serait sans doute mieux pour vous. Pour vous tous.

– Ils… Ils habitent à Húsavík, parvint-elle à articuler avec difficulté.

– Vous pouvez loger ailleurs ? Chez une amie ? Un membre de votre famille ?

– Maman… je veux dire… la sœur de ma mère… habite dans le quartier d'Árbær, je… je peux peut-être…

– Nous allons vous y conduire.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-elle soudain.

Le policier parut perdu un instant, bien que la question n'eût rien de très surprenant.

– L'accident de la route… Valur n'a pas le permis, précisa-t-elle.

– Il était à pied. Il s'apprêtait à traverser la rue quand…

Il hésita, comme s'il rechignait à lui avouer la vérité. Et peut-être ne voulait-elle même pas entendre les détails pour le moment.

Elle demeura pétrifiée, les yeux fixés sur l'agent de police. Malgré l'angoisse qui l'étreignait, il fallait qu'elle en sache plus.

– Un bus l'a renversé, finit-il par répondre après un long silence.

Sunna eut la sensation d'avoir reçu une gifle. Elle ne s'était certainement pas attendue à cela, et à présent elle aurait aimé pouvoir revenir en arrière, effacer ces informations de son cerveau. Effacer en vérité l'ensemble de cette journée, rembobiner, comme avec une cassette, remonter le temps, aller trouver Valur et lui dire – pour l'amour du ciel – de rester chez lui…

Sidérée, elle ne put prononcer un mot, ni esquisser un geste.

– On y va, Sunna ?

Elle trouva seulement la force de hocher la tête.

1. Adaptation du roman *À visage couvert* de P.D. James

1986

19 août

Sunna n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Ses parents étaient en route – Húsavík se situait à l'autre bout du pays, il leur faudrait des heures pour rejoindre Reykjavík. En attendant, elle étouffait chez sa tante, il fallait qu'elle sorte. Elle ne pouvait pas rester une minute de plus dans cette chambre d'amis. Ses pensées la ramenaient sans cesse à Valur. Un pasteur était passé le matin même, mais Sunna avait refusé de lui parler. Qu'est-ce que cela aurait changé ? Valur était parti, sans aucune explication, et peut-être n'y avait-il d'ailleurs aucune explication à chercher. L'ironie du sort, le destin – la mauvaise personne au mauvais endroit.

À certains moments, elle refusait de regarder la réalité en face, se persuadait qu'il devait s'agir d'un rêve, d'un malentendu. Le reste du temps, elle oscillait entre la fureur et un chagrin immense. Elle avait besoin d'air frais. Sans prévenir sa tante, elle s'éclipsa par la porte du jardin.

C'était une journée de fin d'été étonnamment ordinaire. Le soleil commençait à décliner, mais la température était encore clémente. Elle s'attendait à croiser Valur à chaque carrefour, derrière chaque maison, chaque voiture, sur le trottoir de chaque rue paisible. Elle erra un moment sans réfléchir, sans but précis, tout valait mieux que de rester enfermée. Dehors, elle pouvait prétendre que tout allait bien, qu'elle pouvait passer à l'épicerie du coin, glisser une pièce de dix couronnes dans le téléphone public et appeler son frère. Il décrocherait et rirait avec elle de ce quiproquo.

Elle avait pleuré dans la voiture de police, la veille au soir, puis

plus rien. Lorsque les larmes menaçaient de couler, elle les retenait, comme si elles étaient une confirmation trop tangible de l'amère réalité.

La police n'était pas revenue. Sunna demeurait dans le flou depuis la veille et vers midi, après une nuit blanche, elle avait essayé d'appeler le commissariat pour en savoir plus, mais sa tentative s'était soldée par un échec.

Presque sans s'en rendre compte, elle se retrouva à attendre à l'arrêt de bus le plus proche pour rejoindre le centre-ville. Au cours du trajet, le monde qui défilait de l'autre côté de la vitre paraissait morne et sans couleur, tandis que le bus se frayait un chemin de façon désespérément lente depuis le quartier est d'Árbær, descendant la colline d'Ártúnsbrekka en direction du centre. Elle trépignait désormais d'impatience. Elle comptait se rendre au commissariat. Elle ne laisserait pas la police s'en tirer avec des réponses évasives. Son frère était mort, et elle ne savait presque rien de ce qui s'était passé. Quelque part sous le poids de ces émotions écrasantes, elle ne pouvait s'empêcher de repenser au journal télévisé du dimanche soir, à la nouvelle selon laquelle il s'apprêtait à élucider l'un des plus grands mystères de ces dernières années. Effet de son chagrin ou de son agitation, l'idée selon laquelle ce n'était pas du tout un accident commençait à s'insinuer dans son esprit. Quelqu'un avait peut-être voulu empêcher Valur de révéler la vérité.

Elle profita du temps de trajet pour répéter ce qu'elle allait dire. Elle demanderait, non, exigerait d'obtenir toutes les informations sur l'accident, jusqu'au moindre détail. Elle ne baisserait pas les bras, elle devait bien cela à Valur. Il avait toujours eu une détermination de fer, c'est pourquoi il s'était révélé un journaliste si efficace. Et elle se savait au moins aussi obstinée que lui, même si elle avait choisi une voie plus paisible pour le moment.

Lorsque le bus s'arrêta place Hlemmur, elle se précipita dehors, notant que la température avait baissé dans l'intervalle. Le crépuscule semblait être tombé sur Reykjavík pendant son trajet.

Un policier en uniforme, probablement proche de la retraite, l'accueillit à son entrée dans le commissariat.

– Je dois parler à la personne en charge de l'enquête sur la mort de Valur Róbertsson, dit-elle, prise d'un violent tremblement qui fit vaciller sa voix. Maintenant, s'il vous plaît.

L'homme prit son temps avant de lui répondre.

– En quoi cette affaire vous concerne-t-elle, si je puis me permettre ?

– Valur est mon frère. C'était mon frère. J'ai besoin de parler à quelqu'un.

– Bien sûr. Je vais me renseigner.

Il s'absenta un bref moment.

– Quelqu'un va venir vous chercher, vous pouvez vous asseoir, dit-il à son retour.

Il sourit, et Sunna eut la sensation qu'il la prenait au sérieux. Elle dut toutefois attendre longtemps – elle n'aurait su dire combien de temps exactement – avant qu'un autre policier fasse son apparition, âgé d'une cinquantaine d'années, les cheveux clairsemés.

– Sunna ? Je suis désolé de vous avoir fait attendre. Je m'appelle Bjarni, c'est moi qui travaille sur l'accident aujourd'hui. Vous voulez bien m'accompagner ?

Elle le suivit le long d'un escalier jusqu'au deuxième étage pour rejoindre une petite salle de réunion.

– Un café ?

Elle acquiesça.

– Nous essayons toujours de rassembler les pièces du puzzle. Je suis navré de ne pas avoir pu venir vous parler aujourd'hui, à vous et à votre famille, mais je voulais avoir une image plus claire de ce qui s'était passé avant.

Il remplit un mug de café et le lui tendit.

– Pour être honnête, nous sommes partagés, ajouta-t-il.

– Comment ça ? demanda-t-elle.

– Partagés entre le fait de clôturer l'enquête ici, ou de transmettre le dossier à la police judiciaire.

– En d'autres termes ?

Quoique tiède, le café lui redonna un peu d'énergie, en même temps qu'il calma ses nerfs.

– Disons que nous ne sommes pas entièrement convaincus que cela ait été un accident.

La main de Sunna tressaillit, manquant de renverser son café.

– Nous ne savons presque rien…, lâcha-t-elle.

Elle ne tremblait plus, et sa voix n'était plus sur le point de se briser.

– Où était-il lorsque c'est arrivé ? Vous nous avez juste dit qu'il s'agissait d'un accident de la route, et que…

Elle dut s'interrompre et prendre une profonde inspiration avant de poursuivre :

– Qu'un bus l'avait renversé. Il s'apprêtait à monter dedans ? Valur n'avait pas le permis.

Elle ne savait pas pourquoi elle apportait cette précision, pour la deuxième fois en moins de vingt-quatre heures. Au même instant lui revint en mémoire cette journée froide de printemps en bord de mer, alors que son frère et elle contemplaient l'horizon. Il lui avait dit : « Je vais apprendre à naviguer. » Elle s'en souvenait bien, parce que cette soudaine affirmation l'avait surprise. Dans sa famille, ils étaient plutôt des gens de la terre et Valur n'avait jamais manifesté un quelconque intérêt pour la mer jusque-là. Elle lui avait demandé s'il comptait devenir pêcheur, ce qui l'avait fait rire. « Je n'y connais rien. » Il voulait juste partir en bateau voir le monde, sentir la houle sous ses pieds. Il avait une âme d'aventurier. C'était sans doute ce qui l'avait mené au journalisme – ce goût du mystère, de l'inconnu.

– Il se trouvait rue Skúlagata, dit le policier, coupant la rêverie de Sunna. Il attendait le bus, ou du moins c'est ce que nous croyons. Il n'y avait pas ou peu de circulation dans le centre-ville, comme vous le savez peut-être. Le seul moyen de se déplacer était d'utiliser les transports en commun. Le véhicule qui l'a renversé ne devait pas s'arrêter là, il allait vite et nous pensons que… oui, nous pensons que votre frère a été tué sur le coup. C'est une consolation, étant donné les circonstances.

Elle ne savait pas si elle devait rire, pleurer ou bien hurler. *Une consolation, étant donné les circonstances*… Son frère était mort, bon sang ! Finalement, elle réprima son impulsion et resta assise, prostrée dans son silence.

– J'ai cru comprendre que vous étiez en ville aussi, non ? demanda Bjarni.

Elle hocha la tête.

– Il y avait beaucoup de monde, comme vous le savez. Une foule très compacte. Y compris à l'arrêt de bus. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous n'avons pas une vision très précise de ce qui s'est passé. Pas encore, du moins. Nous nous sommes entretenus avec la majorité des témoins, quasiment tous. Personne n'a prêté une

attention particulière à Valur, certains parlaient avec leurs amis, d'autres guettaient l'arrivée du bus, lisaient le journal ou regardaient ailleurs, vous voyez ? Puis il est tombé sur la chaussée. Le chauffeur du véhicule nous a dit que c'était arrivé si soudainement qu'il n'avait pas eu le temps de réagir. Il a évidemment pilé, mais trop tard. J'en viens donc à… au cœur de l'affaire…

Il s'arrêta un instant et l'observa.

– Surtout, Sunna, dites-moi si c'est trop difficile, si vous êtes fatiguée ou si vous vous sentez mal. Nous ferons tout pour découvrir ce qui est arrivé à votre frère, mais c'est important de faire attention à vous, aussi, à la famille.

– Il faut que je sache, asséna-t-elle, la voix plus assurée.

– Bien… Une jeune femme qui était dans le bus affirme que quelqu'un a poussé votre frère sur la chaussée.

Sunna retint son souffle.

– Elle semble sûre d'elle, malheureusement elle n'a pas vu de qui il s'agissait. Difficile à dire dans une telle marée humaine, et c'est arrivé tellement vite. Mais j'espère que vous comprenez à présent pourquoi nous avons voulu attendre un peu avant de venir nous entretenir avec vous et votre famille. Nous essayons de déterminer si sa version est la bonne. Il nous semble tout de même improbable qu'un passant ait pu pousser un jeune homme devant un bus de la sorte…

– Valur était en train d'enquêter sur cette affaire…, osa Sunna.

Le policier acquiesça.

– Oui, nous le savons. C'est sûrement un peu tiré par les cheveux, mais…

– Je ne trouve pas ça tiré par les cheveux du tout, coupa Sunna avec véhémence.

Enfin une théorie qui tenait, quelque chose qui donnait du sens à cette absurdité. Il était évident que Valur ne s'était pas jeté de lui-même sous un bus, c'était grotesque. Le policier n'avait pas évoqué la thèse du suicide, mais elle avait forcément été envisagée.

– Quoi qu'il en soit, nous devons prendre ce témoignage très au sérieux. Nous sommes en contact avec la police judiciaire. Vous devez avoir conscience que, si c'était confirmé, nous aurions affaire à un homicide volontaire, mais par pitié, gardez ça pour vous pour le moment. Nous ne voulons pas provoquer une tempête médiatique, cela ne ferait que perturber notre enquête.

– Vous savez ce que Valur comptait révéler exactement dans son prochain article sur Lára ?

– Non, malheureusement.

Le policier s'interrompit de nouveau, comme pour réfléchir à ce qu'il devait partager avec elle.

– Nous avons évidemment parlé à Dagbjartur, son rédacteur en chef. Il était sous le choc…

– Vous êtes allés voir la petite amie de Valur ?

Le policier ne cacha pas sa surprise.

– Il avait une petite amie ?

– Oui, Margrét. Ils n'étaient pas ensemble depuis très longtemps.

Si la police ignorait son existence, cela signifiait probablement que Margrét n'avait pas encore appris la nouvelle. Sunna ne l'avait pas contactée et leurs parents n'étaient pas au courant de cette relation. Valur n'avait pas voulu leur en parler, craignant sans doute leurs commentaires sur les liens familiaux de la jeune fille avec des « putains de réactionnaires ».

– Vous m'apprenez quelque chose. Il va falloir qu'on la joigne.

– Peut-être qu'elle était sur place ? Avec lui ?

– Non, ça m'étonnerait. Elle se serait présentée à nous ou aux ambulanciers. Vous avez son nom complet, voire un numéro de téléphone ?

– Margrét Thorarensen. C'est la fille de Jökull Thorarensen.

– L'ancien ministre de la Justice ?

– C'est ça.

– Eh bien. Oui, nous allons l'appeler. Il ne faut pas qu'elle apprenne ça par les journaux.

– Vous pensez que la mort de Valur pourrait avoir un lien avec Lára ?

Il laissa passer un temps étrangement long avant de répondre.

– Je n'en sais rien. C'est improbable, Sunna, très improbable.

– Il avait sa sacoche avec lui ? demanda-t-elle.

– Sa sacoche ?

Le policier fronça les sourcils.

– C'était un cadeau de nos parents, un sac en cuir marron. Pour le récompenser de son premier boulot en tant que journaliste. Il ne s'en séparait jamais.

– Je ne crois pas qu'il ait eu la moindre sacoche avec lui. C'était

évidemment la panique sur Skúlagata après l'accident. Peut-être que quelqu'un l'a prise par mégarde, ou bien…

Sunna remarqua à son expression qu'il ne croyait pas lui-même à ce qu'il disait. Personne n'aurait pris par mégarde le sac d'un homme mort. C'était forcément délibéré – et ne faisait que renforcer l'hypothèse selon laquelle la mort de Valur était loin d'être un accident.

– Une sacoche marron, c'est bien ça ?

– En cuir, oui, un peu usée. Un modèle typique de journaliste, j'imagine.

– Je vois.

Mais il était évident que l'agent de police n'avait pas la moindre idée de ce à quoi ressemblait une sacoche de journaliste.

– J'ai peut-être une photo à la maison, dans un vieil album.

– Ça pourrait nous être utile. On la fera chercher dans son appartement.

C'est alors que Sunna se souvint du carnet de notes de Valur.

Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ?

Elle l'avait glissé dans son sac de cours parmi ses vieux livres, puis en avait oublié l'existence dans le tumulte de ces derniers jours. Elle ne l'avait pas ouvert une seule fois, encore moins réfléchi à de nouvelles pistes ou idées, comme elle l'avait promis à son frère. Elle allait devoir se rattraper à présent. Même s'il était beaucoup trop tard.

Au moins, elle savait maintenant comment elle allait réussir à tenir le coup, à survivre à cette journée. Elle allait rentrer chez elle, retrouver ce carnet et le garder pour elle, juste le temps de faire le tour de ce qu'avait découvert Valur et de vérifier s'il avait potentiellement identifié un meurtrier. Elle avait peu de chances de dénicher des informations cruciales dans ce petit cahier, mais elle pourrait au moins tenter de marcher dans les pas de son frère et de voir si cela donnait des résultats.

Cette mission était peut-être la clé. La clé pour lui permettre de se lever le lendemain matin, la motivation dont elle avait désespérément besoin. Un pas à la fois. Pour Valur.

Oui, la première étape, c'était de rentrer chez elle – dans son appartement du quartier de Hlídar, pas chez sa tante. Mais à cet instant, la perspective de reprendre le bus lui semblait inenvisageable. Elle ne comprenait pas comment elle avait fait pour venir ainsi depuis

Árbær. Elle tremblait à l'idée de s'asseoir dans le véhicule qui avait peut-être tué son frère.

– Je crois que je n'ai plus la force de parler pour le moment, dit-elle soudain. Je suis épuisée.

– Je comprends parfaitement. Vous devez vous reposer. Et retrouver votre famille.

– Est-ce que quelqu'un pourrait me raccompagner chez moi ?

C'était une question, mais son regard disait clairement qu'elle ne tolérerait pas un refus.

– Bien sûr, c'est le moins qu'on puisse faire.

1986

20 août

Sunna avait déjà rendu visite plusieurs fois à son frère dans les locaux du *Vikubladid*, mais elle ne s'y était jamais sentie à son aise. Il y avait tant de choses qui lui déplaisaient : l'atmosphère bohème, la cigarette, l'alcool, la nonchalance, les retards répétés, mais aussi et surtout le fait qu'il s'agissait d'une micro-société d'hommes qui se pavanaient sans cesse. Pas étonnant que Margrét ait fini par démissionner.

Malgré ses réticences, elle avait toujours été accueillie à bras ouverts – son frère était apprécié de ses collègues, et il avait un brillant avenir devant lui. Mais lorsqu'elle passa la tête à travers la porte au premier étage ce jour-là, le cliquetis des machines à écrire s'interrompit et tout le monde se tut. Trois journalistes étaient présents : Baldur, Steingrímur et Dagbjartur, le rédacteur en chef.

– Sunna.

Baldur fut le premier à se lever. Elle savait qu'il avait souvent travaillé en étroite collaboration avec Valur, et lui avait enseigné quelques ficelles du métier. Néanmoins, elle était toujours restée un peu sur ses gardes avec lui.

– Toutes mes condoléances. C'est terrible, je n'ai pas les mots.

Il la prit dans ses bras.

– Merci, dit-elle.

Suivant son exemple, Steingrímur et Dagbjartur l'enlacèrent à leur tour avant de lui présenter leurs condoléances. Tout ce cérémonial la mit effroyablement mal à l'aise.

Deux jours avaient passé depuis la mort de Valur. La nouvelle avait

été publiée dans les journaux du matin, qui parlaient d'un simple accident. À ce stade, elle n'avait reçu aucune confirmation officielle des hypothèses que le policier lui avait exposées. Mais elle en était convaincue : son frère avait été la victime d'un meurtre, et elle avait passé les dernières vingt-quatre heures à éplucher son carnet de notes, en quête d'un quelconque indice qui puisse expliquer sa mort. En vain.

– Je venais simplement chercher ses affaires, ajouta-t-elle.

– Oui, bien sûr, je comprends, acquiesça Baldur. Tu as besoin d'aide ou bien… ?

Secouant la tête, elle se dirigea vers le bureau de Valur.

Comme d'habitude, tout était sens dessus dessous. Il était extraordinairement intelligent, mais tellement désorganisé. Ayant emporté son sac de cours avec elle, elle entreprit d'y entasser tous ces papiers : des pense-bêtes, des blocs-notes, des documents liés à son travail, mais aussi des listes de courses, des tickets de caisse. Sans oublier ces vieux carnets que Valur avait dûment remplis. Il n'en utilisait qu'un à la fois, noircissant chaque page avant de passer au suivant. Elle essaya de faire vite, pour s'attarder le moins possible dans les lieux ; elle ne pouvait pas se laisser aller à penser à son frère quand il y avait du monde autour d'elle. Ne pouvait pas craquer. Le carnet qu'il lui avait confié avant sa mort lui avait redonné des forces, mais à intervalles réguliers elle avait dû le reposer, les émotions étaient trop fortes. Apercevant son badge de journaliste dans le coin du bureau, elle sourit et le glissa dans son sac à main – un souvenir de l'être humain qu'elle aimait le plus au monde.

Et son mug, là. Celui qu'il avait apporté de la maison lorsqu'il avait commencé à travailler ici. Constatant qu'il restait du café dedans, Sunna se dirigea vers la cuisine pour le vider.

– Sunna ?

Quelqu'un lui tapota l'épaule et elle sursauta, manquant de faire tomber la tasse dans l'évier. Elle ne se serait sans doute jamais pardonné de l'avoir cassée.

Se retournant, elle fit face à Baldur.

– Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur.

Il était désagréablement proche.

– Pas de mal. Je m'apprêtais à partir.

– Je voulais juste te demander… concernant l'enveloppe… si tu…

– L'enveloppe ?

– Oui, celle que Valur a reçue juste avant de mourir…

Il s'interrompit, comme gêné d'avoir prononcé ce dernier mot sans ménagement.

– Pardon, je voulais dire… Je suis désolé… En fait, quelqu'un a laissé une enveloppe…

– Quand ?

– Samedi, si je me souviens bien. Enfin, oui, j'en suis presque sûr.

Sunna s'écarta légèrement pour pouvoir poursuivre la conversation sans sentir le souffle de Baldur contre son cou.

– Elle avait quelque chose de spécial, cette enveloppe ?

– Ben… ça m'a trotté dans la tête. Parce qu'il travaillait sur l'affaire Lára, tu vois, et ce n'est pas tous les jours qu'un journaliste reçoit des indices par le biais d'une lettre anonyme. Notre boulot, ce n'est pas comme dans les vieux films.

Il se mordit la lèvre et ajouta :

– Quoique… si quelqu'un correspondait à cet imaginaire, c'était bien Valur. Il me faisait penser à ces journalistes de vieux film en noir et blanc, une sorte de Cary Grant, tu vois ? Il ne lui manquait que le chapeau. Il était né pour ce boulot !

Sunna ignorait si c'était sincère, ou si le but était de lui mettre du baume au cœur, mais peu importait – ces mots lui faisaient du bien.

– Tu sais ce qu'il y avait dans l'enveloppe ? demanda-t-elle.

Baldur secoua la tête.

– Non, malheureusement. J'ai posé la question à Valur, mais il est resté évasif. Je ne l'ai pas revue sur son bureau ensuite, il a dû l'emporter avec lui. Son nom était écrit à la main dessus, d'une jolie écriture, probablement celle d'un homme ou d'une femme âgés, je dirais. Peu de gens écrivent aussi bien de nos jours.

Sunna n'avait rien remarqué de tel sur le bureau, mais elle n'avait pas pris le temps d'examiner les papiers, elle le ferait plus tard. Il y avait fort à parier que Valur avait rangé cette enveloppe dans sa sacoche, cela dit. C'était là qu'il gardait tout ce qui était important. Dans cette sacoche qui avait disparu.

*
* *

Margrét vint ouvrir la porte de la maison de ses parents, une impressionnante demeure de la banlieue huppée de Gardabær. Elle

avait les yeux rougis et gonflés par les larmes.

– Merci d'être venue jusqu'ici, dit-elle à Sunna. Entre, mes parents ne sont pas là. Je leur ai dit d'aller travailler, je ne voulais pas les avoir sur le dos toute la journée.

Elle se força à sourire puis ajouta :

– Je peux t'offrir quelque chose ?

– Non merci.

À l'intérieur, la maison avait une tout autre allure que celle des parents de Sunna, à Húsavík. À en juger par le mobilier et les tableaux suspendus aux murs, il était clair que cette famille ne manquait de rien. Avocats de profession, les parents de Margrét possédaient leur propre cabinet, mais son père était évidemment surtout connu pour avoir occupé le poste de ministre de la Justice le temps d'un mandat.

– Comment te sens-tu ? lui demanda la jeune fille lorsqu'elles se furent assises.

Sunna haussa les épaules. Comment répondre à une telle question ? Margrét n'avait qu'à essayer de multiplier son propre chagrin par dix, voire cent, et elle aurait sa réponse…

– Je n'arrive pas à croire qu'il est parti, lâcha-t-elle finalement, histoire de dire quelque chose.

Elle n'avait pas souvent rencontré Margrét, et en vérité elle n'avait jamais compris ce que Valur et elle pouvaient bien avoir en commun. Peut-être était-ce, pour l'un comme pour l'autre, une forme de rébellion : elle s'était choisi un journaliste sans le sou, lui une fille née avec une cuillère en argent dans la bouche, qui ne pouvait voter qu'à droite, comme ses parents. C'était peut-être la clé du bonheur, unir deux opposés. Ou bien l'explication était beaucoup plus terre à terre : brune, le regard mystérieux, Margrét était tout à fait le genre de son frère, la fille typique avec qui Cary Grant finirait dans l'un de ces vieux films mettant en scène un journaliste auxquels Baldur avait fait référence.

– La police est venue te voir ? lui demanda Sunna.

– Seulement pour m'annoncer la nouvelle, rien après ça. Pourquoi ?

Elle avait promis de garder le silence, mais elle alla droit au but :

– Le truc, c'est que nous pensons que quelqu'un a poussé Valur sous ce bus.

Jamais Sunna n'avait provoqué une telle réaction chez quelqu'un

par l'unique pouvoir des mots.

– Quoi ?! Qu'est-ce que tu racontes ?

– Tu étais avec lui ? lâcha Sunna l'air de rien.

– Avec lui ?

– Quand c'est arrivé.

– Non, bien sûr que non. Il était seul. Je crois qu'il était en chemin pour me rejoindre, ou peut-être qu'il comptait d'abord passer chez lui, on devait se retrouver au bord de l'étang, et les bus tournaient en boucle autour du vieux centre, il a dû…

Sa voix vacilla.

– Je vois, dit Sunna.

– Tu as bien dit que quelqu'un l'aurait poussé ?

Margrét ne semblait pas se formaliser d'être ainsi interrogée sur ses allées et venues, ni se sentir accusée de dissimuler quelque chose – de ne pas dire toute la vérité.

– C'est ce que pense la police, oui.

– Ce n'est pas possible…

Sunna ne répondit rien.

– Non, ce n'est pas possible, répéta Margrét. Qui ? Pourquoi ?

– Nous l'ignorons, mais cela doit avoir un lien avec Lára.

– Lára ? La gamine qui a disparu ?

– La sacoche de Valur est également introuvable, précisa Sunna, s'abstenant toutefois de mentionner le carnet de notes qu'elle avait en sa possession. Je crois qu'il était un peu trop près de découvrir un secret dangereux…

Margrét secoua la tête, incrédule.

– Je ne sais pas grand-chose de cette Lára, je ne me souviens pas tellement de cette affaire. J'ai évidemment lu des bouts de ce que Valur écrivait, mais on n'en parlait pas beaucoup. En fait, on parlait rarement du journal, tu sais. Mon expérience m'avait suffi.

– Je vais être franche. Je me demandais si tu pouvais m'aider un peu.

– Moi ? Comment ?

– Avec l'affaire Lára.

– Mais je t'ai dit que je ne savais rien de…

– Je compte découvrir ce qui s'est passé, Margrét. Quelqu'un a poussé mon frère sous ce bus…

– Nous n'en sommes pas sûres…

– Tu veux bien m'aider ?

– Oui, oui, souffla Margrét, la voix un peu trop haute et serrée, comme si elle était au bord des larmes.

Sunna y était sans doute allée un peu fort. Elle n'était pas la seule à qui Valur manquait, et les autres voulaient peut-être affronter ce choc immense d'une manière différente.

– J'ai regardé un peu son… ses notes, dit-elle, manquant d'avouer qu'elle était en possession de son carnet. Je suis allée à son bureau et j'ai réuni ses affaires. J'ai également relu tous ses articles sur Lára. Mais il devait être tombé sur de nouveaux éléments, quelque chose qui aurait pu faire éclater la vérité au grand jour.

– Que comptes-tu faire ?

– Mener l'enquête, bien sûr. Poursuivre son travail, puisqu'il ne peut plus s'en charger lui-même.

L'expression de Margrét suggérait qu'elle trouvait l'idée folle, et peut-être avait-elle raison. Mais Sunna avait besoin de s'occuper l'esprit, et pour le moment son seul début de consolation face à la tragédie était de reprendre le flambeau de son frère. Elle avait la sensation d'être prise au cœur d'un blizzard, et de n'avoir d'autre choix que de continuer à avancer, jusqu'à ce que les éléments se calment, ou trouver un abri. Son chagrin était tel qu'elle n'arrivait pas à le mettre en mots, ni même plus à pleurer comme Margrét l'avait visiblement fait. Mais elle éprouvait aussi une immense fierté envers Valur, il avait tant accompli en si peu de temps qu'elle était déterminée à graver son nom dans les mémoires, et le meilleur moyen d'y parvenir n'était-il pas d'élucider la disparition de Lára ? Elle pourrait écrire l'article final pour le *Vikubladid* et le signer de leurs mains à tous les deux – Valur et Sunna. Une dernière collaboration, au-delà de la mort.

– OK, dit Margrét, interrompant le fil de ses pensées. Pourquoi pas…

– Tu connais l'affaire dans les grandes lignes, non ?

– Oui, oui. Cette Lára a disparu sur Videy il y a trente ans, c'est ça ? Elle ne s'est pas simplement jetée à la mer ?

Sunna ne prit pas la peine de répondre à la dernière question.

– Elle travaillait comme employée de maison chez un couple là-bas. Óttar Óskarsson et Ólöf Blöndal. Ils sont encore en vie, lui est avocat, comme tes parents.

– Óttar et Ólöf, oui, je vois qui c'est. Ce sont des amis de Papa. Tous ces avocats se connaissent bien, j'ai l'impression. On les a souvent reçus à dîner.

– C'est un petit monde.

Margrét sourit.

– Écoute, poursuivit Sunna. J'aurais besoin de leur parler, et je me demandais si tu ne pouvais pas les contacter, voire les rencontrer avec moi ?

– Quoi ? Au sujet de Lára ?

– Oui.

Margrét hésita.

– Ce ne serait pas un peu bizarre, Sunna ? Tu penses vraiment qu'ils ont envie de parler de ça ? Après tout ce temps ? Ce sont des gens bien, même si je ne les trouve pas particulièrement intéressants ni amusants. Ils ne feraient pas de mal à une mouche.

– Il le faut, pour Valur. Je sais que c'est un peu gênant pour toi…, répondit Sunna, essayant de maîtriser son agacement grandissant.

Le but n'était pas de se mettre Margrét à dos – cette fille à papa, qui n'avait jamais eu besoin de sortir des sentiers battus…

– Ben… c'est juste que je ne suis pas personnellement en contact avec eux, Óttar a simplement étudié avec mes parents…

– Ce n'était qu'une idée, dit Sunna, adoucissant son ton. Pour Valur, répéta-t-elle ensuite.

– Oui, d'accord, je vais t'aider, pas de problème.

Sa réticence se lisait cependant sur son visage. Au fil de la conversation, Sunna avait eu de plus en plus de mal à comprendre ce qui avait bien pu unir son frère et cette fille. Difficile d'imaginer un couple plus mal assorti.

Elle sourit.

– Merci, Margrét. Ce serait génial que tu les invites à prendre le café, quelque chose comme ça, pour discuter.

– Bien sûr.

– Vous aviez donc l'intention de vous retrouver lundi, Valur et toi ? fit Sunna, changeant de sujet.

– Oui. Le soir. On devait aller voir le concert en plein air ensemble. On s'était donné rendez-vous en ville. Comme il n'est pas venu, je me suis simplement dit qu'on s'était manqué, ou mal compris. Ça arrive. À mon retour à la maison, j'ai essayé de le joindre, mais il ne répondait

pas, ni le lendemain… Et…

Sunna se sentit soudain incapable d'écouter un mot de plus au sujet de Valur. Une vague de chagrin s'abattit sur elle, si puissante qu'elle dut interrompre la conversation.

– Je crois que je vais y aller, lâcha-t-elle, essayant de ne pas laisser sa voix trahir son émotion. Merci de m'avoir reçue, et pour ton aide. On essaie d'organiser ce café avec Óttar et Ólöf rapidement, après l'enterrement ?

– Euh… oui, d'accord.

Sunna se força à sourire une dernière fois, puis prit congé.

1986

25 août

Sunna emprunta la vieille Skoda d'une de ses amies pour rejoindre Húsavík. Non seulement le vol était trop cher, mais elle avait aussi envie de profiter du trajet pour rester seule avec ses pensées. Elle partit le lundi. L'enterrement était prévu le mardi à 13 heures. C'était une belle journée de fin d'été, la végétation était encore luxuriante, même si les couleurs avaient perdu de leur éclat printanier au profit d'une palette plus automnale.

Elle quitta la ville en direction de la longue masse somnolente du mont Esja et traversa la zone autrefois rurale de Mosfell, qui s'était urbanisée à une vitesse impressionnante ces dernières années. Puis, contournant la montagne, elle atteignit bientôt l'interminable route qui longeait le Hvalfjördur. Elle prit son temps, autant pour savourer la beauté du fjord que pour laisser à son esprit l'espace nécessaire à la réflexion.

Quelqu'un avait poussé son frère sous un bus. Comment expliquer ce geste ? C'était forcément lié à Lára. Valur n'avait pas d'ennemis. Il ne s'était jamais brouillé avec personne, côté vie privée. Cela devait avoir un rapport avec son travail, il avait dû exhumer quelque chose qu'on ne voulait pas voir ressortir. Un nouvel élément de l'affaire Lára. Quoi d'autre ? La télévision venait d'annoncer qu'il s'apprêtait à faire des révélations, peut-être même à élucider ce vieux mystère…

La Skoda avalait les kilomètres. Il était presque midi lorsque Sunna arriva dans la jolie petite ville de Borgarnes, sur la côte ouest du pays. Elle s'arrêta une heure plus tard à la station-service Stadarskáli, où elle commanda un hamburger qui eut un effet étrangement apaisant

sur elle – surtout les frites accompagnées de sauce cocktail.

Après plusieurs heures à conduire à travers d'interminables landes et massifs montagneux, elle pénétra enfin dans la vallée Adaldalur, dernière étape avant son arrivée. La large baie de Skjálfandi s'ouvrait sous ses yeux, baignée des lueurs célestes du soleil couchant. Comparé au paysage urbain grisâtre de Reykjavík, le village de Húsavík ne lui avait jamais paru aussi lumineux, avec ses bateaux de pêche colorés oscillant dans le port, les maisons de bois alignées sur les quais, l'étonnante église de style chalet suisse et les flancs verts et orange des montagnes. La beauté des lieux ne fit qu'accroître son sentiment déchirant de chagrin et de nostalgie. C'était ici que Valur et elle avaient grandi, joué ensemble, été à l'école à pied, fait toutes sortes de bêtises, partagé des secrets, acheté des cadeaux de Noël pour leurs parents à la coopérative du village, cueilli des baies, sans cesse cherché de nouvelles aventures et parlé de l'avenir. Ce chapitre de sa vie s'était brutalement achevé. Valur n'était plus.

Appréhendant les retrouvailles avec ses parents, elle voulut repousser l'inévitable et resta un moment assise dans sa voiture, garée juste devant la maison. Elle se recomposa un visage et sortit de l'habitacle avec son petit sac de sport. Elle remonta l'allée soignée qui menait à la maison blanche de son enfance, modeste construction des années 1950, qui pouvait sembler miteuse aujourd'hui mais lui rappelait tant de choses précieuses. Malgré les 21 heures passées, elle fut accueillie par une odeur de café et de pâtisserie en ouvrant la porte.

– C'est moi ! lança-t-elle.

– Bonsoir, ma chérie, répondit son père, qui venait à sa rencontre.

Il semblait si diminué. Vêtu d'un tricot sans manches par-dessus sa chemise, il n'était plus cet homme bien en chair et heureux de vivre, mais paraissait éteint, distant. Il la prit dans ses bras. Sa mère le suivait de près, une petite femme vive qui avait toujours été le moteur de la famille et tenu un foyer exemplaire. Elle serra fort sa fille contre elle à son tour. Le chagrin se lisait sur chacun de ses traits.

Ses parents avaient fait un bref passage par Reykjavík, deux nuits seulement, avant de repartir vers le nord pour préparer l'enterrement. En les voyant à cet instant, Sunna ressentit encore plus profondément à quel point il était inconcevable de perdre un enfant.

La soirée fut calme. Sur la table, sa mère disposa du café avec

quelques-unes de ses friandises préférées : des biscuits Ritz, de la salade de crevettes à la mayonnaise et un cake aux raisins. Sunna mangea autant qu'elle le put, puis elle rejoignit son ancienne chambre. Soigneusement fait, son lit n'avait pas bougé, ni son bureau et ces rideaux en dentelle que sa mère avait confectionnés à sa demande l'année de sa confirmation. Sunna poussa un lourd soupir. Elle avait quitté cette maison à l'âge de seize ans pour aller au lycée à Akureyri, la grande ville la plus proche – une année seulement de plus que Lára, quand elle s'était rendue sur Videy.

La chambre de Lára ressemblait probablement un peu à cela.

1986

26 août

Après avoir dormi d'un sommeil de plomb dans son vieux lit, Sunna fut réveillée par la lumière impitoyable du soleil à travers les fins rideaux. Elle sourit en repensant au fait que sa mère lui avait fortement déconseillé de choisir ce tissu à l'époque, mais Sunna était une adolescente romantique, qui imaginait la dentelle blanche se soulever sous l'effet de la brise tandis qu'elle contemplerait l'océan par la fenêtre…

Reykjavík l'avait visiblement soignée de son romantisme.

Elle se rendit à l'église avec ses parents vers midi. Fierté de la petite ville, la bâtisse un peu insolite datait du début du siècle. Le bois avec lequel elle était construite avait été importé de Norvège. Ses murs blancs encadrés de rouge contrastaient avec son toit et son clocher verts. Dans les mois précédant sa confirmation, Sunna y était régulièrement venue pour assister à la messe et s'instruire sur les valeurs et traditions chrétiennes. Alors croyante, elle priait chaque soir, par crainte qu'une tragédie frappe l'un de ses proches. C'était pourtant arrivé, en dépit de toutes ses prières.

Ils s'assirent au premier rang. Sachant que Margrét allait venir, Sunna lui garda une place à côté d'eux. Arrivée à 12 h 30, celle-ci la remercia et s'installa, toutefois horriblement gênée de rencontrer pour la première fois, dans ces circonstances, le couple qui aurait pu devenir ses beaux-parents.

Quelques minutes plus tard, l'église s'était remplie. Jetant un regard autour d'elle, Sunna aperçut Dagbjartur et Baldur, les collègues

de son frère. Il y avait également d'anciens camarades de classe de Húsavík, parmi lesquels Gunnar, qui étudiait aujourd'hui la théologie. À dix ans, elle était amoureuse de lui. Il lui adressa un sourire chaleureux, et elle sursauta en se rendant compte qu'elle le fixait depuis un moment.

Ce fut une belle cérémonie, même si Sunna grinça des dents en entendant le pasteur, un homme entre deux âges réputé pour sa gentillesse et sa sensibilité, emprunter ces mots à l'Ecclésiaste : « Il y a un temps pour tout et un moment pour toute chose. » Elle serra les poings : non, l'heure de Valur n'avait pas sonné. Quelqu'un avait saisi le temps entre ses mains et assassiné son frère. Et elle ne comptait pas laisser ce crime impuni, comme l'était encore la disparition de Lára.

Après avoir retracé les principaux événements de la vie de Valur, le pasteur se référa de nouveau à l'Ecclésiaste. « Son temps s'est achevé bien trop tôt. Mais ayons confiance en Dieu et remettons notre chagrin entre ses mains. » La cérémonie prit bientôt fin et les camarades de Valur, Gunnar en tête, se dirigèrent vers le cercueil pour le porter hors de l'église. La foule était dense à l'intérieur, et il faisait une chaleur étouffante. Les joues rouges et les yeux brillants, les porteurs passèrent devant le premier rang au son de la *Marche funèbre* de Chopin. Sunna sentit des larmes glisser sur ses joues.

Une fois le cercueil placé dans le corbillard, Sunna et ses parents se rendirent au cimetière en voiture. Pendant ce temps, les invités marchèrent jusqu'à l'hôtel où la réception devait avoir lieu. Quand la famille les rejoignit, ils avaient déjà commencé à se servir du café, des crêpes ou des parts de *braudterta*, gâteau sandwich à plusieurs couches enrobé de mayonnaise épaisse et orné de fines tranches de concombre. Sunna jeta un coup d'œil aux convives réunis autour d'elle. Ce n'était sans doute pas le moment, elle aurait sans doute dû rester avec ses parents, mais elle avait là la possibilité de parler à beaucoup de gens, et peut-être de découvrir un indice sur le meurtre de son frère. Son estomac se noua rien qu'en y repensant. Elle repoussa son assiette de *braudterta*, sourit à ses parents et se leva.

Elle commença par aller voir Gunnar, assis parmi d'autres camarades d'école de Valur.

– Salut. Je suis contente de te voir, tenta-t-elle de façon un peu maladroite.

– Moi aussi, Sunna, répondit-il avec infiniment plus de naturel et d'aisance, avant de se lever et de la serrer dans ses bras. Ça a été si soudain. Quel étrange accident. Je l'ai vu… le samedi précédent, je crois ? On a discuté un peu, il m'a parlé de sa série d'articles sur Lára. Pour être honnête, j'ai eu la sensation qu'il ne me disait pas tout. Mais maintenant, j'ignore si on en saura plus un jour.

– Ce n'était pas un accident, lâcha Sunna malgré elle.

Gunnar laissa échapper une expression de surprise.

– Comment ça ? Il n'a pas été renversé par un bus ?

– Si, mais quelqu'un l'a poussé… Quelqu'un qui ne voulait pas qu'il publie ce qu'il avait découvert sur l'affaire Lára.

Sunna se rendait bien compte qu'elle devait passer pour une folle. Néanmoins, Gunnar la fixa d'un air songeur sans la contredire. Hochant lentement la tête, il répondit :

– Tu en as parlé à la police ?

– Nous avons abordé le sujet, oui, dit-elle avec prudence.

– Dans ce cas, elle va mener l'enquête, c'est sûr. Il faut avoir confiance en notre système, fit Gunnar, la mine soucieuse.

– Ouais… ça n'a pas vraiment marché avec Lára, rétorqua faiblement Sunna.

Gunnar l'observait d'un air grave. Elle avait la sensation qu'il l'écoutait attentivement. Un sourire triste aux lèvres, elle lui demanda :

– Il t'a dit quelque chose ce jour-là ?

Les sourcils toujours froncés, Gunnar réfléchit un instant.

– Je me souviens qu'il a dit que Lára n'avait sans doute jamais quitté Videy. J'ai suggéré qu'elle s'était peut-être suicidée par noyade. Mais pour lui, il s'agissait d'un crime, et de ce que j'ai déduit de ses paroles, il pensait que cela avait eu lieu sur l'île.

Sunna hocha la tête. Voyant le rédacteur en chef du *Vikubladid* se lever de table avec son journaliste Baldur, elle prit congé de Gunnar et traversa la salle à pas rapides.

– Bonjour, dit-elle en tendant la main à Dagbjartur.

– Bonjour, ma chère Sunna. C'est affreux.

Il s'était donné la peine d'enfiler un costume qui semblait avoir déjà quelques années et le serrait beaucoup trop. Il avait même pris soin de mettre une cravate rayée de vert, lui qui ne portait généralement rien autour du cou.

Sunna alla droit au but :

– Je crains sérieusement que Valur ait été assassiné à cause de l'affaire Lára. Des témoins ont affirmé à la police avoir cru voir quelqu'un le pousser sous ce bus… Quelqu'un qui voulait apparemment préserver son secret…

Dagbjartur la regarda d'un air triste.

– Toutes mes pensées vous accompagnent, toi et tes parents.

Visiblement, lui ne la prenait pas au sérieux. Sunna déglutit, sentant son stress monter, et avec lui ce besoin irrépressible de convaincre le monde entier qu'elle avait raison.

– Et si Lára avait été assassinée ? Et si Valur l'avait découvert ? persista-t-elle, la voix étranglée par l'émotion. Et si quelqu'un avait vu le journal télévisé et décidé qu'il fallait l'empêcher d'écrire ce dernier article ?

Dagbjartur fronça les sourcils, l'air soucieux.

– Sunna, je ne sais pas comment te dire ça… C'est moi qui ai contacté la chaîne de télévision pour leur annoncer qu'un scoop se préparait. Je faisais juste mon job, pour assurer les ventes du journal, tu sais comme les finances sont toujours fragiles. La série de Valur sur Lára nous a permis de garder la tête hors de l'eau. Mais mon Dieu, si ça a entraîné… Je… Je ne peux même pas y penser.

Sunna se sentit renversée par le choc. Même si dans un sens elle comprenait les motivations du rédacteur en chef, une colère soudaine s'empara d'elle. Cette tragédie aurait peut-être pu être évitée. Mais Dagbjartur n'avait pas terminé.

– Je ne savais pas exactement ce qu'il comptait écrire, et je doute que quiconque au journal l'ait su. Il t'en avait touché un mot, à toi ?

Sunna secoua la tête, découragée.

– Non, il ne m'a rien dit, je…

– Je suis sincèrement désolé. J'espère que les choses vont se clarifier, dit-il d'un ton amical avant de s'éloigner.

Elle le vit présenter ses condoléances à ses parents, avant de quitter l'hôtel, avec Baldur à sa suite.

*
* *

Le soir venu, Sunna dormit de nouveau dans sa chambre d'enfant. Ses parents avaient trouvé une consolation dans le déroulement de la

cérémonie, magnifique, et de la réception. Au dîner, ils lui avaient posé des questions sur Gunnar, et elle avait presque eu l'impression qu'ils espéraient que quelque chose se passe entre eux. Pourquoi pas l'inviter à prendre un café à son retour à Reykjavík ?

Elle reprit la route de bonne heure le lendemain matin. Ses parents l'accompagnèrent à sa voiture puis la serrèrent dans leurs bras et l'embrassèrent. Elle fut envahie d'un immense chagrin en les voyant rapetisser dans le rétroviseur à mesure qu'elle s'éloignait.

Le voyage se déroula sans encombre, malgré les risques fréquents de crevaison sur les routes islandaises gravillonnées, percées de nids-de-poule. Lorsqu'elle atteignit le Skagafjördur, le soleil commença même à se montrer, illuminant les eaux bleues du fjord.

Au fil des kilomètres, elle ressassa encore et encore ces deux mystères qui semblaient intimement liés : la disparition de Lára et la mort de Valur. Elle était plus déterminée que jamais à mener sa propre enquête sur ces événements à son retour, et la première chose à faire serait de relire attentivement le carnet de son frère d'un bout à l'autre.

Elle découvrirait la vérité, quel qu'en soit le prix.

1986

29 août

Sunna ne conservait qu'un souvenir fragmentaire de l'enterrement, comme s'il n'avait pas vraiment eu lieu, comme si tout n'avait été qu'un cauchemar. Il ne lui restait que des bribes d'images perdues dans le brouillard.

Elle avait espéré que cette cérémonie lui permettrait d'accepter la réalité, de faire ses adieux à son frère, mais elle en était si loin. Elle avait au contraire l'impression que Valur n'avait jamais été aussi près d'elle, qu'ils unissaient leurs forces pour retrouver Lára et découvrir ce qui lui était arrivé. C'était la raison pour laquelle, assise à son bureau dans son petit appartement, elle feuilletait le carnet de son frère et notait ses réflexions dans un cahier. Elle avait relu les articles de Valur tant de fois qu'elle aurait été capable d'en réciter des phrases entières – il avait toujours eu du talent pour formuler ses pensées. Elle avait aussi consulté d'anciens journaux à la Bibliothèque nationale, rue Hverfisgata, installée dans la grande salle de lecture devant une imposante table en bois tapissée de cuir vert, sur un fauteuil non moins imposant. Elle s'y sentait chez elle, Valur et elle y avaient parfois passé de longues heures à faire des recherches. C'était l'un des endroits préférés de son frère, elle ressentait particulièrement sa présence là-bas, le nez plongé dans des journaux vieux de trente ans.

Elle connaissait désormais parfaitement l'affaire. Le carnet s'était avéré une mine d'informations utiles, peut-être même d'indices. Déterminée à se consacrer entièrement à l'enquête, elle avait mis ses études en suspens. Son mémoire sur Elías Mar pouvait attendre. Étant donné les circonstances, peu lui importait de recevoir son diplôme ce

semestre ou le suivant. Le monde ne s'effondrerait pas. Pas une deuxième fois. Il venait de le faire.

Un nom inscrit parmi les notes de Valur demeurait un mystère pour elle : Gréta Grímsdóttir. Elle l'avait trouvée dans l'annuaire – s'il s'agissait bien de la même femme – mais n'avait pas réussi à la joindre.

Dans la marge d'une des pages, son frère avait griffonné un autre nom qui ne semblait pas avoir de rapport direct avec l'affaire Lára : *Finnur Stephensen*. Cela lui disait quelque chose. Par acquit de conscience, elle avait téléphoné à sa mère, qui lui avait parlé d'une société de vente en gros bien connue qui s'appelait F. Stephensen SARL. L'un des plus gros importateurs du pays. Son propriétaire devait être très riche. Sunna avait noté deux numéros de téléphone trouvés dans l'annuaire : celui de l'entreprise elle-même, et celui du domicile du grossiste, rue Laugarásvegur. Pas de surprise : la rue était connue pour ses grandes demeures individuelles.

Elle se rendit dans l'entrée et prit place sur le siège en osier près du téléphone pour composer le numéro personnel de Finnur Stephensen. Qui ne tente rien n'a rien. Au bout de plusieurs sonneries, alors qu'elle allait baisser les bras, quelqu'un décrocha enfin. Ce n'était pas Finnur lui-même, mais une voix de femme – d'un certain âge.

– Oui, allô ? Allô ? À qui ai-je l'honneur ?

La réception était si mauvaise que la voix, dans un écho retentissant, semblait lui parvenir d'une autre dimension.

– Bonjour, dit Sunna prudemment. Je m'appelle Sunna Róbertsdóttir, je cherche à joindre Finnur Stephensen. J'espère ne pas m'être trompée de numéro.

– Non, ma chère, vous ne vous êtes pas trompée, répondit la femme avant de marquer une pause – Sunna crut un instant que la communication avait été rompue. Mais Finnur est décédé.

Abasourdie, Sunna resta un instant sans réponse. Son enquête à peine entamée, elle se trouvait déjà face à un mur. Fallait-il y voir un signe, valait-il mieux tout abandonner ?

C'est alors qu'une nouvelle idée lui traversa l'esprit : ce n'était peut-être pas une coïncidence. Se pouvait-il que quelqu'un ait poussé Valur sous un bus et tué Finnur également ? Tout ça dans le but d'effacer les traces du passé ?

– Oh… Je suis désolée, balbutia Sunna. Excusez-moi de vous avoir dérangée et… et toutes mes condoléances, ajouta-t-elle sans savoir si elle s'adressait à la veuve de Finnur ou non.

– Ne vous excusez pas. Et merci…

– Si je peux me permettre… quand est-il décédé ?

– Récemment, à vrai dire. Au début du mois.

De nouveau, ce sentiment de malaise. Tout cela était-il lié ?

– Vous connaissiez Finnur ? demanda la femme.

– Non, nous ne nous sommes jamais rencontrés. Je voulais juste lui dire un mot.

– À quel sujet ?

Sunna réfléchit un instant, puis répondit en toute honnêteté :

– Cela concerne un article sur lequel mon frère travaillait. Il est mort subitement, et je voulais essayer de terminer cet article avec lui… pour lui, je veux dire.

– C'est terrible. Je suis sincèrement désolée. Comment s'appelait-il ?

– Valur.

– Valur, ah… Toutes mes condoléances. De quoi parlait cet article ?

– D'une jeune fille qui a disparu. Lára. Vous vous souvenez peut-être de cette histoire ?

– Tout le monde s'en souvient, ma chère, du moins les gens de mon âge. Et vous vouliez en discuter avec mon défunt mari, c'est bien ça ?

– J'ai retrouvé son nom parmi les notes de mon frère, et j'aurais aimé savoir pourquoi.

– Hmm. C'est étrange.

– Pourrais-je… surtout, dites-moi si cela vous dérange – mais pourrions-nous prendre un café ensemble ?

– Bien sûr, aucun problème, chère Sunna. Ma vie n'est guère trépidante ces jours-ci, le temps passe si lentement, un peu de compagnie ne me fera pas de mal. Et je soupçonne que vous ressentez la même chose, n'est-ce pas ?

– On peut dire ça, répondit Sunna.

– Dans ce cas, nous n'avons qu'à convenir d'un moment dans la semaine. Que diriez-vous de passer lundi en milieu d'après-midi ? Vous devez avoir mon adresse, puisque vous avez trouvé mon numéro.

– Oui, je l'ai.

– Très bien. Je m'appelle Thórdís, au fait. J'ai hâte de vous rencontrer.

*
* *

Plus tard dans la journée, Sunna passa dans les locaux du journal de Valur. Ce serait toujours son journal à lui, même s'il n'était plus de ce monde. Elle avait un objectif précis en tête en venant ici, mais la véritable raison était peut-être simplement que son frère lui manquait, et que dans ce lieu, elle ressentait sa présence plus qu'ailleurs.

Elle n'avait jamais partagé sa passion pour le monde du journalisme, mais depuis quelques jours elle commençait à ressentir ce qui avait pu l'attirer, lui, vers ce métier : l'effervescence, la tension, l'excitation. En entrant dans la rédaction, elle put presque percevoir l'adrénaline dans l'air. L'épaisse fumée de cigarette, la sonnerie d'un téléphone, le crépitement des machines à écrire – et Dagbjartur criant sur Baldur qui répliquait du même ton :

– Je te dis que ça ne sera pas prêt !

– Dans ce cas, il n'y aura pas de journal ! On ne va pas publier des pages blanches !

Tous deux s'interrompirent lorsqu'ils remarquèrent sa présence.

– Ma chère Sunna, dit Dagbjartur d'une voix étrangement douce après la dispute à laquelle elle venait d'assister. Comment te portes-tu ? C'était une très belle cérémonie.

– Très belle, acquiesça Baldur.

– Excuse-nous de nous emporter comme ça, on est toujours un peu sous pression. On peut faire quelque chose pour toi ?

– Je voulais te parler. Je n'en ai pas pour longtemps.

Dagbjartur esquissa un geste en direction de son minuscule bureau, qui semblait tout droit tiré d'un film noir – un désordre sans nom de papiers, de mugs, de cendriers, et même le chapeau typique du reporter suspendu à une patère, sans doute un simple accessoire du décor, à moins que Dagbjartur ne s'en serve vraiment pour cacher sa calvitie.

– Comment ça va, Sunna ? Tu tiens le coup ?

– Je ne sais pas. Disons que je fais de mon mieux.

– C'est notre cas à tous, même si c'est évidemment plus difficile

pour toi, cela va sans dire.

– Dagbjartur, je…

Après une courte hésitation, elle choisit méticuleusement ses mots :

– Je veux terminer l'article de Valur.

– L'article de Valur ?

– Le dernier de sa série. Je veux mettre un point final à tout cela. Un épilogue, signé de nos deux noms.

Il s'appuya contre le dossier de son fauteuil, pensif.

– Pourquoi pas… Oui, pourquoi pas ? Valur disait toujours le plus grand bien de toi, ma chère Sunna. Il disait même que tu étais bien plus intelligente que lui. Peut-être que ce métier est fait pour toi, oui…

– Ce n'est pas ce que j'entendais…

– Tu étudies l'islandais, non ? C'est un bon point de départ pour une journaliste.

– La littérature islandaise, à vrai dire.

– Exactement.

– Mais je veux juste terminer cet article, pour lui…

– Bien sûr, sans problème. Prends ton temps, fais ça à ton rythme. Nous aurons toujours de la place pour un article de Valur. Et Sunna… je serais ravi de te donner ta chance si tu cherches du travail.

Il marqua une pause puis ajouta :

– C'est ce que Valur aurait souhaité.

1986

1er septembre

Assise à la table de sa cuisine, Sunna sirotait du thé aux fruits, qu'elle s'était procuré dans un café ouvert récemment derrière la principale rue commerçante, Laugavegur. Dans un pays plutôt consommateur de café, avoir un lieu où boire une tasse de thé avec une tranche de pain grillé était une nouveauté appréciable. Elle y achetait souvent des mélanges exotiques dans des sachets en papier pour retrouver chez elle la sérénité qu'elle éprouvait là-bas – en respirant leur parfum, elle oubliait tout, l'espace d'une seconde. Mais aujourd'hui, elle avait du travail. Après avoir bu une gorgée supplémentaire, elle ouvrit le carnet de Valur, avec un objectif plus précis en tête.

Son frère n'avait jamais été très méthodique, songea-t-elle en parcourant une nouvelle fois ses notes. On y trouvait des noms, des dates, des réflexions inachevées, quelques phrases complètes çà et là. Le nom de Kristján Kristjánsson, le premier policier mis sur l'affaire, était accompagné d'une adresse dans le nouveau quartier de Grafarvogur – il y avait déjà des gens qui habitaient là-bas ?

À côté, Valur avait écrit la question : *Pourquoi la police n'a pas poursuivi la piste de Videy ?*

Les noms d'Óttar et d'Ólöf apparaissaient évidemment régulièrement, eux aussi, entre deux gribouillis auxquels Sunna ne comprenait pas grand-chose. Valur avait visiblement eu du mal à joindre Óttar, et il envisageait de se concentrer sur Ólöf. Puis, dans une marge, le nom barré du grossiste Finnur Stephensen. Juste à côté, Sunna crut déchiffrer les mots *Ami d'enfance*.

Elle avait rendez-vous chez sa veuve, Thórdís, plus tard dans la journée. Lorsqu'elle eut terminé sa tasse, elle décida de passer à la Bibliothèque nationale, rue Hverfisgata. Elle s'était remise à prendre le bus, en dépit de son traumatisme – par pure nécessité.

À l'accueil, elle se présenta à un vieil homme poussiéreux avec des lunettes en écaille et une barbe grise – tout à fait le genre à faire payer une amende salée à quiconque oserait rendre un livre en retard.

– Je cherche des articles au sujet de Finnur Stephensen, lui dit-elle. Il est décédé au début du mois d'août.

L'homme leva un regard perplexe sur elle.

– Vous le trouverez dans les nécrologies, bien sûr. C'est là que nous gardons les morts.

– Ah, oui, merci…

– Si je me souviens bien, il y a aussi eu un article sur son enterrement dans le *Morgunbladid*. Il va falloir que vous cherchiez ça toute seule, vous n'avez qu'à remplir le formulaire ici. Ne demandez pas trop d'exemplaires à la fois, je ne peux pas transporter les journaux d'une année entière.

Sunna eut un sourire gêné.

– Bien sûr, merci. Je remplis le formulaire.

Les nécrologies consacrées à Finnur Stephensen racontaient sa vie en long et en large, mais rien qui puisse apporter un éclairage nouveau à l'affaire Lára. On trouvait toutefois un texte écrit par Óttar sur leur longue amitié, qui avait débuté à l'école. Sans doute le fameux « ami d'enfance » dont Valur parlait dans ses notes. Au fil de sa lecture, Sunna se rendit également compte que la Thórdís avec qui elle avait pris rendez-vous n'était autre que la célèbre actrice Thórdís Alexandersdóttir. Elle se rappelait l'avoir vue dans plusieurs pièces de théâtre télévisées et émissions de divertissement.

Elle finit aussi par trouver le fameux article du *Morgunbladid* sur l'enterrement, en page quatre.

Finnur Stephensen inhumé

Les deux porteurs à l'avant du cercueil avaient été pris en photo, avec cette légende :

Páll Jóhannesson, conseiller municipal,
et Högni Eyfjörd, promoteur immobilier.

Peut-être devrait-elle essayer de les contacter, eux aussi. Cela ne pouvait pas faire de mal… Elle revint au numéro contenant les nécrologies consacrées à Finnur. Oui, Páll Jóhannesson avait lui aussi écrit un article, où il décrivait son ami comme un homme droit et honnête, avant de citer un poème. En revanche, aucune trace d'un hommage signé par Högni.

Alors qu'elle lui rendait les journaux, Sunna sourit au bibliothécaire. Elle crut distinguer un tressaillement au coin de ses lèvres et décida de l'interpréter comme une réponse à son sourire.

Le moment était venu de se rendre chez Thórdís, mais alors qu'elle attendait à l'arrêt de bus, elle se sentit prise d'un terrible doute. La pauvre femme venait de perdre son époux. Se débattant avec son propre deuil, Sunna n'était pas sûre d'avoir la force de se montrer compatissante et à l'écoute. Dans sa famille, on ne parlait jamais des sentiments – elle manquait de pratique.

Alors, sur un coup de tête, elle se dirigea vers la cabine téléphonique la plus proche et chercha le nom de Gunnar dans l'annuaire – il habitait sur Reynimelur, à l'ouest de la ville. Elle composa son numéro. Un étudiant en théologie saurait peut-être davantage trouver les mots justes avec Thórdís, il pourrait l'accompagner.

– Allô ? Gunnar Gunnarsson, répondit-il d'une voix toujours aussi douce – celle qu'on attendait d'un futur pasteur.

– Salut Gunnar, c'est Sunna.

Elle se demanda soudain si son idée n'était pas complètement ridicule.

– Oh, salut, fit-il d'un ton chaleureux.

– Je… euh… j'aurais aimé un petit coup de main pour quelque chose. Tu serais disponible, à tout hasard ?

– Bien sûr, sans problème. J'étais en train de bosser sur mon mémoire, mais une pause ne me fera pas de mal.

Sunna lui donna rendez-vous au café Mokka, où il la retrouva une demi-heure plus tard, vêtu d'un blouson et d'un jean bleus – un peu trop à la mode pour un pasteur, pensa-t-elle. Mais qui de mieux placé

pour bavarder avec une veuve en plein deuil que ce garçon qui respirait la douceur et la gentillesse ?

Gunnar émit toutefois quelques réserves lorsqu'elle lui eut exposé la situation.

– Sunna, c'est le rôle de la police. Qu'est-ce que tu fais avec ce carnet ? Il pourrait contenir des informations importantes pour l'enquête.

– La police ne fait rien, rétorqua-t-elle avec mépris, avant de le fixer d'un air suppliant. Il n'y a rien dans le carnet qui puisse constituer une preuve, juste des noms et des réflexions vagues. Je veux seulement savoir si la veuve de Finnur peut expliquer la présence du nom de son mari dans les notes de Valur.

En vérité, elle connaissait déjà la réponse : Finnur et Óttar étaient tout bêtement amis, il n'y avait rien d'autre à aller chercher.

Gunnar finit par se laisser convaincre et accepta de la conduire jusqu'à Laugarásvegur. Il était 15 heures passées, cela correspondait à peu près au « milieu d'après-midi » proposé par Thórdís.

Soulevant l'impressionnant heurtoir de la porte, Sunna jeta un coup d'œil aux deux imposants lions juchés sur des piédestaux de part et d'autre de l'allée du garage. Derrière elle, Gunnar piétinait sur place en marmonnant que la veuve semblait absente, ce qui n'était pas plus mal, étant donné la folie de cette idée. Sunna l'ignora, et bientôt la porte s'ouvrit.

Vêtue d'un élégant tailleur noir, Thórdís Alexandersdóttir lui adressa un sourire chaleureux.

– Vous devez être Sunna. Et vous… ?

– Gunnar Gunnarsson, un ami, répondit Gunnar.

Sunna fut surprise de le voir troublé. Cela n'arrivait pas souvent. Mais il retrouva vite son aisance naturelle :

– Je vous présente mes condoléances pour votre mari. J'ai cru comprendre que Sunna et vous vous étiez donné rendez-vous cet après-midi, j'espère que ma présence ne vous gêne pas.

Thórdís les fixa un instant. Jetant un coup d'œil discret à Gunnar, Sunna constata qu'il arborait son expression la plus humble et polie. Puis les regards des deux femmes se croisèrent et la veuve leur dit :

– Entrez, je vous en prie.

Tout dans la maison semblait vouloir rappeler l'opulence de ses

propriétaires, néanmoins la décoration était de bon goût – si l'on oubliait les deux lions en plâtre dehors. Visiblement, le couple avait voyagé partout dans le monde et rapporté des tas d'objets exotiques. Les murs étaient parsemés de tableaux, de maîtres islandais reconnus comme de jeunes artistes que Sunna aurait à peine su nommer. Les bibliothèques affichaient une riche et diverse collection, quoiqu'un peu classique pour elle – c'étaient des livres que les gens de bonne famille se devaient de posséder, ce qui ne signifiait pas pour autant qu'ils les avaient lus.

– Je suis encore une fois vraiment navrée pour votre frère, dit Thórdís.

– Merci, balbutia Sunna.

– Vous m'avez dit qu'il avait noté quelque chose nous concernant dans son carnet. Le nom de Finnur ? Et le mien ?

– Seulement celui de Finnur. Vous l'avez rencontré ? Valur, je veux dire ?

Elle secoua la tête – d'un geste un peu théâtral, songea Sunna.

– Non, je crains de ne pas le connaître, ma chère.

Sunna eut une brusque illumination. Et si Thórdís était cette Júlía, la femme qui avait appelé Valur ?

– Votre mari connaissait Lára ?

– Non, absolument pas.

– Et vous ?

– Non plus…

– Mais vous connaissez bien le couple pour qui elle a travaillé sur Videy, Óttar et Ólöf, n'est-ce pas ?

– Mon mari, Finnur, et Óttar étaient amis, pour ainsi dire depuis toujours, oui.

Gunnar s'immisça alors dans la conversation, au grand agacement de Sunna :

– Nous sommes conscients de l'épreuve que vous traversez, nous…

– Ne vous inquiétez pas pour moi, répliqua Thórdís. Je me souviens de l'affaire Lára, comme tous les Islandais. Mais Finnur et moi ne connaissions pas cette jeune fille. Vous avez discuté avec Óttar ?

– Pas encore, répondit Sunna avant d'ajouter : Je crois à vrai dire que Valur a été assassiné, et que cela a un lien avec Lára.

Cette affirmation sembla bouleverser la veuve.

– Non, je… je ne peux pas croire une chose pareille, non…

– Il a été poussé sous un bus, insista Sunna.

Thórdís demeura figée un instant, comme choquée.

– Mon Dieu… Pourquoi n'en a-t-on pas parlé aux informations ?

L'instant d'après, elle se tenait debout devant eux.

– Je suis navrée de ne pas pouvoir vous aider. Et je suis terriblement désolée pour la mort de votre frère, répéta-t-elle.

Elle regardait fixement Sunna, et l'espace d'une seconde son masque sembla se fissurer. Légèrement décontenancés par sa réaction, Sunna et Gunnar se levèrent à leur tour et la suivirent jusqu'à l'entrée.

Gunnar serra la main de l'actrice.

– Merci de nous avoir accordé de votre temps. Si quelque chose vous revient, nous sommes dans l'annuaire. Gunnar Gunnarsson et Sunna Róbertsdóttir.

Thórdís lui sourit, puis elle prit la main de Sunna.

– Bon courage, ma chère, dit-elle d'une voix tremblante avant de refermer la porte sur eux.

Sunna et Gunnar restèrent un instant interdits devant la maison. Malgré le soleil qui brillait, ils frissonnaient sous les assauts d'un vent glacial.

– Elle cache quelque chose, lâcha Sunna, résolue.

– Je ne crois pas. N'insistons pas.

Elle soupira. Elle aimait beaucoup Gunnar, mais elle irait seule rencontrer Óttar et Ólöf. Peut-être tenterait-elle également d'aller frapper chez les deux hommes qui avaient porté le cercueil de Finnur, Páll et Högni.

– Je pense que tu devrais consacrer ton énergie à autre chose. Tu viens déjà de subir une épreuve terrible.

– Tu as raison, dit-elle en se forçant à sourire. Je vais me reconcentrer sur mes études et sur le mémoire que je dois finir.

Elle n'en pensait évidemment pas un mot – elle était plus que jamais déterminée à découvrir la vérité.

1986

3 septembre

– Vous devez être Sunna.

C'était Jökull, le père de Margrét, qui lui avait ouvert la porte. Elle avait si souvent vu l'ancien ministre de la Justice dans les médias au fil des années qu'elle eut presque l'impression de pénétrer sur le plateau du JT de la chaîne publique – ne manquait que le présentateur.

Il avait le visage sombre, et sa voix laissait transparaître sa mauvaise humeur. Sunna n'était pas la bienvenue. Cela avait pris du temps, mais malgré la désapprobation de ses parents, Margrét était parvenue à les convaincre d'organiser chez eux une rencontre avec Óttar et Ólöf. Sunna n'était pas peu fière d'avoir eu l'idée de passer par elle pour obtenir cet entretien – et d'avoir réussi là où son frère avait échoué.

– Oui, c'est moi, répondit-elle en ôtant ses chaussures, selon l'usage en Islande.

Jetant un coup d'œil dans le salon, elle remarqua que les invités étaient déjà arrivés.

– Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit Jökull à voix basse. Je ne comprends pas à quoi tout ça va servir, mais Margrét m'a supplié de vous donner l'occasion de discuter avec Óttar et Ólöf. Soyons clairs : ce sont nos amis, et je ne tolérerai pas la moindre entourloupe.

Sunna réprima un sourire, amusée d'entendre un ancien ministre hautement respecté utiliser le mot « entourloupe ».

– Pas d'entourloupe, acquiesça-t-elle en s'efforçant de garder son sérieux.

– Óttar, Ólöf, reprit-il d'une voix plus forte. Voici Sunna, la jeune fille qui voulait vous rencontrer. C'est la sœur de Valur Róbertsson, le journaliste qui vient de nous quitter. Je lui ai bien précisé que nous n'avions pas beaucoup de temps car nous sommes invités à dîner, mais elle aimerait vous glisser un mot de cette affaire au sujet de laquelle Valur écrivait dans… dans ce journal.

Il avait mis tant de mépris dans ce dernier mot qu'il aurait aussi bien pu dire « torchon ».

Óttar se leva et tendit la main à Sunna.

– Toutes mes condoléances.

– Merci.

Elle avait trouvé une photo ancienne de lui dans l'annuaire du barreau islandais, mais ses tempes dégarnies, ses cheveux gris métal et ses paupières tombantes trahissaient le passage du temps. À l'inverse, sa tenue n'avait pas bougé depuis les années 1950 : il portait un costume gris avec veste à double boutonnage, un mouchoir dans sa poche de poitrine et un nœud papillon autour du cou.

La femme assise à côté de lui, Ólöf à l'évidence, se fondait au contraire dans le décor avec son expression impassible, ses cheveux fins et son tailleur beige. Elle n'était clairement pas heureuse de se trouver là. Ils étaient installés sur un canapé de couleur claire, deux verres posés sur la table basse devant eux : ce qui ressemblait à un gin tonic avec une tranche de citron pour lui, et un cocktail pétillant rose dans un verre à vin pour elle – peut-être un kir royal. À l'instar de leurs amis, Jökull et son épouse Nanna tenaient chacun un verre à la main, mais ils ne proposèrent rien à Sunna. Assise sur un fauteuil antique tapissé d'un tissu brodé, dans un coin du salon, Margrét restait le plus loin possible des hostilités. À côté d'elle, une horloge de parquet émettait un tic-tac régulier. Les cendriers avaient beau être vides, une odeur distincte de tabac flottait dans l'air. Un épais tapis clair recouvrait le sol, et des rideaux en velours bordeaux encadraient les fenêtres.

Óttar reprit la parole :

– Nous n'avons que trop ressassé la disparition de Lára tout au long de notre vie. Il y a déjà bien longtemps, nous avons pris la décision de ne plus nous exprimer publiquement sur cette terrible affaire. Elle a disparu alors qu'elle était sous notre responsabilité. Nous ne nous en sommes jamais vraiment remis. Une adolescente qui

a la vie devant elle et se volatilise de la sorte, c'est une tragédie. Mais il faut savoir tourner la page et avancer. Cette page, nous l'avons tournée il y a des années. Nous n'avons jamais eu le fin mot de l'histoire, et si je puis me permettre, eh bien… je doute que votre frère ait trouvé la réponse. Je crois que cette affaire ne sera jamais élucidée. Il est trop tard, désormais.

– Je suis convaincue que mon frère a…

Óttar l'interrompit sans plus de cérémonie :

– Sunna, je comprends parfaitement votre confiance en votre défunt frère. Je comprends que vous *vouliez* croire qu'il avait retrouvé Lára. Mais c'est tout à fait invraisemblable. Toute ma vie, j'ai vécu et je me suis débattu avec cette histoire. Je suis plus âgé que vous, j'ai plus d'expérience, je pratique le droit depuis des décennies, et je sais distinguer ceux qui bluffent de ceux qui disent la vérité. Il ne faut pas se fier à ce que le journal télévisé a raconté. Je connais bien ce bon vieux Dagbjartur, il ferait tout pour vendre du papier. Il a toujours été comme ça. Ceci étant clarifié, en quoi pouvons-nous vous être utiles ?

Óttar se rassit, un sourire chaleureux aux lèvres. Mais Sunna percevait la froideur qui se dissimulait derrière. Óttar aurait fait un excellent politicien, comme le père de Margrét. L'espace d'un instant, elle crut même qu'il voulait sincèrement l'aider.

Elle réfléchit à ce qu'elle allait dire, puis décida de sortir le carnet de Valur, où elle avait pris en note les quelques questions qu'elle comptait poser au couple.

– Bon… pour commencer, je voulais vous demander si vous connaissiez un homme du nom de Finnur Stephensen, décédé récemment… c'était un grossiste…

Encore une fois, ce fut Óttar qui prit la parole. Sa femme baissa la tête, l'air inquiet, semblant éviter le regard de Sunna.

– Finnur, oui. Il est mort assez soudainement. On lui a diagnostiqué un cancer, et en quelques semaines, quelques mois tout au plus, il était parti. Pauvre homme. Nous avions le même âge. C'est un petit pays, tout le monde se connaît, vous le savez bien.

– Peut-être pas tout à fait. Donc, vous le connaissiez ? Tous les deux ?

De nouveau, Sunna ne put établir un contact visuel avec Ólöf.

– Si on veut, on était à l'école ensemble, si cela répond à votre question. Je suis allé à l'école avec beaucoup de monde, je ne les

connais pas tous très bien pour autant. Je ne comprends pas exactement où vous voulez en venir.

Il renâcla.

– Et vous, Ólöf, vous connaissiez Finnur ?

La femme ne répondit pas, se contentant de fixer ses genoux. Perplexe face à son silence, Sunna essayait toujours de capter son attention. Mais sans résultat.

– Quand vous êtes-vous vus pour la dernière fois ? demanda-t-elle finalement à Óttar.

– Je ne me souviens pas. Il y a deux ou trois ans. Notre classe se retrouve de temps en temps.

– Vous étiez donc dans la même classe ?

– Oui, c'est ce que je vous ai dit.

Sa voix semblait soudain un peu moins assurée.

– Ce que vous m'avez dit, c'est que vous alliez dans la même école. Vous vous êtes rendu à son enterrement ?

– Oui, bien sûr, répondit-il après une brève hésitation. Vous n'iriez pas à l'enterrement d'un de vos camarades de classe, vous ?

– Pas nécessairement, ça dépend de qui il s'agit, rétorqua Sunna. Il était déjà venu à Videy ?

– Qui ?

Elle sourit. L'avocat essayait de gagner du temps pour réfléchir.

– Finnur.

– Finnur, oui. Comment diable voulez-vous que je le sache ?

– Pour vous rendre visite, je veux dire.

– Nous ne recevions pas beaucoup de monde quand nous vivions sur l'île, c'est un peu hors des sentiers battus.

– Est-ce qu'il connaissait Lára ?

– Qu'est-ce que c'est que ces sornettes ? s'exclama Óttar en se tournant vers Jökull.

L'intéressé intervint :

– Sunna, nous avons eu la politesse de vous convier afin que vous puissiez discuter avec Óttar et Ólöf. Je ne m'attendais pas à ce que vous procédiez à un véritable interrogatoire chez moi. Vous vous comportez comme si vous meniez une enquête policière.

Nanna, la mère de Margrét, vêtue d'une robe pastel à rayures verticales, s'éclaircit la gorge.

– Je sais bien que vous êtes bouleversée après la mort de votre

frère, mais je ne comprends pas ces questions, ni le but qu'elles sont censées servir.

Elle jeta un regard froid à Sunna, ainsi qu'à sa fille, qui se faisait la plus discrète possible dans son coin.

Sunna prit son courage à deux mains.

– Valur enquêtait sur la disparition de Lára, qui travaillait chez Óttar et Ólöf au moment des faits. J'ai la preuve que…

Elle marqua une pause, puis se corrigea :

– J'ai des indices suggérant des liens entre Finnur Stephensen et Lára. Et comme nous venons de le voir, vous les connaissiez tous les deux.

– Quels indices ? demanda Óttar d'un ton indigné, ayant visiblement endossé son rôle d'avocat.

– Je crains de devoir les garder pour moi, répondit Sunna, en essayant de jouer celle qui avait tous les atouts en main. Valur écrivait un article sur cette affaire lorsqu'il a été assassiné.

Ólöf laissa échapper un faible cri :

– Assassiné ?

Reportant son regard sur elle, Sunna constata qu'elle était terrifiée. Óttar plissa les yeux et dit d'une voix aussi clairement articulée que s'il récitait le texte d'un feuilleton radiophonique :

– Vous avez des preuves que votre frère a été assassiné ?

Parfaitement stoïque, Sunna répondit :

– Il a été poussé sous un bus.

Óttar demeura muet.

– À votre connaissance, Finnur Stephensen avait-il déjà rencontré Lára ? Est-il venu vous voir sur Videy ?

– C'est possible. Ça remonte à trente ans, difficile de se souvenir de tous ceux qui sont venus nous voir.

– Vous disiez à l'instant que Videy était hors des sentiers battus, et que les visiteurs se faisaient plutôt rares.

De nouveau, Óttar resta coi une seconde avant de répondre :

– Je ne me souviens pas qu'il soit venu nous voir. Mais Finnur Stephensen n'était impliqué dans aucune affaire louche. C'était un homme droit et honnête.

– Vous connaissez le conseiller municipal Páll Jóhannesson ?

Cette fois, Jökull se leva, l'air franchement énervé :

– Maintenant, ça suffit. Je ne veux pas de ça chez moi.

Il fit un geste en direction de la porte. Nanna se leva à son tour.

– Merci de m'avoir accordé votre temps, conclut Sunna, imperturbable. Je vous souhaite une bonne soirée.

Margrét s'extirpa discrètement de son recoin et la suivit dans l'entrée.

– Ils n'étaient pas très contents, lui dit-elle d'une voix faible.

– Pas du tout, confirma Sunna. Qu'est-ce que ça nous dit ? Qu'Óttar en sait plus qu'il ne le prétend. Finnur est sûrement venu les voir sur Videy.

– Oui, souffla Margrét, embarrassée.

– Merci pour tout, vraiment.

Sunna avait la sensation qu'elle voulait sincèrement l'aider, et elle appréciait le geste.

– Je te tiens au courant.

Un sourire triste aux lèvres, Margrét hocha la tête.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule tandis qu'elle s'éloignait de la maison, Sunna remarqua que Jökull l'observait depuis le seuil de la porte. Elle s'en fichait. Elle avait un bus à attraper.

Le ciel avait commencé à s'assombrir, et les réverbères éclairaient la rue. À cette heure-ci, peu de passagers empruntaient les transports en commun, et le chauffeur en avait profité pour augmenter le volume de son autoradio, qui résonnait dans tout le véhicule.

Sunna ferma les paupières, s'autorisant à se détendre enfin. Une chose était sûre, elle avait un matériau solide pour son article – *leur* article –, et la prochaine étape serait une petite visite au conseiller municipal, Páll Jóhannesson.

1986

4 septembre

– Ce film est tellement génial, dit Margrét. Et Tom Cruise !

Elles attendaient que vienne leur tour devant le stand des sucreries, durant l'entracte au cinéma de l'université. Contre toute attente, Margrét avait invité Sunna à venir voir *Top Gun*, le grand succès du moment en Islande. Elle lui avait dit vouloir garder le contact avec elle et semblait sincère. Peut-être s'agissait-il aussi de se faire pardonner l'accueil glacial de ses parents la veille. En dehors de cela, la journée de Sunna avait été plutôt tranquille ; elle avait réussi à obtenir un rendez-vous avec le conseiller municipal, même si celui-ci n'avait de créneau libre que plus tard au cours du mois.

– Oui, c'est sympa, acquiesça-t-elle.

Elle n'avait pas l'habitude d'aller au cinéma, contrairement à Valur. Elle préférait les livres. Et ce genre de films d'action n'était pas vraiment sa tasse de thé. *La Couleur pourpre*, que projetait actuellement le cinéma Austurbæjarbíó, aurait été plus à son goût.

Elle avait beau vouloir se montrer chaleureuse envers Margrét, elle ne pouvait s'empêcher de maintenir une certaine distance. Difficile d'imaginer qu'une amitié puisse émerger entre elles. Ça ne collait pas. Elles venaient de milieux trop différents – elle, la campagnarde, et Margrét, la fille d'un grand politicien de droite, évoluant dans les quartiers chics de Gardabær.

– Tu as quelque chose de prévu ce week-end ? s'enquit cette dernière.

Leur tour n'était pas encore venu. Sunna commençait à s'impatienter de devoir bavarder aussi longuement avec Margrét.

L'avantage du cinéma, c'était normalement qu'on n'avait pas à se parler. Mais non, elles ne sortiraient pas ensemble en ville ce week-end, si c'était ce que la question suggérait.

– Non, rien de spécial, dit-elle avant de se rendre compte que sa réponse était beaucoup trop ouverte. Je compte travailler sur mon mémoire tout le week-end. Je voudrais essayer d'obtenir mon diplôme cet hiver, je ne te l'ai pas dit ? Ça n'avance pas aussi vite que je le souhaiterais.

– Il faut savoir se ménager.

Margrét n'était pas bien méchante, peut-être que dans d'autres circonstances elles auraient vraiment pu devenir amies. Si Valur n'était pas mort… Ces derniers temps, toutes les pensées de Sunna commençaient et se terminaient ainsi ; la vie tournait en rond et les journées se répétaient à l'infini, même si avec le recul, elles pouvaient paraître différentes.

– Et toi ? demanda-t-elle, mécaniquement.

– Je vais sûrement aller à Hollywood, comme d'habitude.

Hollywood était une des plus grandes discothèques de la ville. Elle s'est vite remise, songea Sunna avec aigreur. Mais peut-être la jugeait-elle trop vite.

– Je vois.

– Enfin… ce n'est pas spécialement pour boire ou danser ou faire la fête toute la nuit. C'est juste que mes amies vont toujours là-bas. Ça casse un peu la routine de la semaine. C'est difficile, de passer mon temps à la maison à penser à Valur, tu comprends ?

– Oui.

– Qu'est-ce que je vous sers ?

Sans s'en apercevoir, elles étaient arrivées à la tête de la file d'attente.

– Du pop-corn et un Coca, s'il vous plaît, dit Sunna.

– Au fait, ça me fait penser que j'ai croisé une copine ce week-end, à Hollywood…, commença soudain Margrét, sans se rendre compte que l'employé, un adolescent, attendait sa commande.

– Margrét, qu'est-ce que tu veux ? demanda Sunna.

– Hein ? Oh, juste du pop-corn. Et une cannette de Tab, si vous avez ?

Le garçon acquiesça.

Se tournant de nouveau vers Sunna, Margrét poursuivit :

– Donc, cette copine, j'ai complètement oublié de t'en parler. Elle se posait des questions sur Valur.

– Ah ?

Quiconque suivait l'actualité savait évidemment que son grand frère, le journaliste qui avait « attiré l'attention de tout le pays » avec ses articles sur Lára, était décédé dans un accident. C'était soudain devenu un martyr, sa photo figurait dans tous les journaux, lui que personne n'aurait reconnu dans la rue avant que la tragédie ne frappe.

– Que voulait-elle savoir ?

– En fait, ce n'est pas tant qu'elle voulait savoir quelque chose. Je t'explique : c'est une amie à moi, elle s'appelle Katrín. Valur l'avait rencontrée une fois, avec moi, et l'autre jour, il l'a appelée sur son lieu de travail. Elle bosse au Registre national.

– Quoi ? L'autre jour ? Quand ?

Sunna ne bougeait pas du comptoir bien qu'elle eût récupéré son pop-corn et son Coca.

– Avant sa mort, elle m'a dit.

Sunna poussa un soupir d'exaspération.

– Quand exactement ?

– Juste avant sa mort, je voulais dire.

– Mais qu'est-ce qu'il voulait ?

Quelqu'un tapota l'épaule de Sunna. Sursautant, elle renversa quelques grains de pop-corn par terre.

– Excusez-moi, le film va bientôt recommencer, vous pouvez vous pousser ?

Quittant la file d'attente, elles regagnèrent la salle.

– Pourquoi Valur l'a-t-il appelée ? redemanda Sunna lorsqu'elles furent de nouveau assises.

– Il voulait des renseignements sur une femme. Il lui a demandé si elle pouvait faire une recherche sur un nom.

– Quel nom ?

– Je ne m'en souviens pas, ou peut-être qu'elle ne me l'a pas dit. La musique était très forte.

– Et elle l'a faite, cette recherche ?

– Oui, je crois, mais il ne l'a jamais rappelée. Tu peux lui parler directement, si tu veux. Katrín Gudjónsdóttir, au Registre national. Le mieux, c'est peut-être que tu t'y rendes en personne. À moins que tu veuilles te joindre à nous ce week-end, elle vient toujours à

Hollywood.

– J'irai la voir au travail, mais merci pour l'invitation.

Elles furent interrompues par un bruit retentissant, le film ayant repris après l'entracte, au beau milieu d'une scène coupée au hasard, comme d'habitude. Les spectateurs se turent – on ne distinguait plus que les inévitables craquements de pop-corn.

1986

5 septembre

C'était sans doute inutile, mais au moins cela forçait Sunna à sortir de chez elle – un point positif. Si Margrét ne lui avait pas parlé de cette fille qui travaillait au Registre national, elle aurait probablement passé son vendredi enfermée dans son appartement à feindre d'écrire son mémoire de fin d'études.

Elle s'était réveillée exceptionnellement tôt, vers 7 heures, puis elle avait mangé son bol de Cheerios en écoutant Bylgjan, « l'Onde ». Diffusée depuis à peine plus d'une semaine, la toute nouvelle station de radio avait quelque chose d'exaltant : Sunna n'écoutait plus rien d'autre, Radio 2 ayant perdu depuis longtemps son éclat. C'était une telle joie de découvrir toutes ces nouvelles voix, et bientôt de nouveaux visages viendraient aussi dépoussiérer le paysage télévisuel. Si seulement Valur n'était pas mort… Toujours ces pensées qui revenaient sans cesse. Il aurait pu se faire embaucher par Bylgjan, ou devenir la star de la future chaîne de télévision.

Le Registre national se situait au deuxième étage d'un bâtiment fonctionnaliste de la rue Hverfisgata. Sunna s'y présenta juste après 9 heures et demanda à parler à l'amie de Margrét. Elle n'avait pas annoncé sa visite, mais Katrín lui fit un accueil chaleureux, et lorsque Sunna lui eut expliqué l'objet de sa venue, elle l'invita à entrer dans un petit bureau avec vue sur le paysage déjà automnal de la rue.

– Je n'ai rencontré ton frère qu'une ou deux fois, mais j'ai été extrêmement choquée d'apprendre ce qui s'est passé. Je ne sais pas quoi dire.

– Tu n'as pas besoin de dire quoi que ce soit.

– Tu excuseras le désordre, je viens de m'installer dans ce petit palace, je suis encore en train de trouver mes marques. Avant ça, je partageais un bureau avec deux collègues, mais je gravis peu à peu les échelons, commenta-t-elle avec un rictus.

– Je vois, dit Sunna en souriant poliment. Je voulais en savoir un peu plus sur cet appel que Valur t'a passé…

– Oui, bien sûr. J'essayais justement de me rappeler la date précise… C'était le 18 août, le matin du bicentenaire.

Le jour de sa mort.

Katrín poursuivit :

– Il voulait que je recherche un nom, une certaine Arnfrídur Leifsdóttir. Je n'ai pas l'habitude de répondre à ce genre de requête, mais comme c'était le copain de Margrét, j'ai accepté de lui rendre ce service. J'attendais qu'il me rappelle, puis j'ai eu vent de…

Elle s'interrompit, cédant la place à un lourd silence.

– Qu'est-ce que tu as trouvé sur cette Arnfrídur ? Ou bien étaient-elles plusieurs à porter ce nom ?

– J'en ai trouvé trois, deux en vie, et une qui est morte en 1940. J'ai noté ce que j'ai déniché sur un morceau de papier pour lui – vraiment pas grand-chose. Je ne sais rien de ces femmes, mais tu peux sans doute te renseigner de ton côté.

Elle lui tendit le papier en question.

– Tu sais pourquoi Valur m'a réclamé ça ? demanda-t-elle ensuite.

Sunna secoua la tête.

– Aucune idée. Mais je suis contente que tu en aies parlé à Margrét.

– J'espère que ça te sera utile.

– Sûrement, acquiesça Sunna, en ayant toutefois l'impression qu'elle était revenue à la case départ.

Elle n'avait aucune idée de ce qui avait pu pousser Valur à se renseigner sur cette femme. S'agissait-il d'une nouvelle piste ? Mais laquelle et pourquoi ? Elle n'en savait absolument rien.

1986

12 septembre

Sunna fut tirée de sa grasse matinée par la sonnerie du téléphone. Elle n'avait pas eu l'intention de dormir aussi longtemps, mais ces jours-ci, le sommeil représentait son seul refuge, et elle n'avait pas de rendez-vous particulier à honorer, alors elle pouvait bien s'autoriser ce luxe.

Se frottant les yeux, elle se précipita dans l'entrée. Elle détestait manquer un appel : elle finissait généralement par se demander toute la journée qui avait cherché à la joindre et si elle n'avait pas perdu une occasion intéressante.

La semaine s'était écoulée sans événement majeur. À deux reprises, Sunna s'était rendue au siège de l'entreprise de Högni Eyfjörd rue Tjarnargata pour tenter de le rencontrer, sans succès. Elle avait aussi glissé une missive dans la boîte aux lettres des parents de Lára, dans l'espoir que ceux-ci acceptent de s'entretenir avec elle. Puis elle avait essayé une nouvelle fois de téléphoner à Gréta Grímsdóttir, le mystérieux nom qui figurait dans le carnet de Valur, et pour lequel elle avait trouvé un numéro dans l'annuaire – mais la femme ne répondait toujours pas.

Peut-être était-ce elle qui la rappelait, ou bien la mère ou le père de Lára ? À moins que ce ne soit le rédacteur en chef de la revue littéraire à qui elle avait envoyé une courte nouvelle un peu plus tôt cet été… Pleine d'optimisme tandis qu'elle portait son enveloppe à la poste, elle avait imaginé ses mots publiés entre deux poèmes signés par des écrivains aussi reconnus que Stefán Hördur Grímsson ou Gyrdir Elíasson. Un pur rêve, bien sûr – ils devaient recevoir des tas

de nouvelles et de poèmes d'étudiants en littérature, qui finissaient sûrement au fond d'un tiroir ou même à la poubelle sans jamais avoir été lus. Enfant, elle avait envoyé des petites histoires et des strophes de sa création au magazine *Jeunesse* auquel elle était abonnée et qui publiait tout ce qu'ils recevaient. Mais le monde des adultes était loin d'être aussi simple.

Oui, une seconde, rien qu'une seconde en cette fin de matinée ensoleillée, elle s'autorisa à espérer que c'était le directeur de la revue littéraire qui attendait au bout de la ligne, pour lui annoncer cette nouvelle merveilleuse que son texte figurerait dans le prochain numéro.

– Allô, Sunna ?

Une voix d'homme.

– Oui, à qui ai-je l'honneur ?

– C'est Jökull Thorarensen, l'avocat.

La dernière personne à laquelle Sunna s'attendait. Bizarre qu'il s'annonce avec ce ton si formel au lieu de se présenter simplement comme le père de Margrét – mais peut-être devait-elle s'estimer heureuse, il aurait pu tout aussi bien se présenter comme l'ancien ministre de la Justice.

– Oui, bonjour, répondit-elle avec précaution.

Que pouvait-il bien lui vouloir ?

– Je vous appelais principalement pour m'excuser de… eh bien, des mots que j'ai eus à votre égard lorsque vous nous avez rendu visite l'autre jour. Nous étions tous en état de choc, et j'aurais dû me montrer plus courtois envers vous. Cela ne me ressemble pas, et j'espère que vous ne l'avez pas pris personnellement. Nous sommes conscients que vous traversez une période difficile, tout comme notre fille.

– C'est difficile pour nous tous, merci de m'avoir appelée.

– C'est le moins que je puisse faire. Et sinon… comment avance…

Il marqua une pause, comme s'il cherchait ses mots.

– Votre… Votre enquête ?

– Ça avance. Doucement.

– Vous pensez parvenir à élucider l'affaire ? Cette histoire est tellement extravagante, la façon dont elle a disparu… D'après moi, la pauvre enfant s'est jetée à la mer, et il ne faut pas chercher plus loin.

Avec ses valises ? eut-elle envie de lui répondre.

– Pour être honnête, je ne m'attends pas à retrouver Lára. Mais ça comptait beaucoup pour Valur, voilà pourquoi je tiens à terminer son travail. C'est aussi simple que ça.

– Bien. Très bien. Je vous souhaite bon courage, Sunna. Pour l'université, aussi. Margrét m'a dit que vous étudiez l'islandais ou la littérature, quelque chose comme ça.

– Tout à fait, acquiesça-t-elle, sans prendre la peine de lui expliquer la différence entre les deux cursus.

*
* *

La pluie se mit à tomber plus tard dans la journée. L'automne s'était immiscé à pas feutrés dans la capitale, déjà des feuilles jaunes apparaissaient dans les arbres sous le ciel d'un gris métallique.

Un terrible désordre régnait dans son appartement. Les vêtements débordaient dans le bac à linge sale de la salle de bains, car Sunna n'avait pas pris le temps de descendre à la buanderie du sous-sol. Son mémoire était étalé en petits tas de feuilles sur la table basse, le canapé usé était recouvert de livres. Dans la cuisine, le pain avait commencé à moisir. Ces derniers jours, elle avait perdu l'appétit, l'esprit obnubilé par le chagrin et l'affaire Lára.

Se lançant dans une quête désespérée de sous-vêtements, elle se promit de faire une lessive le soir même. Elle peina à trouver de quoi s'habiller dans son armoire, finit par opter pour une robe orange qui aurait été parfaite pour un barbecue en plein été, qu'elle atténua tant bien que mal en boutonnant un gilet bordeaux par-dessus. Elle appliqua ensuite un rouge de la même teinte sur ses lèvres ainsi qu'un peu de mascara sur ses cils, puis sourit à son reflet dans le miroir. Le moment était venu de repartir à la chasse, et de tenter à nouveau de rencontrer Högni Eyfjörd.

Sunna s'attarda un instant dans l'entrée. Il pleuvait à verse, le plus sage aurait été de mettre des bottes et un imperméable, mais l'homme qu'elle espérait trouver était un coureur de jupons notoire, l'accueil serait plus chaleureux si elle portait une veste légère et des talons hauts. Elle choisit finalement la paire d'escarpins qu'elle ne portait qu'en dernier recours, n'ayant jamais vraiment su marcher avec – elle était définitivement une fille à baskets. Puis elle enfila sa veste, un peu trop étroite pour son gilet en laine. Elle décida de s'offrir le luxe

d'appeler un taxi – si elle arrivait trempée, tous ses efforts pour avoir l'air élégante auraient été vains.

Lorsqu'ils atteignirent la rue Tjarnargata, le chauffeur avait terminé son analyse des grandes questions politiques du moment. Il reconnut la demeure devant laquelle il s'arrêta.

– Vous allez voir Högni Eyfjörd ? Vous bossez dans le bâtiment, ma petite ? Ou vous voulez faire construire ?

– Non, je ne travaille pas dans ce domaine, répondit Sunna avec légèreté, feignant d'ignorer son ton lourd de sous-entendus. Mais oui, je vais voir Högni Eyfjörd.

– Il est tellement cool, commenta le chauffeur. Visiblement, il a trouvé le moyen de rester jeune, ajouta-t-il avec un clin d'œil pour Sunna.

Se contentant de sourire, elle lui tendit un billet sans prononcer un mot de plus. Il pleuvait toujours abondamment. Elle remonta le col de sa veste et grimpa les marches du perron quatre à quatre. C'était une magnifique demeure en bois qui contrastait avec les projets immobiliers ultramodernes que Högni Eyfjörd infligeait aux Reykjavíkois. *Eyfjörd Constructions* était gravé sur une plaque à côté de la porte. Elle entra. Assise à un bureau, une femme distinguée entre deux âges avec un chignon et des lunettes l'accueillit, les sourcils levés. Avec son pull et son gilet assortis, couleur ivoire, et sa croix en or autour du cou, elle aurait davantage eu sa place au secrétariat d'un évêque qu'à celui d'un promoteur immobilier.

– Vous revoilà. Vous êtes venue voir Högni ? demanda-t-elle d'une voix mécanique.

Sunna décida soudain de s'inspirer de la méprise du chauffeur de taxi et, souriant timidement, elle murmura :

– Est-ce qu'il est là ? C'est… euh… pour une raison personnelle.

La femme la toisa, le regard à présent perçant, puis elle lui demanda de s'asseoir et d'attendre une minute. Elle monta rapidement l'escalier, et redescendit aussi vite pour inviter Sunna à la suivre.

Högni était assis derrière son bureau, dans une grande pièce dont les fenêtres donnaient sur l'étang Tjörnin. Il irradiait la vitalité, avec sa peau bronzée, ses yeux pétillants et ses cheveux sombres indubitablement teints. Son brushing « coup de vent » aurait été parfait dans une publicité pour un après-rasage. Et en effet, l'atmosphère saturée d'eau de Cologne fit presque suffoquer Sunna.

– Hey, qui êtes-vous et que puis-je pour vous ?

Il semblait sympathique de prime abord, avec sa voix puissante de premier ténor d'opéra. Il portait une chemise aux manches retroussées, comme un homme qui veut montrer qu'il travaille sur tous les fronts. Une apparence mûrement réfléchie, sans aucun doute. Une veste aux boutons dorés était posée sur le dossier de son fauteuil.

– Bonjour. Je suis si heureuse de vous rencontrer enfin…

Sunna réfléchit une seconde, puis décida de ne pas s'arrêter en si bon chemin :

– Je me doute qu'un homme aussi célèbre que vous doit être débordé, avec toutes ces missions importantes qui vous incombent…

Elle esquissa un sourire charmeur, en espérant qu'il baisse un peu la garde.

– Je m'appelle Sunna et je voulais vous poser quelques questions sur vos liens avec Lára Marteinsdóttir, qui a disparu il y a trente ans.

– Ah oui ? fit Högni en s'appuyant contre le dossier de son siège, un sourire aux lèvres. Vous êtes journaliste, vous aussi ?

– Moi aussi ?

– Un autre m'a posé la même question, un certain Valur, si je me souviens bien.

Son frère était donc déjà venu…

Sunna hésita.

– Je collabore au *Vikubladid*, qui a publié un certain nombre d'articles au sujet de cette affaire ces dernières semaines.

– Ah, je vois, vous êtes une des filles de Dagbjartur ? fit Högni en la détaillant de haut en bas. Ce n'est pas lui qui vous envoie, quand même ?

Sunna était arrivée sur un terrain glissant.

– Je mène une enquête indépendante, basée sur celle du *Vikubladid*.

Il fronça les sourcils et adopta une expression qui, dans son esprit, se voulait sans doute irrésistible.

– Tout ça est très mystérieux, jeune demoiselle. Je crois qu'il va falloir vous expliquer un peu mieux que ça.

Après tout, ne pouvait-elle pas se contenter de lui dire la vérité ?

– Valur était mon frère. Il a été assassiné en août à cause de…

– Assassiné ? Qu'est-ce que c'est que ces sottises ?

– Je sais que vous connaissez Óttar, chez qui Lára travaillait, sur

Videy.

– Votre frère n'a certainement pas été assassiné. Ce genre de choses n'arrive pas en Islande. Mais oui, je connais Óttar.

Il croisa les doigts en lui adressant un sourire bienveillant avant de poursuivre :

– Nous étions camarades d'école. Et nos chemins se sont souvent recroisés dans le cadre des affaires. Mais cela n'a absolument rien à voir avec Lára.

– Vous étiez donc à l'école avec Finnur ?

– Quoi ?

– Finnur Stephensen ?

– En effet, même si je ne vois pas le rapport.

Il se crispa légèrement.

– Vous avez rendu visite à Óttar sur Videy à l'époque où il y habitait avec sa femme Ólöf ?

Högni réfléchit une seconde.

– Oui, j'ai dû aller les voir une fois. Je me demande encore quel plaisir ils pouvaient bien éprouver à vivre dans ce trou à rats perdu au milieu de nulle part…

– Et vous avez rencontré Lára ?

– Pas que je me souvienne. Et en général, je peux vous dire que j'ai l'œil pour les demoiselles.

Il fit un clin d'œil à Sunna, comme s'ils étaient accoudés au bar du club Broadway, un lieu de drague bien connu. Högni aurait eu tout à fait sa place parmi les vieux pervers qui constituaient l'essentiel de la clientèle là-bas.

Elle avait beau avoir anticipé le contenu de leur conversation, le comportement de ce phallocrate libidineux commençait à lui taper sur les nerfs.

– C'était l'été 1956, répliqua-t-elle avec obstination en sortant une photo de Lára, qu'elle avait photocopiée depuis un journal.

– Non, je ne crois pas l'avoir rencontrée, insista-t-il. Je ne vois pas bien où vous voulez en venir, ma jolie.

Le fixant, Sunna se demanda ce que toutes ces femmes pouvaient bien lui trouver. Il soutint son regard sans une once de doute sur son visage.

– Comment connaissez-vous Arnfrídur ? tenta-t-elle.

Högni l'observa attentivement.

– Qui c'est, celle-là ?

– Arnfrídur Leifsdóttir, précisa-t-elle, en croisant les doigts pour que sa mémoire ne lui joue pas des tours et qu'elle n'ait pas écorché le nom.

– Sunna, je crois que vous ne vous adressez pas du tout à la bonne personne. Mais j'ai été ravi de faire votre connaissance.

Elle se leva à contrecœur et le salua bien plus froidement qu'elle ne l'avait fait à son arrivée. Högni lui sourit et lui fit un signe de la main sans bouger de son bureau. Elle redescendit l'escalier, repassa devant la respectable secrétaire avec sa croix autour du cou et sortit sous la pluie.

Peut-être se fourvoyait-elle complètement.

Devait-elle vraiment se donner la peine de rencontrer ce conseiller municipal la semaine suivante ? Au risque de faire face à un nouveau mur ? Et pourquoi diable son frère avait-il voulu en découvrir plus sur cette Arnfrídur Leifsdóttir ?

Plongée dans ses pensées, Sunna ne faisait plus du tout attention à ce qui se passait autour d'elle. Elle fut brusquement ramenée à la réalité lorsqu'on lui cria presque dans l'oreille :

– Sunna !

Gunnar se matérialisa à côté d'elle, totalement à bout de souffle.

– Je t'ai couru après tout le long de la rue Tjarnargata et je n'ai pas arrêté de t'appeler ! Tu es sur une autre planète ?

Sunna sourit. Les cheveux roux clair trempés de Gunnar étaient collés sur son front. Lui souriant à son tour, il la serra dans ses bras.

– Comment ça va ? Tu te sens comment ? Sacrée rencontre, l'autre jour !

– Tu veux parler de Thórdís ? C'est vrai. Mais pour tout te dire, j'en ai fait bien d'autres depuis, admit Sunna spontanément, alors qu'elle comptait garder cette information pour elle.

– Tu as encore joué les détectives ? demanda Gunnar, l'air légèrement inquiet. Et si on prenait un café ? Viens, allons nous poser quelque part.

Elle se laissa convaincre. Arrivés au cœur de la ville, ils s'installèrent à une table du Nýja Kökuhúsid, un salon de thé qui vendait également des pâtisseries et du pain, puis ils commandèrent un café.

– J'ai pu m'entretenir avec Óttar et Ólöf, les employeurs de Lára.

Et Högni Eyfjörd, le promoteur immobilier.

– Högni Eyfjörd ? Mais quel rapport ?

– Il faisait partie des hommes qui portaient le cercueil de Finnur Stephensen, qui était mentionné dans les notes de mon frère. D'ailleurs, j'ai appris que Valur était lui aussi venu voir Högni. Tous les trois étaient à l'école ensemble : Högni, Finnur et Óttar.

– Tu sais bien que tout le monde se connaît en Islande. C'est un petit pays, Sunna. Un tout petit pays.

– Je cherche également une certaine Gréta, même si je ne sais pas exactement quel est son lien avec tout ça… Et…

Elle fit une courte pause pour reprendre son souffle.

– Et Páll Jóhannesson, le conseiller municipal, je crois… Enfin, je ne sais pas… Il portait le cercueil de Finnur aussi et…

Elle s'attendait à ce que Gunnar lui dise de revenir sur terre et lui fasse remarquer qu'elle n'avait rien de concluant entre les mains, mais il lui demanda :

– Est-ce que je peux t'aider, Sunna ? Je n'ai rien de mieux à faire en ce moment, si ce n'est écrire mon mémoire sur lequel je n'arrive pas à avancer. Jamais je n'aurais imaginé que le Sermon sur la montagne et l'Évangile selon Matthieu me poseraient autant de difficultés.

Sunna leva les bras au ciel.

– Ne m'en parle pas. Mon mémoire sur Elías Mar n'est plus qu'un tas de feuilles éparpillées sur mon canapé, je ne sais pas si je le terminerai un jour. Mais il faut que je… tu vois… pour Valur.

– Tu as juste à me demander, Sunna.

– Merci, répondit-elle en le regardant dans les yeux – peut-être un peu plus longtemps que nécessaire.

1986

25 septembre

Ces derniers jours avaient été riches en surprises.

Le conseiller municipal – ou du moins sa secrétaire – avait repoussé le rendez-vous avec Sunna d'une semaine. Il n'y avait sans doute rien de suspect là-dedans, même si Sunna avait donné son vrai nom lorsqu'elle avait appelé son bureau. Páll était sûrement débordé de travail, et ne devait avoir que peu de temps pour rencontrer des électeurs – ou potentiels électeurs.

De son côté, Gunnar l'avait invitée à un rendez-vous galant.

C'était le mot qu'il avait employé, *galant* – si daté, si formel. Elle sourit en y repensant. Il lui avait proposé d'aller au cinéma voir *Top Gun*, et elle n'avait pas osé lui avouer qu'elle l'avait déjà vu. Aussi incongru que cela paraisse dans de telles circonstances, elle avait ressenti comme une étincelle entre eux, ancienne ou nouvelle, lorsqu'ils avaient pris un café ensemble. Alors elle avait accepté – même si cela signifiait qu'elle allait manquer le premier épisode de la nouvelle mini-série sur l'inspecteur Dalgliesh.

Leur rendez-vous s'était passé à merveille, elle se sentait à l'aise en sa compagnie, et il l'avait embrassée à la fin de la soirée. Ces derniers jours, elle avait beaucoup pensé à lui. Une distraction bienvenue pour son esprit accaparé par Valur et Lára. Elle était même parvenue à reprendre un peu son mémoire, en plus d'être passée au *Vikubladid* pour discuter avec Dagbjartur de son offre d'emploi. Il l'avait accueillie chaleureusement, affirmant qu'il ferait tout pour la sœur de Valur et la serrant dans ses bras à son départ. Le poste était à elle si elle le souhaitait – tout au moins, avec une période d'essai –, et elle

songeait de plus en plus à l'accepter.

Enfin, le matin du jeudi 25 septembre, jour de son rendez-vous avec Páll, était arrivé. Lára figurait à nouveau tout en haut de la liste de ses priorités.

Le soleil brillait malgré une température plutôt fraîche. Dans le jardin au pied de son immeuble, les arbres avaient revêtu leur manteau d'automne. Sunna avait toujours aimé cette saison, symbole de nouveau départ : nouvelle année scolaire, nouveau manteau, nouvelles chaussures, nouvelles rencontres. Peut-être parviendrait-elle, avec l'aide de Gunnar, à envisager la vie sans son frère, à esquisser un semblant d'avenir.

Elle prit le bus pour la rue Borgartún. Selon ses informations, Páll travaillait au département d'urbanisme de Reykjavík. Il ne devait pas chômer ces temps-ci : de nouveaux quartiers poussaient un peu partout, et les projets de bâtiments ultramodernes faisaient l'objet de débats parfois houleux – le futur hôtel de ville en particulier. Páll demeurait toutefois plutôt discret au sein du paysage politique. Sunna doutait que les habitants de la capitale le connaissent vraiment.

Elle-même ne savait presque rien de cet homme. En cherchant son nom dans l'annuaire, elle avait découvert qu'il habitait une maison individuelle rue Grenimelur dans le quartier ouest. Elle s'y était rendue un soir et, s'approchant discrètement de la porte, comme pour glisser une lettre dans la fente, elle avait vu une plaque en cuivre sur laquelle étaient gravés en lettres calligraphiées les noms de Páll Jóhannesson et de son épouse, Gunnlaug Haraldsdóttir.

Arrivée juste avant 11 heures, Sunna se présenta au rez-de-chaussée et fut invitée à patienter dans la salle d'attente du premier étage. Autour d'elle, il n'y avait presque que des hommes, sans doute venus soumettre des projets immobiliers quelconques au conseiller municipal. Un à un, ils entraient dans le bureau et ressortaient quelques minutes plus tard, le sourire aux lèvres.

Il s'écoula près d'une heure avant que son tour ne vienne enfin. Une jeune femme blonde avec une haute queue de cheval apparut :

– Sunna Róbertsdóttir pour Páll, c'est à vous.

De grandes bibliothèques foncées accueillant des livres ornés de dorures recouvraient les murs de la pièce. Le conseiller municipal était assis derrière un bureau en bois sombre surmonté de piles de papier un peu trop alignées, comme si elles faisaient office de décoration. Des

ébauches de plans gisaient éparpillées sur une table ronde près de la fenêtre.

La secrétaire prit place sur une chaise à l'écart, dans un coin du bureau. Un bloc-notes et un stylo à la main, elle regarda Sunna d'un air curieux.

– Asseyez-vous, lui dit Páll en pointant du doigt le fauteuil face à lui.

Sunna s'exécuta et sourit. Elle avait réfléchi à la façon d'entamer la conversation, mais ne pouvait imaginer comment elle se terminerait.

– Bonjour, je voulais discuter de vos liens avec une jeune fille disparue en 1956 sur l'île de Videy.

Sunna se délecta de l'effet que cette phrase eut sur Páll. Il la fixa, l'air soudain paniqué. La jeune femme à la queue de cheval parut intriguée.

– Je ne comprends pas bien, finit par balbutier Páll avant de s'éclaircir la gorge. Vous n'êtes pas là pour une question de plan d'urbanisme…

Il jeta un coup d'œil à une feuille devant lui.

– … Sunna ?

Elle poursuivit sans ciller :

– Je voulais également vous interroger sur vos rapports avec le défunt Finnur Stephensen. Ah, au fait, la jeune fille qui a disparu s'appelait Lára Marteinsdóttir.

Se tournant vers sa secrétaire, Páll lança :

– Elísabet, vous pourriez aller me chercher une tasse de café, le temps que je discute avec mademoiselle ?

Visiblement déçue, la dénommée Elísabet se leva et quitta le bureau. Lorsque le regard de Páll se reporta sur Sunna, il dardait des éclairs.

– Qu'est-ce que c'est que cette façon de débarquer aux heures de consultation avec les citoyens pour m'interroger sur un sujet qui n'a rien à voir ? Vous êtes journaliste ?

Sunna ne se laisserait pas impressionner.

– Je suis la sœur de Valur Róbertsson, le journaliste qui écrivait sur la disparition de Lára et qui vient de mourir. Je mène cette enquête…

S'interrompant une seconde, Sunna décida d'embellir un peu la réalité :

– Je mène cette enquête en collaboration avec le *Vikubladid*, pour

lequel Valur travaillait.

Páll la regarda sans prononcer un mot.

– Je sais que Finnur et vous, vous vous connaissiez. Et je sais que vous avez tous les deux rencontré Lára.

Le conseiller municipal se leva d'un bond avant de se rasseoir.

– Finnur Stephensen était mon ami, oui, mais je ne sais pas où vous êtes allée chercher l'idée ridicule que nous avons connu cette adolescente. C'est du délire !

– Vous avez des liens avec Videy ? demanda Sunna en le regardant toujours avec intensité.

– Des liens avec Videy ? Non, siffla-t-il, le visage brillant de sueur.

– Comment, Finnur et vous, vous êtes-vous connus ?

– Nous étions à l'école ensemble. Finnur, c'est… c'était un homme droit et honnête.

Il se tut de nouveau, et Sunna l'observa. Il était secoué, ne cessait de remuer sur son fauteuil et d'ajuster les manches de sa chemise qui dépassaient de sa veste grise.

Se levant de sa chaise, Sunna cracha presque sa dernière question :

– Qui est Arnfrídur Leifsdóttir ? Qu'a-t-elle à voir avec la disparition de Lára ?

Toute couleur avait quitté le visage de Páll.

– Cette conversation est terminée.

Sunna n'insista pas et se dirigea vers la porte. Le conseiller avait clairement l'air terrifié, elle devait avoir visé juste.

Dans le couloir, elle aperçut la secrétaire qui tenait une tasse de café à la main, vibrant de curiosité.

Avant que Páll n'ait refermé la porte derrière elle, Sunna se retourna et lança d'une voix sonnante :

– À très bientôt !

1986

1er octobre

Sunna se leva aux aurores, incapable de rester au lit une minute de plus. Marteinn, le père de Lára, lui avait téléphoné la veille au soir pour lui annoncer que sa femme et lui étaient d'accord pour s'entretenir avec elle, et lui proposer un lieu de rendez-vous. Elle avait envisagé de demander à Gunnar de l'accompagner, avant de se raviser en songeant que ce serait peut-être inapproprié pour une première prise de contact – elle verrait le couple seule.

Mais avant toute chose, un petit déjeuner composé de toasts au fromage et d'un verre de lait, Bylgjan en fond sonore et les journaux étalés sur la table de la cuisine. La radio diffusait actuellement la nouvelle chanson de Madonna, un intermède de courte durée dans le flux continu d'informations sur la visite imminente – et tout à fait inattendue – du président Reagan et du Secrétaire général Gorbatchev.

La veille, on avait annoncé que les dirigeants des deux superpuissances mondiales avaient accepté de se rencontrer en Islande moins de deux semaines plus tard, et cela avait semé le chaos dans le pays tout entier. Les hôtels de Reykjavík affichaient déjà presque tous complets, et les médias tentaient de déterminer où le sommet aurait lieu exactement – le musée d'art de Kjarvalsstadir et l'hôtel Saga figuraient parmi les lieux privilégiés.

Loin de partager l'impatience, et même l'enthousiasme de ses compatriotes, Sunna éprouvait surtout du regret, car Valur aurait été aux anges. Il aurait tout mis en œuvre pour être aux premières loges, voir Reagan et Gorbatchev en chair et en os, peut-être même leur poser une question en conférence de presse.

Une fois encore, elle se demanda sérieusement si elle ne devait pas accepter l'offre de Dagbjartur de rejoindre le *Vikubladid*, ne serait-ce que pour assister à cette rencontre. Mais cela pouvait attendre encore quelques jours. Pour le moment, c'était Lára qui occupait l'essentiel de ses pensées ; peut-être parviendrait-elle à rassembler de quoi écrire un bel article après la discussion avec les parents de l'adolescente, même si à ce stade elle n'était pas beaucoup plus avancée que Valur ne l'avait été.

Quoi qu'il en soit, elle n'aurait rien pu publier pour le moment. Les deux chefs d'État allaient monopoliser l'attention des médias pour les semaines à venir. Bien sûr, l'important n'était pas le nombre de lecteurs qu'elle pourrait toucher ; la quête de vérité était son moteur premier, pas la gloire. Mais depuis le début elle imaginait tout de même obtenir la une du *Vikubladid*, ne fût-ce que pour honorer la mémoire de Valur. Et à n'en pas douter, les deux prochains numéros seraient consacrés à l'événement historique qui se préparait.

*
* *

– Nous ne donnons plus d'interviews, comme vous le savez.

Marteinn se montrait plutôt avenant, il n'y avait pas une trace d'irritation dans sa voix – seule une sincérité désarmante.

– Nous ne parlons plus de Lára à des inconnus, car ça ne sert à rien, poursuivit-il. Mais nous avons décidé de faire une exception pour vous.

– Je vous en remercie. J'apprécie le geste.

– Les circonstances sont particulières, inhabituelles, dans la mesure où votre frère est décédé. Nous avons été extrêmement chagrinés de l'apprendre. Par ailleurs, vous n'êtes pas journaliste, vous n'allez pas écrire sur nous, n'est-ce pas ?

Réprimant un soupir de déception, elle répondit :

– Pas directement sur vous. Je voudrais terminer l'article de Valur, mais si vous ne le voulez pas, je n'écrirai pas un mot à votre sujet. J'avais cependant envie de vous rencontrer, même pour un court moment.

– Nous sommes désolés de ne pas vous inviter chez nous. C'est une autre décision que nous avons prise il y a longtemps, car tout le monde réclamait de voir sa chambre. C'est hors de question. Nous

devons poser des limites, une ligne à ne pas franchir.

Sunna hocha la tête.

Le couple était assis face à elle au vieux café Prikid, une véritable institution à Reykjavík. Ce n'était pas un établissement qu'elle fréquentait, mais Marteinn et Emma lui avaient assuré que le café y était bon. Sunna avait payé pour les trois tasses – quarante couronnes chacune – et ils étaient à présent installés derrière la fenêtre à observer le centre-ville qui s'éveillait.

– Nous sommes des habitués, nous venons ici depuis des années, dit Emma. Nous habitons tout près. Dans la maison où nous avons toujours vécu. Je l'ai héritée de mes parents.

Âgés de soixante-dix ans, peut-être même plus – Lára aurait elle-même eu quarante-cinq ans aujourd'hui –, ils semblaient tous deux usés par la vie. C'était la première expression qui lui était venue lorsqu'elle les avait vus.

– Nous étions enseignants tous les deux. Marteinn était prof de sport, moi d'anglais, et parfois de maths, quand il y avait besoin. À présent, notre vie est plutôt calme. Nous nous promenons beaucoup.

– Merci encore de…

Marteinn l'interrompit :

– Nous ne vous l'avons pas dit au téléphone, mais nous avons rencontré votre frère. Comme je vous l'ai précisé, nous refusons tout entretien avec les médias, mais un jour il nous a attendus devant chez nous. Le geste était plutôt osé… J'imagine que c'est comme ça que travaille la nouvelle génération. Pour être honnête, j'étais passablement agacé, mais finalement il s'est révélé d'une grande gentillesse et plein de sensibilité, n'est-ce pas ma chérie ?

Emma acquiesça.

– Oui, un garçon très aimable. C'est pourquoi nous avons accepté de vous rencontrer, Sunna.

– Valur nous a promis de retrouver Lára, reprit Marteinn. Ce n'était pas la première fois qu'on entendait ça. Mais il dégageait une énergie étonnante, et semblait convaincu d'y parvenir. Nous savons bien que Lára n'est plus de ce monde, cependant elle est toujours là, toujours dans nos souvenirs. Peut-être qu'on ne saura jamais ce qui s'est passé, mais j'espère que nous vivrons assez longtemps pour avoir au moins des éléments de réponse.

– C'est l'espoir qui nous fait tenir, acquiesça Emma.

Sunna estima que ce n'était pas le moment d'évoquer l'appel que Valur avait reçu de cette femme qui affirmait que Lára était morte et qu'il fallait l'inhumer en terre consacrée.

– Si je peux me permettre… de quoi avez-vous parlé avec mon frère ?

Le couple échangea un regard.

– Il ne nous a pas posé beaucoup de questions, répondit Emma. Je crois qu'il ne voulait pas trop nous importuner, ce que nous avons apprécié. Il voulait surtout savoir si, à notre connaissance, il avait pu y avoir d'autres personnes sur l'île, cet été 1956. Mais ils n'étaient bien sûr que trois à y vivre : Lára, Óttar et Ólöf. Je veux dire, s'il y avait eu un autre témoin, la police – Kristján – l'aurait forcément interrogé, n'est-ce pas ?

La question semblait plutôt adressée à son mari qu'à Sunna, et Marteinn acquiesça.

– Oui, bien sûr.

On aurait dit qu'ils avaient déjà eu cette conversation des centaines de fois.

– En d'autres termes, vous n'avez pas pu lui dire grand-chose ?

– Eh bien… Nous lui avons évidemment parlé de Gréta, dit Marteinn.

– Gréta ?

– Gréta Grímsdóttir.

Sunna retint son souffle. La femme qu'elle cherchait désespérément à joindre…

– Attendez une seconde, qui est-ce ? demanda-t-elle en s'efforçant de contenir son enthousiasme.

– Une cousine éloignée, répondit Emma. Elle avait travaillé sur Videy l'été précédent. Sa mère nous avait recommandés, enfin avait recommandé Lára…

Un long silence suivit, atténué par le brouhaha des autres clients et le bruit des tasses et des soucoupes qui s'entrechoquaient.

Emma finit par reprendre :

– C'est grâce à elle que notre fille avait obtenu ce poste. Elle nous avait dit qu'Óttar et Ólöf payaient bien, et que ce n'était pas un travail trop fatigant. On se disait que ça pourrait lui être utile, de connaître des gens influents comme eux. Ólöf est issue d'une bonne famille, j'imagine que vous le savez.

Emma ne semblait pas du tout soupçonner Óttar et Ólöf d'avoir joué un rôle quelconque dans la disparition de Lára. Mais peut-être était-ce simplement trop difficile d'envisager que son mari et elle aient pu envoyer leur fille chez des personnes malveillantes.

– Elle n'avait que quinze ans…, reprit Emma. Nous l'avons accompagnée au bateau à la fin mai. Je m'en souviens très bien, c'était une belle journée, et l'île était si verte, si jolie, de loin. Moi-même, je n'y étais jamais allée…

– Vous ne lui avez pas rendu visite ?

– Non, elle ne voulait pas. Elle voulait se débrouiller toute seule. Elle a toujours été si indépendante…

– J'imagine que la police a tout repassé en revue avec vous à l'époque, que toutes les pistes ont été explorées ?

– Je pense, oui, répondit Marteinn, une pointe d'hésitation dans la voix. Vous pouvez lire tout ça dans les vieux journaux, du moins les grandes lignes. Elle a simplement disparu. Nous n'avons plus eu de nouvelles. Elle nous appelait chaque semaine, sans exception, puis d'un coup on nous a dit qu'elle n'était plus sur Videy. C'est toujours aussi douloureux pour nous de parler de ça, vous pensez bien. Même après tout ce temps. Comme je vous l'ai dit, vous trouverez toutes les informations dans les archives des journaux. Nous nous sommes évidemment rendus sur l'île avec des amis et des gens de la famille pour la chercher, mais rien.

– Je suis désolée que nous ne puissions pas plus vous aider, glissa Emma. Peut-être que vous parviendrez à l'impossible, découvrir ce qui est arrivé, où est Lára… Je l'espère, je l'espère tellement…

Malgré ces mots, il était évident qu'Emma avait abandonné tout espoir. Sunna devait tout de même essayer, au moins prendre contact avec cette Gréta. Elle aurait peut-être quelque chose à lui apprendre…

– Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps, dit-elle. Vous pouvez terminer votre café tranquillement.

Le regard reconnaissant, Emma répondit :

– J'ai été heureuse de vous rencontrer, Sunna. Bon courage. Si je peux me permettre, que faites-vous dans la vie ?

– Je suis étudiante en littérature.

– Voilà qui me plaît. Formidable, merveilleux.

Sunna se leva.

– Je peux vous poser une dernière question avant de partir ?

– Bien sûr. Nous avons tout notre temps.

– À l'époque, les journaux ont vraiment tout relaté ? Je me demandais s'il y avait des détails qui auraient pu m'échapper… Quelque chose dont mon frère n'aurait pas été conscient, lui non plus… Je n'ai cessé de relire ses notes, et j'aimerais tellement tirer tout ça au clair…

– Votre optimisme est encourageant, dit Marteinn. Peut-être que vous y arriverez. Mais je ne vois pas ce qui aurait pu être oublié, ça a été un tel déballage que parfois je ne le supportais plus.

– Le collier, Marteinn. On peut peut-être lui en parler…, intervint Emma.

– Le collier ? répéta Sunna.

– Oui, Lára portait toujours un collier que sa grand-mère lui avait offert. Nous ne l'avons jamais dit aux médias. Elle ne l'avait pas encore sur la photo que nous avons utilisée pour l'avis de recherche. La police voulait s'assurer que certaines informations restent confidentielles, afin de filtrer les faux signalements qui auraient pu leur parvenir. Je ne sais pas s'il y en a eu, mais toujours est-il que nous avons gardé ça pour nous. Aujourd'hui, ça n'a plus d'importance, évidemment.

– À quoi ressemblait ce collier ?

– Il n'a jamais été retrouvé. Elle l'a sur elle, j'en suis certaine. C'est un très beau bijou. Une grande croix en filigrane. Un héritage, de qualité et coûteux. Elle ne la retirait jamais.

1986

6 octobre

Sunna voyait de plus en plus souvent Gunnar, et ce n'était pas pour lui déplaire. Il se montrait tendre, souriant et la comprenait sans doute mieux que quiconque. Et ce qui faisait peut-être toute la différence : il avait bien connu Valur.

Ils étaient sortis danser le samedi soir à l'hôtel Borg. Puis il l'avait traînée à une conférence pour le soixante-quinzième anniversaire de l'université – un événement pour le moins soporifique, même si sa compagnie avait compensé la chose. Gunnar était un rat de bibliothèque attendrissant.

Cette semaine, il lui avait proposé de se rendre à une exposition sur les nouvelles technologies au Théâtre municipal fraîchement sorti de terre, mais elle avait dû cette fois fixer une limite. Elle avait du mal à imaginer plus ennuyeux qu'une exposition de ce genre au milieu de gamins surexcités appuyant sur tous les boutons des machines ; elle lui avait suggéré d'aller plutôt découvrir seul ce que le futur avait à offrir.

Gréta Grímsdóttir était toujours introuvable. Une seule personne portait ce nom dans l'annuaire, et Sunna croyait dur comme fer que c'était la bonne. Elle avait essayé de la joindre à plusieurs reprises, laissant systématiquement un message poli sur le répondeur. Avant de partir à la Bibliothèque où elle comptait passer la journée, elle fit une énième tentative. Pour son plus grand agacement, l'appareil n'émettait même pas de tonalité. La radio Bylgjan tournait en fond sonore et, comme si souvent ces derniers temps, les auditeurs se pressaient au standard pour participer à un quiz. Quelques jours auparavant, Sunna avait lu dans le *Morgunbladid* la lettre d'un lecteur qui se lamentait de

voir le réseau téléphonique saturer à cause de tous ces jeux organisés par la nouvelle station de radio. C'était vraisemblablement ce qui se passait actuellement – une trop forte pression sur le réseau. Les Islandais ne savaient contenir leur enthousiasme lorsqu'il s'agissait de gagner des cadeaux à des concours.

Ce n'était d'ailleurs pas le seul cas d'infrastructure submergée ces jours-ci. Trois mille personnes étaient attendues de l'étranger pour la visite de Reagan et de Gorbatchev et la capitale n'était clairement pas prête à accueillir un événement de cette ampleur. Beaucoup se plaignaient que le peu de chambres d'hôtel encore disponibles atteignent des tarifs stratosphériques et que les restaurants se soient empressés de mettre à jour les prix sur leurs menus. Tout le monde voulait sa part du gâteau. À bien y réfléchir, cela aussi devait avoir une incidence sur le réseau téléphonique.

Finalement, ni le musée Kjarvalsstadir ni l'hôtel Saga n'avaient été choisis pour la rencontre historique entre les deux chefs d'État. Elle aurait lieu dans la résidence de Höfdi. Sunna n'y avait jamais mis les pieds, mais elle savait que cette ancienne demeure consulaire, qui se découpait sur le paysage majestueux de la baie de Faxaflói, avait accueilli à son apogée des figures telles que Marlene Dietrich ou Winston Churchill – alors pourquoi pas Reagan et Gorbatchev ? D'après les journaux, le président américain viendrait sans sa femme, Nancy, alors que Raïssa Gorbatcheva accompagnerait son mari.

Sunna souleva de nouveau le combiné de son téléphone. Toujours pas de tonalité. Elle raccrocha d'un geste plutôt brusque, et presque instantanément le vieil appareil se mit à sonner. Quelqu'un était donc parvenu à l'appeler.

Ce n'était pas Gréta, mais une voix d'homme. Il ne s'agissait pas cette fois de Jökull, le père de Margrét, cependant elle fut tout aussi surprise par son interlocuteur :

– Bonjour, c'est bien Sunna ?

Elle reconnut sa voix avant même qu'il ait besoin de se présenter.

– Elías Mar à l'appareil.

– Elías, quelle bonne surprise ! s'exclama-t-elle.

– Je vous appelle suite à notre rencontre, il y a quelques semaines. Vous m'avez interrogé sur ce qui m'avait mené à écrire *Poésie d'une folle époque*, et j'ai été bien incapable de répondre à certaines de vos questions. Mais j'ai eu l'occasion de fouiller parmi de vieux papiers

depuis et… eh bien, voulez-vous passer y jeter un coup d'œil ? Vous pourrez même les emporter avec vous, je n'en ai aucune utilité.

– C'est très gentil, merci, répondit-elle, recouvrant un peu de sa bonne humeur.

Recevoir du poète de nouveaux documents sur lesquels s'appuyer pour son mémoire lui serait indubitablement utile, mais cela ne se limitait pas à ça : c'était comme si une fenêtre s'était ouverte sur le passé, sur ces temps plus insouciants – quand Valur était encore vivant.

– Quand puis-je venir ?

– Eh bien, quand vous voulez. Je mène une vie plutôt tranquille, vous savez. Et au passage, je peux vous révéler un secret que je n'ai pas mentionné l'autre jour. J'ai un nouveau livre qui sort pour Noël.

– Quoi ? Un nouveau livre ?

– Oui, une traduction cette fois.

– Génial ! Vous pouvez m'en dire plus ?

– Bien sûr. C'est une nouvelle traduction d'Agatha Christie. Je vous avais parlé de ce roman que j'avais adapté pour la radio il y a une éternité ? *La Mystérieuse Affaire de Styles*, une intrigue tellement brillante. À l'époque de sa diffusion, un compositeur de renom était venu me dire qu'il ne trouvait pas digne de moi de lire un livre d'Agatha Christie à la radio. Je lui avais rétorqué qu'il n'avait lui-même pas toujours fait la fine bouche en dirigeant des œuvres assez médiocres pour de grands orchestres à l'étranger !

Sunna sourit pour elle-même. Contre toute attente, Elías était parvenu à alléger le poids qu'elle portait sur les épaules. Jetant un coup d'œil à la grisaille matinale par la fenêtre, elle pressentit que les nuages céderaient bientôt la place au soleil.

Après avoir raccroché, elle profita du retour de la tonalité pour réessayer d'appeler Gréta. Elle lui laissa encore un message, plus direct cette fois :

« Bonjour Gréta. J'essaie de vous joindre depuis plusieurs semaines. J'avais quelques questions concernant la disparition de l'adolescente sur Videy en 1956. Mon frère Valur était journaliste et enquêtait sur cette affaire lorsqu'il est brusquement mort au mois d'août. Je vous serais très reconnaissante si vous pouviez me rappeler et… »

Un clic l'interrompit. Elle avait dépassé la durée autorisée. Elle

reposa le combiné et le téléphone sonna de nouveau. Sans doute Elías Mar qui avait oublié de lui dire quelque chose. Dès qu'elle aurait un moment, elle lui rendrait visite, dans cet appartement enfumé où naissaient ses poèmes et romans, ainsi que ses traductions de romans policiers, que Sunna ne considérait pas moins comme de la littérature – elle ne l'aurait toutefois jamais admis devant les autres étudiants de sa promotion.

– Allô ? Est-ce que Sunna est là ?

Cette fois, c'était une voix de femme qui était parvenue à se frayer un chemin sur le réseau téléphonique, parmi tous les auditeurs affolés par les promesses de cadeaux de la radio.

– Oui, c'est moi.

– Bonjour. Je suis Gréta. J'ai eu votre message.

Sunna resta sans voix un instant.

– J'étais en congé maladie à Hveragerdi, et je viens juste de rentrer chez moi. Je comptais vous rappeler sous peu.

– Oh, merci beaucoup ! Oui, j'avais des questions à vous poser sur l'affaire Videy.

– Ah ?

– Oui. Mon frère enquêtait sur la disparition de Lára, vous voyez bien sûr ? J'ai cru comprendre que vous étiez une cousine éloignée ?

Long silence.

– Oui, en effet. Pourquoi vous me demandez ça ?

– Vous avez séjourné là-bas, l'été précédant la disparition, n'est-ce pas ?

Nouveau silence.

– C'est exact. J'y ai travaillé comme employée de maison, le même poste que le sien, mais l'année d'avant.

– On pourrait se voir et discuter un peu ? Ça ne prendra pas longtemps.

– Euh… Pourquoi pas… C'était il y a longtemps, vous savez. Trente ans – trente et un, même, pour être plus précise… Vous n'avez qu'à passer me voir au travail, j'y serai toute la journée.

*
* *

Gréta travaillait à la direction de la Santé publique, au premier étage d'un immeuble sur la place Hlemmur. L'entrée n'était guère

engageante, avec cette grille qui donnait sur une cage d'escalier terne et froide. Mais en arrivant à la porte du bureau, Sunna croisa un personnage qu'elle avait souvent vu à la télévision : le directeur de la Santé publique lui-même, un homme respectable aux épaisses lunettes noires et aux cheveux poivre et sel. Il la salua avec un sourire amical, comme s'ils se connaissaient depuis longtemps.

Gréta et elle s'étaient donné rendez-vous à l'heure du déjeuner. Sunna n'eut pas à demander où elle pouvait la trouver car, à peine le directeur disparu dans l'escalier, une femme entre deux âges apparut sur le seuil et lui sourit.

– Vous devez être Sunna. Le directeur vient de partir, on peut s'installer dans son bureau. J'ai la permission de l'utiliser pour des réunions si besoin.

Sunna s'assit sur un canapé en cuir brun-rougeâtre, un cahier à la main. Valur aurait sans doute eu de quoi enregistrer la conversation, mais elle ne possédait pas de magnétophone, et n'était pas encore prête pour cet investissement – elle n'était pas sûre de vouloir abandonner ses études de littérature pour devenir une véritable journaliste.

– Comme je vous l'ai dit au téléphone, je ne vois pas trop ce que je peux vous apprendre.

– Mais vous travailliez chez Óttar et Ólöf, n'est-ce pas ?

– Oui, l'année précédant la disparition de Lára, durant tout l'été 1955.

– Et ça s'est bien passé ? Il n'y a pas eu d'incident ?

Gréta baissa la tête, balaya les cheveux qui tombaient devant ses yeux puis regarda Sunna.

– Pas vraiment. Je me rappelle seulement que… Óttar avait reçu la visite de quelques amis, et l'un d'entre eux s'était montré un peu… comment dire…

Sunna patienta.

– Un peu gênant, vous voyez ?

– Comment ça ?

Se penchant en avant, Sunna ouvrit son cahier et se prépara à prendre des notes ; la conversation semblait prendre une direction inattendue.

– Oh, cela n'a plus d'importance aujourd'hui. Ça fait si longtemps. Vous n'êtes pas journaliste, n'est-ce pas ?

Sunna secoua la tête.

– J'essaie seulement de comprendre cette affaire. Mon frère est mort et je ne sais pas pourquoi. Il est possible que quelqu'un l'ait poussé sous un bus.

– Poussé ? Mon Dieu ! lâcha Gréta, profondément choquée.

Cette hypothèse n'avait toujours pas été rendue publique. Le dossier avait été confié à la police judiciaire, et Sunna avait récemment été en contact avec l'inspecteur chargé de l'enquête, un certain Snorri, qui lui avait confirmé qu'elle demeurait ouverte, mais qu'ils n'avaient pas de nouveaux éléments et qu'aucun témoin ne s'était manifesté.

– J'essaie d'explorer toutes les pistes, et vous êtes l'une d'entre elles. Il n'est pas venu vous parler ? Valur, mon frère ?

– Non, je ne l'ai pas rencontré. Personne n'est venu me trouver.

– Pas même à l'époque ? La police a bien dû vous interroger, non ?

– Lorsque Lára a disparu, vous voulez dire ? Non, personne.

Incroyable. Quel genre d'enquête avait donc mené Kristján au moment des faits ?

– Dites-m'en plus sur cet homme, si vous le pouvez.

– L'ami d'Óttar ? Mon Dieu, c'était il y a une éternité. J'avais quinze ans, je ne connaissais aucun de ces types, à mes yeux ils se ressemblaient tous. Ce soir-là, l'un d'eux s'est mis à me coller un peu trop, et j'étais très mal à l'aise. Mais c'est tout ce qu'il y a à dire, au cours de la soirée il a fini par me laisser tranquille.

– Ils étaient nombreux, ces hommes ?

– Ils se retrouvaient une fois par mois, toujours le premier vendredi, ça, je m'en souviens. Ils dînaient ensemble, buvaient beaucoup. On m'a demandé d'assurer le service la première fois, peu de temps après mon arrivée sur l'île, en juin. Mais quand ils sont revenus en juillet et en août, Ólöf m'a donné congé pour les deux soirs. Je me suis parfois demandé si c'était à cause de cet incident, Óttar voulait peut-être éviter un scandale. Toujours est-il que je ne les ai rencontrés qu'une fois, et encore… je n'ai fait que remplir leurs verres le temps d'une soirée.

– Vous vous souvenez de qui il s'agissait ? Leurs noms, ou simplement à quoi ils ressemblaient ? Combien ils étaient ?

Gréta sourit.

– Ça fait beaucoup de questions à la fois.

– Excusez-moi, je n'ai pas l'habitude. Pour être honnête, je me sens plus à ma place à la bibliothèque, le nez plongé dans un livre.

– Je n'ai pas cherché à retenir leurs noms, j'avoue, et je ne peux pas dire qu'ils m'aient vraiment marquée. À mes yeux d'adolescente, ce n'étaient que des hommes qui se saoulaient au *brennivín*. Sans grand intérêt. Je ne pense pas que je serais capable d'en reconnaître un seul aujourd'hui. Quoique… le type qui m'a ennuyée était roux, je crois. Ou alors c'est juste ma mémoire qui me joue des tours.

Sunna prenait des notes. Elle commençait à se sentir comme une vraie journaliste, comme si Valur l'observait par-dessus son épaule, lui montrant le chemin et l'encourageant.

– Óttar et quelques amis, donc… Vous ne vous rappelez pas combien ils étaient ?

Gréta réfléchit.

– Je ne suis pas sûre. Quatre ou cinq, pas plus.

– Et Ólöf n'était pas là ?

– Non, c'étaient des soirées entre hommes. Elle restait dans son coin à l'étage. Et moi, dans ma chambre – les deux fois où je n'ai pas fait le service, je veux dire. Mais ça n'avait rien de bien méchant, hein ? Ce n'était qu'une fête entre mecs. Ils devaient avoir la trentaine.

Rien de bien méchant…

Sunna imagina Lára en train de remplir les verres de ces mêmes hommes. L'un d'entre eux avait-il trop bu, commis le geste de trop… ? Ce n'était pas à exclure.

Qui étaient ces hommes, exactement ?

Óttar, bien sûr.

Peut-être Högni Eyfjörd ?

Finnur Stephensen, décédé depuis ?

Páll, le conseiller municipal ?

Un avocat, un grossiste, un promoteur immobilier, un homme politique… Tous avaient de très bonnes situations, et avaient maintenu des liens forts toutes ces années – peut-être à cause d'un terrible secret commun ?

– Högni Eyfjörd, vous le connaissez ?

– J'ai déjà entendu ce nom. Mais je ne le remets pas.

– C'est un promoteur immobilier.

Gréta haussa les épaules.

– Je pense à un autre homme, poursuivit Sunna. Finnur

Stephensen, il est mort récemment. Un grossiste.

Sunna s'en voulut de ne pas avoir de photos sous la main pour les lui montrer. Erreur de débutante. Elle pourrait passer à la bibliothèque et retrouver les nécrologies consacrées à Finnur pour les photocopier.

– Oui, c'est pareil, ça me dit quelque chose. Son entreprise porte son nom, n'est-ce pas ?

– Absolument.

– Je ne suis pas sûre que je le reconnaîtrais, lui non plus.

– Páll Jóhannesson, conseiller municipal ?

– Ça, ça ne me dit rien. Il l'est depuis longtemps ?

– Oui, plusieurs années, mais il reste très en retrait.

C'était précisément le problème. Tous agissaient plus ou moins dans l'ombre. Ils étaient connus de leur cercle professionnel et dans le monde des affaires, mais le commun des mortels n'aurait su mettre un visage sur ces noms. Ils travaillaient en toute discrétion. Ce qui était tout à fait compréhensible – peu de gens avaient envie de vivre constamment sous les projecteurs. Mais cela pouvait-il s'expliquer autrement, par le fait que l'un d'entre eux, ou le groupe entier, s'était rendu coupable d'un effroyable crime ?

– Vous disiez qu'ils se voyaient toujours le vendredi ?

– Oui. Ça, je m'en souviens, parce que c'est mon jour préféré de la semaine.

Sunna se remémora alors les mots de Júlía, l'inconnue qui avait appelé Valur au journal. Son frère lui avait téléphoné presque aussitôt pour tout lui raconter, comme il le faisait si souvent.

Le samedi soir. Pas le vendredi.

Était-ce bien ce que cette mystérieuse femme avait dit ? Sunna peinait à se souvenir précisément de ce que Valur lui avait rapporté. Mais peut-être se rapprochait-elle plus que jamais de la vérité.

Júlía suggérait-elle que le groupe s'était exceptionnellement réuni un samedi soir ? Qu'ils avaient modifié leurs habitudes pour une raison quelconque ? Et que ce fameux samedi soir avait été le dernier de Lára ?

1986

7 octobre

Le ciel était menaçant tandis que Sunna se dirigeait de nouveau vers la Bibliothèque nationale rue Hverfisgata. Se rendant directement dans la salle de lecture, elle choisit une table tout au fond et s'octroya un instant de réflexion en contemplant la luminosité matinale gris-rose au travers des grandes fenêtres cintrées. Comme toujours, le silence régnait dans la salle, on venait ici faire des recherches, étudier ou lire. À l'autre bout de la pièce, à la place du bibliothécaire habituel, se trouvait une femme âgée, qui portait un chignon haut et de fines lunettes.

Elle traitait les requêtes des lecteurs avides de mettre la main sur les trésors littéraires qu'abritaient les réserves – à voix basse, bien sûr. Plus tôt ce matin-là, Sunna avait dûment chuchoté sa demande à la vieille femme : la traduction allemande du roman *Berceuse* d'Elías Mar, qui portait le titre *Chibaba, chibaba.* Le livre arborait une couverture colorée représentant un jeune garçon aux cheveux sombres. Mais elle avait le plus grand mal à se concentrer. Sur son cahier ouvert devant elle, la page demeurait blanche et le stylo posé sur la table. Après tout ce qu'elle venait de vivre, quelle importance cela avait-il ? Quelles informations capitales pouvait renfermer une vieille traduction ? Elle ne pensait qu'à Lára et Valur. C'était une erreur de venir ici. Elle n'était pas encore prête à replonger dans le monde réel.

Elle voulait retrouver Lára. C'était la raison pour laquelle elle se levait chaque matin, ce qui l'aidait à s'endormir chaque soir. Ce n'était pas une obsession, mais une nécessité – un mécanisme de survie, tout

simplement.

Voilà pourquoi elle avait entassé tous les documents de Valur dans son sac quelques semaines auparavant – les nombreux papiers qui traînaient sur son bureau, en plus de son fidèle carnet. Elle avait bien sûr lu et relu le carnet avec minutie, essayé d'en retirer un maximum de renseignements, mouillant de larmes certaines pages noircies des pattes de mouche de Valur. Cela avait été trop éprouvant, elle ne se sentait pas la force de recommencer. Les papiers récupérés à son bureau, eux, ne lui avaient pas révélé grand-chose. Il s'agissait pour l'essentiel de notes qui n'avaient rien à voir avec Lára. Son frère suivait d'autres affaires en parallèle – la vie d'un journaliste ne connaît pas de répit, disait-il souvent. C'était une bataille constante, impossible de se concentrer sur un sujet, on était sans cesse distraits. Pourtant Sunna envisageait toujours d'accepter l'offre de Dagbjartur. Plus l'idée de terminer son mémoire s'éloignait, plus elle était tentée de se lancer dans une aventure nouvelle et inconnue, et de prendre le relais de Valur.

Sa conversation avec Gréta revint la hanter. Elle avait la sensation qu'une image plus précise des événements commençait à se former devant elle. Les quatre amis sur Videy… il avait dû se passer quelque chose. Et après toutes ces années, aucun ne voulait briser le silence. Une sorte d'alliance fraternelle s'était forgée autour d'un secret ; personne ne parlerait, parce qu'ils avaient des intérêts communs à préserver.

Elle repoussa son cahier et l'exemplaire de *Chibaba, chibaba* sur la table voisine – il n'y avait pas foule ce matin-là, la plupart des étudiants avaient probablement décidé de rester au lit en voyant le ciel lourd de nuages. Attrapant son sac par terre, elle vida tout le contenu sur le bureau avec un fracas qui résonna dans toute la salle. Lorsqu'elle leva les yeux, la bibliothécaire la foudroyait du regard en dressant un doigt devant sa bouche.

Sunna esquissa un sourire contrit et mima un *pardon* du bout des lèvres. Puis elle essaya de mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Des feuilles volantes, des pense-bêtes, le dernier numéro du *Vikubladid* publié avant la mort de Valur. Elle l'avait lu à sa sortie, surtout pour l'article de son frère, et cet exemplaire, à défaut d'une réelle utilité, avait aujourd'hui une valeur affective. Elle l'ouvrit. Une légère odeur

d'encre en émanait encore. La chronique figurait dans la deuxième moitié du journal, mais elle le feuilletait avec lenteur, pour s'imprégner des souvenirs de la vie *d'avant* à Reykjavík – avant le jour du bicentenaire, avant que tout ne change radicalement. Une publicité pour un magnétoscope (elle n'en avait pas, et ne comptait pas en acheter : elle se contentait d'en louer un avec quelques cassettes une fois de temps en temps), une autre pour Soda Stream (ça, elle l'avait), un article sur les préparatifs des deux cents ans de Reykjavík. Le Premier ministre qui s'exprimait sur le cours de la *króna*, qu'il refusait catégoriquement de dévaluer, puis venait la courte critique d'un roman – écrite par Valur, elle le savait, bien que le texte ne soit pas signé.

La vie avait complètement basculé depuis ces jours insouciants. Il ne restait plus qu'elle, seule au monde. Elle leva les yeux vers la fenêtre et au même instant le ciel se fendit, déversant une pluie torrentielle sur la ville. Sunna continua de feuilleter le journal jusqu'à tomber sur l'article de Valur. Une photo de Videy, et le portrait bien connu de Lára. C'est alors qu'elle remarqua des notes dans la marge. Reconnaissant immédiatement l'écriture de son frère, elle sentit son cœur s'emballer dans sa poitrine. Elle n'avait jamais ouvert cet exemplaire auparavant – n'avait pas imaginé que Valur ait pu l'utiliser pour prendre des notes. Mais évidemment : puisqu'il lui avait prêté son carnet, il avait sans doute pris ce qui lui tombait sous la main, les derniers jours de sa vie…

Il avait inscrit :

Lára.
Pas vivante. Tuée. Samedi soir. Pas vendredi.
Júlía… ?
Qu'elle soit inhumée en terre consacrée – ou qu'elle ait droit à de vraies funérailles.
Sait où est le corps.
La laisser en paix.
Veut qu'on retrouve Lára.
Pas être mêlée à cette histoire.
Qu'on en finisse.

Sunna lut et relut chaque mot, contempla chaque lettre.

C'était le dernier message qu'elle lirait de son frère.

Il s'agissait visiblement des notes prises au cours de sa conversation avec cette Júlía. Il lui en avait parlé dans les grandes lignes, mais elle avait à présent sous les yeux les détails qui faisaient peut-être toute la différence.

Samedi soir. Pas vendredi.

L'indice révélé par Gréta avait possiblement fait la lumière sur ce mystère.

En se basant sur ces fragments, on pouvait également conclure que Júlía savait exactement quand Lára était morte – ou plutôt quand elle avait été tuée.

Restait cette phrase, qui intriguait Sunna :

Qu'elle soit inhumée en terre consacrée – ou qu'elle ait droit à de vraies funérailles.

Il avait dû noter le contenu de leurs échanges au mot près.

… ou…

Pourquoi « ou » ? Être inhumé en terre consacrée et recevoir de vraies funérailles, n'était-ce pas la même chose ?

Sunna ferma les yeux, se pencha sur la table et écouta le silence une seconde – un silence perturbé par l'écho de l'averse dehors, le froissement des papiers et des livres sur les tables voisines, le grincement d'une lourde chaise contre le sol, un murmure lointain. Même dans ces circonstances, le silence n'était qu'un mirage. Le vrai silence n'existait que dans la tombe. Là où Valur gisait.

La tombe.

Qu'elle soit inhumée en terre consacrée – ou *qu'elle ait droit à de vraies funérailles*.

Sunna rouvrit les yeux et relut la phrase.

Et si Lára était déjà *en terre consacrée ?*

Était-ce possible ? La phrase prendrait tout son sens.

Júlía se serait mal exprimée, disant qu'il fallait que Lára soit « inhumée en terre consacrée », avant de se rendre compte que c'était déjà le cas, mais qu'elle méritait un véritable enterrement.

Le corps de Lára était-il dans un cimetière ?

Si oui, lequel ?

Une seule réponse possible.

Reposait-elle sur Videy depuis toutes ces années ?

Sunna savait qu'il y avait un cimetière là-bas, mais cela faisait

longtemps qu'elle ne s'était pas rendue sur l'île. Et même si l'endroit ne devait pas être bien grand, les autorités n'accepteraient jamais qu'on fouille chaque tombe.

Elle rangea les papiers, le carnet et l'exemplaire du *Vikubladid* dans son sac et faillit embarquer la traduction allemande d'Elías Mar – une erreur qui aurait pu lui coûter cher, la bibliothécaire ne semblait pas disposée à prendre à la légère le vol d'un des trésors de l'institution.

En ressortant, elle alla s'adresser à la vieille femme :

– Excusez-moi, murmura-t-elle. Est-ce qu'il est possible de faire des recherches sur des tombes, ici ?

– Pardon ?

– Des tombes.

La bibliothécaire la regarda d'un air perplexe.

– Je voudrais me renseigner sur des cimetières.

– Pourquoi ne pas l'avoir dit plus clairement, dans ce cas ?

– Il y a un endroit où je peux trouver ça ?

– Qui est enterré où ? C'est ça que vous voulez dire ?

Sunna hocha la tête plutôt que de répondre. Ces murmures incessants la fatiguaient.

– Non, nous n'avons pas ce genre d'information, lâcha la bibliothécaire d'un ton sec.

– Pardonnez-moi mais… vous savez à qui je peux m'adresser ?

La réponse se fit attendre.

– Vous pensez à un cimetière en particulier ?

– Celui de Videy.

– Dans ce cas, il faut contacter le service des Cimetières de Reykjavík.

Lorsque la bibliothécaire lui eut expliqué où se situait le bureau du service en question, Sunna la remercia, puis elle dévala le fabuleux escalier en marbre de la Bibliothèque nationale. Ce beau bâtiment lui donnait toujours l'impression de se trouver dans une grande ville européenne, mais la pluie qui s'abattait sans relâche sur les fenêtres racontait une autre histoire – elle était toujours bel et bien coincée dans cette capitale arctique au bout du monde.

Sunna ne savait pas du tout comment formuler les questions qu'elle poserait au service des cimetières. *Se pouvait-il qu'une jeune fille ait été enterrée sur Videy ? Y avait-il un moyen de le vérifier ? Pouvait-on envisager de déterrer une vieille tombe ?*

Elle pourrait a minima réclamer une liste des personnes enterrées sur l'île.

Et tandis qu'elle ressortait sous la pluie battante, elle comprit.

Arnfrídur Leifsdóttir. La femme à propos de laquelle Valur avait interrogé Katrín, au Registre national, sans lui donner de raison. Trois femmes avaient porté ce nom – dont l'une était décédée en 1940…

Était-ce possible ?

*
* *

– Le cimetière de Videy, vous dites ?

L'homme l'observait à travers d'épaisses lunettes. Complètement chauve, vêtu d'une chemise, d'un gilet à carreaux et d'un pantalon gris, il approchait certainement l'âge de la retraite – s'il ne l'avait pas déjà dépassé sans que personne ne s'en soit rendu compte. Il était là, dans sa réalité parallèle, où tout le monde l'avait oublié, entouré de dossiers, de livres et de documents divers. Une odeur de café frais flottait dans l'air, mais il n'en avait pas proposé à Sunna.

– Oui, Videy.

– Nous n'enterrons pas grand monde là-bas, comme vous pouvez l'imaginer.

– Oui, je m'en doute.

– Je peux probablement trouver des documents sur le cimetière, si vous *insistez*.

– J'apprécierais beaucoup, merci, répondit Sunna de sa voix la plus suave.

– Très bien. Et que voulez-vous savoir exactement, jeune demoiselle ?

Il y avait une certaine condescendance dans le ton de l'homme. Peut-être n'avait-il plus l'habitude de traiter avec des gens qui appartenaient au monde des vivants.

– J'aurais besoin de la liste des personnes enterrées là-bas.

– Elles ne sont pas nombreuses. Rien de comparable aux grands cimetières.

– J'imagine que c'est vrai.

– *C'est* vrai. Je sais de quoi je parle.

– Vous avez les noms quelque part ? C'est difficile à trouver ?

L'impatience commençait à la gagner – cet homme aimait

visiblement prendre son temps.

– Difficile, oui et non… Je peux vous dénicher ça.

– Je cherche un nom en particulier.

– Eh bien, pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? grogna-t-il en remontant les lunettes sur son nez. Quel nom ?

– Arnfrídur Leifsdóttir. Décédée en 1940.

– Arnfrídur Leifsdóttir…, marmonna-t-il.

Il fronça les sourcils et ajouta :

– Non, ça ne me dit rien, mais je vais jeter un coup d'œil. Je reviens tout de suite.

L'homme possédait une interprétation très personnelle de l'expression « tout de suite », dans la mesure où il ne réapparut qu'une bonne demi-heure plus tard.

– Je vous prie de m'excuser, dit-il. Je n'avais pas vu que c'était l'heure du déjeuner. Je descends toujours à la cantine à midi, si on peut parler de cantine. Porridge froid et fromage brun. Mais c'est mieux que rien, j'imagine.

– Et vous avez trouvé Arnfrídur ou pas ? demanda Sunna un peu sèchement.

– Je pense bien ! Elle est effectivement enterrée là-bas, sur Videy. Morte en 1940, comme vous le disiez. Elle est de votre famille ?

Sunna ne répondit pas.

Elle ne s'attendait pas à ce que son hypothèse soit avérée, d'un autre côté elle s'en voulait de ne pas l'avoir envisagée plus tôt.

Une fois remise de sa stupeur, elle se sentit brusquement très heureuse, voire fière. Mais elle appréhendait la suite.

Elle avait retrouvé Arnfrídur Leifsdóttir. Se pouvait-il qu'elle ait également découvert où était Lára ?

1986

8 octobre

Sunna eut le sommeil agité. Ses pensées tournoyaient à toute vitesse. Elle était convaincue d'avoir la solution de l'énigme à portée de main. Après être enfin parvenue à s'endormir, elle avait rêvé de Valur – évidemment.

Était-il allé aussi loin dans son enquête ?

Avait-il compris que la dénommée Arnfrídur Leifsdóttir était en fait enterrée dans le cimetière de Videy ?

Cela semblait peu probable, dans la mesure où Katrín, du Registre national, n'avait pas pu le recontacter. Et il ne s'était pas rendu sur l'île pour sa série d'articles, Sunna se souvenait de le lui avoir reproché.

La question cruciale était la suivante : y avait-il autre chose – ou plutôt quelqu'un d'autre – dans la tombe où reposait Arnfrídur ? Sunna osait à peine aller au bout de cette pensée.

Elle envisagea d'appeler Dagbjartur, ou Baldur, mais renonça : elle ne les connaissait pas assez bien pour prendre un café avec eux et discuter de ce qu'il convenait de faire dans ces circonstances. Ils appartenaient à une autre génération, à un autre monde. Et elle ne pouvait pas parler de ça à ses parents. Ils ne savaient même pas qu'elle avait continué l'enquête de Valur, et n'approuveraient sans doute pas sa démarche.

Elle essaya d'appeler Gunnar, sans succès. Il devait sûrement travailler à l'université, sur son Sermon sur la montagne. Ses pensées se dirigèrent alors vers Margrét. Peut-être parce que la radio passait le groupe Berlin, interprétant la bande originale de *Top Gun*, ou peut-être

parce qu'elle faisait partie des rares personnes avec qui Sunna s'était sentie libre de parler de la mort de Valur et de l'enquête qu'il menait. Elles avaient à peu près le même âge, et malgré des centres d'intérêt différents – Margrét ne savait pas qui était Elías Mar ! –, elles possédaient un point commun majeur : elles aimaient Valur. Sunna avait l'impression que Margrét souhaitait sincèrement la résolution de l'affaire Lára, malgré la rencontre tendue avec Óttar et Ólöf chez ses parents. Son père s'était d'ailleurs excusé, et Margrét avait essayé de se faire pardonner avec une sortie cinéma.

Ce fut elle qui répondit au téléphone, au grand soulagement de Sunna, qui n'avait aucune envie de parler avec ses parents.

– Salut, c'est Sunna.

– Sunna ? fit la jeune femme, surprise. Ça alors, comment ça va ?

– Pas trop mal.

– Je suis contente de t'avoir. Je pensais justement t'appeler. Tu as vu les infos ? Reagan et Gorbatchev à Reykjavík, c'est fou, non ?

– Oui, enfin, c'est…

– C'est vraiment dingue, oui. Papa m'a dit qu'il allait sans doute pouvoir les rencontrer.

– Ah bon ?

– Oui, il fait partie d'un comité d'accueil, un genre de délégation, si j'ai bien compris. Bref, j'ai trop hâte.

– OK, acquiesça Sunna, avant de se dire que Margrét s'attendait peut-être à une réaction plus enthousiaste à l'idée que son père allait rencontrer les deux hommes les plus puissants de la planète. À part ça, je me demandais si ça te dirait de venir prendre un café ?

– Un café ? Oui, bien sûr. Quand tu veux.

*
* *

En fin d'après-midi, Margrét vint sonner à sa porte. Sunna se rendit compte qu'elle n'avait plus accueilli personne chez elle depuis une éternité. Le temps semblait s'être figé ces dernières semaines, chaque journée ressemblait à la précédente. Les voix de la radio étaient sa seule compagnie dans son appartement et, à l'exception de Gunnar, elle rencontrait peu de monde dehors, ayant cessé de se rendre à l'université et plus ou moins relégué son mémoire dans un coin.

Elle en avait même été réduite à aller frapper chez Kamilla pour

quémander un peu de sucre. Afin d'écourter la conversation, elle avait prétendu que son invitée était arrivée, mais qu'elles se reparleraient très vite.

Margrét était à présent assise au bord du canapé avec sa tasse de café, agrémentée de lait et de sucre. Élégante et apprêtée, elle jurait un peu avec le sofa décrépit et ses coussins usés.

– Je sais que c'est un peu bizarre, dit Sunna.

– Quoi donc ?

– De t'inviter comme ça, de but en blanc.

En fond sonore, la radio diffusait la nouvelle émission de l'après-midi, et le présentateur évoquait la visite de Reagan et Gorbatchev – comme tout le monde en ce moment.

– Ne dis pas de bêtises, Sunna. Ça me fait plaisir, je ne faisais rien de spécial.

– Alors voilà… J'ai continué mon enquête sur Lára.

– Ah ? Tu as du nouveau ?

– Oui, je crois. C'est pour ça que je t'ai appelée. Je ne suis pas sûre de la décision à prendre, j'avais besoin de parler avec quelqu'un en qui j'ai confiance…

– Oh, je serais ravie de t'aider. Je crois que ça aurait plu à Valur.

Sunna hocha la tête.

– Tu l'as retrouvée ? Lára, je veux dire.

– Pas exactement, hésita Sunna.

– Ne me dis pas que tu as des preuves impliquant Ólöf et Óttar ?

Sunna nota une soudaine inquiétude dans sa voix, comme si Margrét refusait de croire que les amis de ses parents puissent être mêlés à une affaire compromettante.

– Je ne pense pas… Non, en fait, je n'en sais rien.

– Oh… OK. C'était juste par curiosité, fit Margrét, comme pour s'excuser.

Sunna choisit ses mots avec soin :

– Margrét, je *crois* que je sais où est Lára.

La jeune femme parut incrédule.

– Quoi ? Où ?

– Je crois qu'elle est morte depuis tout ce temps.

Le visage grave, Margrét attendait la suite.

– Et je soupçonne qu'elle est enterrée sur Videy.

– Sur Videy ? Depuis toutes ces années ?

– Oui, dans le cimetière. Ça semble évident, avec le recul. Elle a disparu là-bas, la meilleure cachette est toujours celle qui crève les yeux. Tu n'as jamais lu Edgar Allan Poe ?

– Non…, répondit-elle en haussant les épaules.

Sunna secoua la tête avec impatience, mais ce n'était sans doute pas le moment de discuter des origines du roman policier et du rôle qu'Edgar Allan Poe avait joué dans la création du genre. Au lieu de cela, elle alla droit à l'essentiel :

– Pour tout te dire, je pense même savoir *exactement* où elle est. Dans la tombe d'une femme qui s'appelle Arnfrídur Leifsdóttir. Valur avait cherché à se renseigner sur elle avant de… avant de mourir.

– Waouh… Si c'est la vérité, c'est absolument incroyable. Je veux dire, tu viens peut-être d'élucider une affaire vieille de trente ans !

– Nous…

– Nous ?

– Oui, Valur et moi – nous y sommes parvenus ensemble.

– Oh. Bien sûr, fit Margrét avec un sourire gêné. Et maintenant, on fait quoi ?

– C'est le problème. Est-ce que je vais voir la police ? Ou j'en parle à Dagbjartur, pour avoir le soutien du journal ? Déterrer un corps, ce n'est pas une mince affaire… Il faut des autorisations, ce genre de choses, tu vois ? Et si quelqu'un passe avant moi, si l'information fuite ? C'est un petit pays, difficile de garder un secret très longtemps…

– Je ne dirai rien à personne, Sunna, tu le sais.

– Oui, je sais.

– Je pourrais éventuellement demander à mon père… Demander si c'est très compliqué d'obtenir une autorisation. J'inventerai un prétexte.

Sunna réfléchit. Elle n'avait pas spécialement envie d'impliquer l'avocat dans cette histoire, d'autant plus qu'il risquait de très vite comprendre et d'avertir son ami Óttar. Lui et Ólöf seraient dans un sacré pétrin, si cette théorie se révélait juste, si la fille qui travaillait chez eux et avait disparu sans laisser de trace était retrouvée enterrée sur l'île. Un événement terrible devait avoir eu lieu – peut-être un accident, peut-être pas… En tout cas, le moment était venu de faire émerger la vérité.

Elle regrettait presque d'avoir mis Margrét dans la confidence.

D'un autre côté, elle n'était pas mécontente de pouvoir discuter des options qui s'offraient à elle avec quelqu'un.

– Margrét, j'ai une idée.

– Oui ?

– Et si on y allait ensemble, juste toutes les deux… ? Sur Videy. Ce soir ou demain ? Et si on cherchait nous-mêmes ?

Margrét ne répondit pas immédiatement.

– Eh bien… Je pense effectivement qu'il vaut mieux éviter de mêler le journal de Valur à ça, dit-elle finalement, d'une voix résolue. Et peut-être que ce n'est pas très malin d'en parler à mon père non plus. Faisons comme tu dis – juste toutes les deux.

– Vraiment ?

– Oui. Je ne sors pas souvent du cadre que mes parents m'ont fixé, et ils seraient sûrement furieux d'apprendre que j'ai ne serait-ce qu'envisagé une action de ce genre… Mais je veux le faire. Me libérer. Quitte à enfreindre la loi.

– J'espère bien ne pas finir en prison… On ne fait que suivre une piste, on ne va pas aller jusqu'à déterrer le cercueil de cette pauvre Arnfrídur. On va juste gratter un peu la terre, et voir si on trouve un indice suggérant que quelqu'un d'autre aurait pu être enterré là…

Sunna essayait de se représenter la mission un peu comme une journée à bûcher sur de vieux manuscrits à la Bibliothèque nationale.

– C'est décidé, dit Margrét. Je suis partante. On y va quand ?

*
* *

Après sa conversation avec Margrét, Sunna avait passé quelques coups de téléphone et appris que le ferry pour l'île ne circulait que le week-end : « Peu de gens ont besoin de se rendre sur Videy en semaine, mais il y a un pêcheur qui fait le trajet avec des touristes depuis des années. Ça lui fait un petit revenu additionnel. Vous voulez son nom et son numéro ? »

Elle était parvenue à le joindre dans la soirée et il avait accepté avec enthousiasme de les emmener. Sunna prévoyait de partir en fin de journée afin d'éviter de trop attirer l'attention. Il valait mieux effectuer certaines tâches à l'abri de la nuit.

– Nous voulons prendre des photos du paysage au crépuscule, vous pourriez nous emmener là-bas demain à 18 heures, et venir nous

rechercher disons vers 21 heures ?

– Oui, oui, je devrais pouvoir. Mais je vous demanderai un supplément, étant donné l'heure.

– Aucun problème, répondit Sunna, presque certaine qu'elle parviendrait à convaincre Margrét de payer – il fallait bien qu'elle fasse quelque chose de toute cette fortune familiale.

1986

9 octobre

Confortablement assises à bord du petit bateau, elles grignotaient des biscuits que le pêcheur leur avait offerts. Il faisait frais mais la mer était calme, et ils progressaient rapidement.

– Vous voulez prendre des photos, c'est ça ? demanda le marin depuis sa cabine de pilotage. Des tas de gens viennent immortaliser l'île. Ce sont surtout les oiseaux que vous recherchez, non ? Beaucoup de touristes s'y intéressent.

– Tout ce qui se présentera à nous : les oiseaux, les paysages… On voulait surtout bénéficier de la lumière du soir, répondit Sunna.

– J'ai effectué ce trajet un paquet de fois, dès que les conditions le permettent. Ça fait dix ans que je possède ce bateau. Il appartenait à mon père, lui aussi emmenait des gens sur Videy autrefois.

– Il a peut-être fait la traversée à l'époque de Lára ?

Le capitaine leva un sourcil interrogateur.

– L'adolescente qui a disparu. En 1956.

– Oui, j'en ai entendu parler, bien sûr. C'est possible. 1956… il devait être au pic de son activité à cette époque.

– Mon frère écrivait sur cette affaire pour son journal, alors je m'y intéresse un peu.

– Ah oui ?

– J'aimerais bien discuter avec votre père à l'occasion, peut-être qu'il se souvient d'elle.

– C'est malheureusement trop tard, il est décédé il y a quelques années.

– Oh. Je suis désolée. Excusez-moi.

– Vous n'avez pas à vous excuser.

Changeant de sujet, il ajouta :

– Nous sommes presque arrivés, vous êtes sûres de vouloir rester aussi longtemps ? La température va encore chuter. Dans le pire des cas, sachez que l'église est toujours ouverte. Dieu ne refuse personne, comme ils disent.

Exactement le genre de phrase que Gunnar aurait pu prononcer, pensa Sunna en souriant intérieurement. Une partie d'elle aurait préféré vivre ce moment avec lui plutôt qu'avec Margrét – si seulement il avait été chez lui et répondu au téléphone. Il était adorable, même s'il parlait un peu trop de Dieu à son goût. Enfin, elle pouvait vivre avec ça. Des tas de gens restaient en couple malgré des centres d'intérêt divergents.

– Peut-être 20 heures alors, répondit Margrét. Ce sera sans doute suffisant.

Un gros sac à dos contenant deux petites pelles était posé sur ses genoux. Elles n'avaient pas voulu s'encombrer d'outils plus volumineux, le sac à dos lui-même attisait déjà assez les soupçons – Sunna avait remarqué que le pêcheur ne cessait d'y jeter des coups d'œil durant leur discussion, mais il s'abstint heureusement de leur poser des questions, probablement habitué aux excentricités de ses passagers.

Après avoir amarré le bateau à la jetée, il les aida toutes les deux à descendre.

Un vent vif soufflait sur l'île, et le soir avait commencé à tomber. Sunna se mit à douter. Peut-être aurait-elle dû alerter la police plutôt que de faire appel à l'ex-petite amie de son frère. Elle l'observa du coin de l'œil. Pouvait-elle lui faire confiance ? Margrét avait approuvé cette idée folle étrangement vite. Et si elle en savait plus qu'elle ne le laissait entendre ? Et si ses parents lui avaient appris quelque chose sur le rôle d'Óttar et Ólöf, et qu'elle prenait part à ce périple pour lui mettre des bâtons dans les roues ? Sunna essaya de déchiffrer l'expression de Margrét, mais celle-ci se contentait de scruter la demeure coloniale et l'église en haut de la pente.

Non, c'était de la paranoïa.

Margrét voulait juste la soutenir. Et la dernière chose que Sunna désirait à ce stade était d'impliquer la police, elle avait la sensation de devoir tirer la situation au clair par elle-même. Si son hypothèse se

révélait juste, alors elle en informerait les autorités – et elle écrirait cet article pour Dagbjartur. Elle finirait le travail de Valur.

– Les oiseaux de nuit, hein ?

Tirée de ses pensées, Sunna se retourna. Margrét et elle se tenaient toujours sur la jetée.

– Pardon ?

– Les oiseaux de nuit, j'ai dit, répéta l'homme, que la plaisanterie semblait amuser, pendant qu'il détachait l'amarre. Je me demandais simplement quel genre d'oiseaux vous espériez observer à cette heure-ci. Personnellement, je vois mieux de jour que de nuit, mais ça dépend peut-être des gens. Je reviens tout à l'heure. Ne faites pas de bêtises, l'île est plus grande qu'elle n'en a l'air.

Sans ajouter un mot, il se glissa dans la timonerie et le bateau s'éloigna doucement de la jetée.

– Il a deviné qu'on…

Sunna interrompit Margrét :

– Il n'a rien pu deviner du tout, et on s'en fiche. Nous devons faire ça pour Valur. Pour Lára. D'accord ?

– Commençons par aller jeter un coup d'œil au cimetière, acquiesça Margrét, comme pour se convaincre elle-même. Peut-être que ça suffira. Je veux dire… si on ne trouve pas cette tombe ou…

– On va faire notre possible, Margrét.

Malgré le soleil déclinant, la visibilité était suffisante pour ce qu'elles avaient à faire, et Sunna commença à grimper d'un bon pas la pente herbeuse en direction de la demeure et de l'église. Elle entendit bientôt Margrét la suivre.

Saisie par la solitude des lieux, Sunna se demandait ce qu'avait éprouvé Lára la première fois qu'elle avait posé le pied sur Videy cet été-là. À quinze ans, ce n'était encore qu'une enfant. Ses parents avaient dit qu'elle était venue en mai, l'île avait dû lui paraître plus vibrante dans la clarté du printemps que dans ce crépuscule automnal ; une atmosphère d'espoir, d'optimisme. Bien que Videy soit visible depuis la ville, une jeune fille ayant grandi à Reykjavík comme Lára avait dû se sentir totalement dépaysée, infiniment plus proche de la nature, et en même temps tellement libre. Elle était sûrement fière d'acquérir un peu d'autonomie, de gagner son propre argent, de côtoyer des personnes importantes. Aux yeux de la société, Óttar et

Ólöf étaient des citoyens modèles. Personne n'aurait hésité à envoyer son enfant travailler chez eux. Un avocat si respecté, une femme d'excellente famille…

Sunna eut envie de faire un détour pour aller voir leur maison de ses propres yeux, mais elle était un peu trop éloignée, à en juger par la carte qu'elle avait trouvée à la Bibliothèque, et elles avaient d'autres priorités. Désertée, l'habitation n'abritait de toute façon plus que de vieux fantômes – l'écho de la voix de l'adolescente disparue.

Sunna regarda par-dessus son épaule. Ces ruminations sur le passé avaient fait naître un vague sentiment de peur en elle. Margrét lui adressa un sourire complice, ce qui apaisa un peu son rythme cardiaque. Mais elle éprouvait toujours un étrange malaise. Un voile de menace planait dans l'air froid de l'automne, une incertitude… Et pour ne rien arranger, les deux amies – si c'était le bon mot – se dirigeaient droit vers le cimetière.

Elles se rapprochaient des deux bâtiments blancs aux toits noirs, la demeure coloniale sur la droite, avec sa rangée de fenêtres sans lumière qui paraissaient tellement sinistres à cette heure du jour, et l'église sur la gauche, encore plus petite que dans le souvenir de Sunna – elle n'était pas revenue sur Videy depuis longtemps, et les photos qu'elle avait consultées étaient trompeuses.

C'était une jolie construction un peu atypique, et à sa gauche se trouvait le cimetière, de taille tout aussi modeste. Il ne leur faudrait pas beaucoup de temps pour repérer la tombe d'Arnfrídur Leifsdóttir – à condition que son nom soit clairement indiqué.

– Quelle aventure ! lança Margrét, presque avec légèreté.

Elle ne semblait pas partager les angoisses de Sunna. Tout bien réfléchi, cela avait été une sage décision de l'emmener. Elle était d'un naturel solaire, même insouciant, et peut-être étaient-ce précisément ces qualités qui avaient attiré Valur. Elle n'avait en tout cas rien à voir avec ses parents, ces avocats rigides et conventionnels de Gardabær. Avec le temps, une amitié pourrait bel et bien naître entre elles. N'était-ce pas ce que Valur aurait souhaité ?

– Allons trouver Arnfrídur, dit Sunna, aspirant une grande bolée d'air frais pour se donner du courage. Et Lára.

– Je ne pensais pas me faufiler hors de chez moi un jour pour retourner la terre d'un cimetière. Jusqu'ici, le pire crime que j'aie commis, c'est de conduire trop vite ou d'entrer par effraction dans une

piscine à la campagne en pleine nuit. J'imagine que toi non plus, tu n'es pas du genre à enfreindre la loi ?

– Je n'ose même pas voler un livre dans une bibliothèque.

Comme l'avait annoncé le pêcheur, la porte de l'église n'était pas fermée à clé. Elles pourraient venir s'y abriter après. Passant sa main sur le mur à l'entrée, Sunna trouva un interrupteur et alluma la lumière. L'intérieur semblait minuscule selon les critères modernes, mais les fidèles n'avaient probablement jamais été très nombreux. L'espace d'un instant, elle eut l'impression d'être revenue plusieurs siècles en arrière. Elle avait lu quelque part que l'église datait de la fin du XVIIIe siècle – ce qui la rendait presque ancestrale, comparée au reste du paysage architectural islandais. Aussi ravissants soient-ils, les bancs en bois peints en bleu et marron devaient être passablement inconfortables sur la durée. L'autel ainsi que la chaire qui le dominait arboraient les mêmes couleurs, avec une nuance supplémentaire de vert. Sunna ferma les yeux. Elle n'était pas croyante, et se moquait volontiers de Gunnar lorsqu'il se lançait dans de grands discours sur le Christ, et Dieu, et les synodes, et les rituels… Mais cela ne l'empêcha pas de prier en silence, pour son frère et pour Lára. Elle sentait la présence de l'adolescente, là, tout près. Le fruit de son imagination ? Peut-être. Ou un vœu pieux.

– On y va ? lança Margrét, qui l'attendait toujours dehors, comme impatiente.

– Oui !

Sunna éteignit la lumière, sortit et ferma soigneusement la porte derrière elle.

Elle hésita un instant avant de pénétrer dans le cimetière, consciente de s'apprêter à commettre un acte moralement répréhensible. Difficile de justifier de perturber ainsi le sommeil des morts, mais nécessité faisait loi…

De toute façon, elles étaient sur place, autant en profiter pour inspecter les lieux. Sunna regarda autour d'elle. Les deux bâtiments reposaient sur un bout de terrain herbu et plat entre deux petites collines. Nulle part où se cacher, et elle ne distinguait pas un mouvement dans les environs baignés d'une lumière incertaine. Elles étaient seules sur cette île.

Son esprit convoqua une nouvelle image de Lára. Cette fois en train de courir en direction de l'église dans la pénombre d'août, avec

quelqu'un sur les talons, quelqu'un qui lui voulait du mal. Était-ce ce qui s'était passé ? S'était-elle enfuie à toutes jambes sur le sol irrégulier avant de trébucher… ? Avait-elle cherché à échapper à son agresseur – forcément un homme, non ? – sans y parvenir ? Où fuir, sur une petite île ? Peut-être s'était-elle réfugiée dans l'église, entre deux bancs… Une bien piètre cachette…

– Bon, allons-y, trouvons cette tombe. Arnfrídur Leifsdóttir.

Déterminée, Margrét ne comptait visiblement pas faire machine arrière ni perdre du temps à se laisser aller à son imagination. Sunna lui en était reconnaissante.

– Il n'y en a pas beaucoup.

Se penchant en avant, elle examina l'une des stèles. Il faisait encore suffisamment clair pour qu'elles n'aient pas besoin de sortir leurs lampes torches, mais la luminosité déclinerait vite.

Sunna savait que l'écrivain Gunnar Gunnarsson était enterré sur Videy, et elle ne tarda pas à repérer sa tombe. Elle avait lu quelques-uns de ses livres au cours de ses études ; celui qui l'avait le plus touchée était le plus court, *Le Berger de l'Avent*, lu pour la première fois au lycée et qu'elle relisait chaque mois de décembre depuis. Elle fit une courte pause pour se recueillir.

– Tu ne vas pas passer des heures devant chaque tombe ? commenta Margrét.

Bien que seules sur les lieux, elles s'étaient mises malgré elles à parler à voix basse, sans doute par culpabilité quant à la nature illicite de leur mission.

– C'est celle d'un écrivain célèbre…

– Ce n'est pas un écrivain que nous cherchons.

Sunna reprit son exploration des lieux.

– Arnfrídur ! Je l'ai trouvée, dit soudain Margrét, d'une voix légèrement plus forte. Ça n'aura pas pris beaucoup de temps.

Sunna sentit son estomac se nouer. Et maintenant ? Allaient-elles vraiment creuser une vieille tombe ?

– J'ai apporté une thermos de café, dit Margrét. Là, dans mon sac à dos. On s'installe dans l'église, on boit une tasse et on attend la nuit. Ensuite, au travail !

*
* *

Elles ressortirent un quart d'heure plus tard avec leur lampes torches et leurs pelles. L'obscurité était tombée d'un coup – suffisamment au moins pour les abriter d'éventuels regards indiscrets. Les lumières de Reykjavík scintillaient de l'autre côté du bras de mer.

– Je me lance, dit Margrét.

Elles s'étaient mises d'accord pour commencer par soulever la petite pierre tombale et creuser en dessous, afin de ne pas abîmer la pelouse autour. Margrét glissa sa pelle sous le rebord et essaya en vain de faire bouger la lourde dalle. Sunna sentit son cœur se serrer. L'idée n'avait pas l'air aussi bonne que ça.

– Tu es sûre de toi ? souffla-t-elle faiblement.

– On fait ça pour Valur, non ? Ne l'oublie pas !

Les rôles s'étaient inversés : Margrét donnait désormais l'impulsion, et Sunna rechignait à agir. Mais elle se ressaisit et se mit à aider son amie. Oui, une amie, c'est ce qu'elle était devenue. Après tout, comment qualifier deux femmes qui creusaient ensemble la tombe d'une inconnue ?

Le temps passait au ralenti, et le froid commençait à mordre, comme sa conscience – même si Sunna essayait d'ignorer l'un et l'autre. Malgré leurs efforts pour endommager le moins possible les abords de la tombe, il était clair qu'elles ne pourraient pas effacer les traces de leur passage, car la terre fraîchement remuée contrastait terriblement avec l'herbe alentour. Cela signifiait que si Lára était bien enterrée ici, Óttar et Ólöf devaient le savoir. Le tueur aurait pris le temps de recouvrir la terre fraîche en reposant du gazon dessus, avec un soin suffisant pour que personne ne remarque quoi que ce soit. Cela ne pouvait pas avoir été fait à la va-vite, sans alerter les seuls habitants de l'île. Le dé retombait toujours sur la même face : le couple était impliqué dans la mort de Lára.

– Tu as vu *La Couleur pourpre* ?

– Quoi ?

Sunna leva les yeux, troublée par cette question totalement hors de propos.

– Le film. Il passe au cinéma Austurbæjarbíó.

– Oh. Non, je ne l'ai pas vu. Je ne vais pas souvent au cinéma, répondit Sunna avant d'ajouter : Sauf pour aller voir *Top Gun* avec toi !

Elle s'abstint de mentionner le fait qu'elle l'avait à vrai dire vu

deux fois. Par ce semblant de conversation anodine, Margrét était au moins parvenue à alléger un peu l'atmosphère.

Sunna reprit :

– On pourrait aller le voir ensemble la semaine prochaine ?

– J'y suis déjà allée, un type m'a invitée. Un genre de poète, je ne sais pas pourquoi j'ai accepté. Il disait avoir lu le livre. Je ne pense pas le revoir ; les poètes, c'est pas pour moi. Mais oui, faisons-nous une sortie ciné dans la semaine !

– Super.

Sunna éprouva une pointe de rancœur en entendant Margrét évoquer de manière aussi détachée ce rendez-vous avec un homme si rapidement après la mort de Valur, mais elle s'efforça de réprimer son amertume.

Le silence retomba, seulement interrompu par le raclement sourd des pelles contre la terre et leur respiration haletante. Les pensées de Sunna se redirigèrent vers Ólöf et Óttar. Engoncés dans leurs bonnes manières, ils semblaient si distants. Lorsqu'elle les avait rencontrés chez Margrét, elle avait eu la sensation qu'ils cachaient quelque chose. Elle aurait dû insister davantage, se montrer plus agressive. Ólöf n'avait même pas répondu aux questions qui lui étaient adressées. Ses entretiens avec leurs deux amis Högni et Páll avaient également éveillé des soupçons chez elle, mais malgré cela, elle revenait toujours à la même conclusion : le coupable ne pouvait être qu'Óttar. Un seul élément contrecarrait cette hypothèse : l'homme qui avait eu un comportement inapproprié à l'égard de Gréta sur Videy avait les cheveux roux. Mais peut-être que les deux événements n'étaient pas liés, finalement ? Après tout, Gréta le lui aurait dit s'il s'était agi de son employeur… Le harceleur de Gréta et l'assassin de Lára étaient-ils deux hommes différents ?

– Reagan atterrit tout à l'heure, dit Margrét, qui supportait visiblement mal le silence.

– Oui, j'en ai entendu parler. On vit une sacrée année, hein ?

– J'ai hâte de les voir en vrai. Papa les rencontre demain, si j'ai bien compris.

– C'est incroyable. Complètement fou, quand on y pense.

À cet instant, quelques gouttes timides se mirent à tomber du ciel, avant de se transformer en pluie franche en l'espace de quelques secondes. Sunna prit alors conscience de la folie de leur entreprise –

rôder ainsi dans les ténèbres, sous la pluie et les assauts du vent. Tout ça était absurde, elles ne récolteraient de ce voyage qu'une pneumonie.

– Tu veux qu'on arrête ? Qu'on attende que la pluie se calme ? proposa-t-elle.

– Non, finissons-en, répliqua Margrét. On se réfugiera dans l'église une fois qu'on aura trouvé Lára.

C'était comme si les dieux de la météo cherchaient à les punir de poursuivre une telle idée, pensa Sunna. Et pourtant elle continuait de creuser, d'un geste délicat, respectueux pour la tombe qu'elle profanait, mais déterminée à aller jusqu'au bout. Elle ne cessait d'osciller entre la conviction que son hypothèse était juste et de terribles doutes sur la légitimité des actes qu'elle impliquait. Elle crut discerner un bruit au loin. Ses soupçons sur Margrét revinrent la tourmenter. Avait-elle parlé de leurs intentions à quelqu'un d'autre ? Venait-on les arrêter ?

Non, bien sûr que non. Elle devait rester concentrée, ne pas laisser son imagination paranoïaque lui jouer des tours.

L'obscurité les encerclait à présent, les ténèbres semblaient se faufiler autour d'elle, murmurant à ses oreilles. Frissonnant, Sunna refusa de se laisser déstabiliser. Il était trop tard pour faire machine arrière.

C'est alors que sa pelle heurta quelque chose.

Elle sursauta, se redressa et recula d'un pas.

– Chut ! siffla-t-elle à Margrét qui s'arrêta immédiatement de creuser.

Elle avait besoin du silence complet – en dehors du bruit de la pluie. Elle dirigea le faisceau de sa lampe vers la tombe.

Un os ressortait de la terre humide. Plusieurs en vérité, constata-t-elle en balayant le sol avec sa lampe. Les restes d'un corps. Pas celui d'Arnfrídur, ils n'étaient pas enterrés assez profondément et on ne voyait aucune trace de cercueil. Sunna s'avança de nouveau, s'accroupit, puis, demandant à Margrét d'éclairer le trou, se mit à creuser avec ses mains dans l'espoir de trouver un indice sur la personne à qui ces os appartenaient. Quelque chose brilla sous la lumière de la torche.

Une belle et grande croix en filigrane, attachée à une chaînette.

1986

9 octobre

Sunna garda le silence durant le court trajet du retour vers la ville, tout comme Margrét. Nul besoin de faire part de leur trouvaille au pêcheur. Elles avaient laissé derrière elles leurs pelles recouvertes de terre pour éviter les questions embarrassantes, et malgré les regards curieux de l'homme à leurs vêtements tachés de boue, il ne leur demanda aucune explication, sans doute rebuté par leurs visages fermés. Elles n'avaient pas emporté le collier non plus, l'avaient laissé sur place en pensant convaincre la police de se rendre la nuit même sur Videy pour effectuer des fouilles plus approfondies.

La respiration haletante, Sunna évitait le regard de ses deux compagnons de voyage et gardait les yeux fixés sur la mer enveloppée de ténèbres dans l'espoir de retrouver un peu de sérénité. Elle était dans un tel état d'agitation qu'elle parvenait à peine à former une pensée complète, sans parler de la mettre en mots.

Une fois descendues de bord, elles coururent jusqu'à la voiture et Margrét prit place derrière le volant.

– Putain, dit-elle en démarrant.

– On va où ?

– Chez moi, répondit-elle avec détermination. On va boire quelque chose, se changer – je dois pouvoir te prêter un truc – et se réchauffer un peu avant d'appeler la police. On passerait pour des folles si on se pointait au commissariat maintenant en essayant de les convaincre de nous croire. Tu as le numéro direct du type en charge de l'enquête, non ?

– Oui, celui de son travail et même son numéro personnel. Je les ai

dans mon sac quelque part.

L'instinct de Sunna lui commandait de rejoindre le commissariat sans tarder, mais elle ne voulait pas contredire Margrét. Un petit détour ne changerait pas grand-chose, et l'idée d'enfiler des vêtements propres et secs dans une maison chaude et confortable était tentante. Sunna n'arrivait pas à s'arrêter de trembler à cause du froid, du choc de leur découverte et de l'appréhension quant à la suite.

Elles avaient trouvé Lára, cela ne faisait plus aucun doute.

Margrét alluma l'autoradio. Il était presque 21 heures, et l'émission suivait en direct l'arrivée de Reagan. La voix du présentateur rivalisait avec le battement de la pluie et les allers-retours des essuie-glaces. Fermant les yeux et inspirant à fond, Sunna se concentra sur ce qui se disait. Tout cela paraissait tellement surréaliste : les hommes les plus puissants du monde s'apprêtaient à se rencontrer à Reykjavík, l'un d'eux avait déjà posé le pied sur le sol islandais et, le même soir, Margrét et elle avaient retrouvé le corps de l'adolescente que tout le pays cherchait depuis trente ans.

Elles étaient presque arrivées lorsque 21 heures sonnèrent. La montre à quartz de Margrét émit un bip, et le direct prit fin. Tendant le bras vers l'autoradio, elle changea pour Radio 2, où Eiríkur Hauksson chantait « À mi-chemin entre Moscou et Washington ». La chanson, qui figurait au printemps dernier parmi les présélections islandaises pour l'Eurovision, était plus pertinente que jamais.

– Mes parents sont à la maison, remarqua Margrét alors qu'elle se garait. Ils avaient prévu de regarder le lancement de TV 2 ce soir.

Le premier jour de diffusion de la nouvelle chaîne, évidemment ! Dans l'excitation de la journée, Sunna avait complètement oublié.

– Suis-moi, ordonna Margrét, et elle obtempéra.

Le volume puissant du téléviseur résonnait dans le salon, et sur l'écran apparaissait un journaliste bien connu qui avait quitté la chaîne publique pour la nouvelle. Les parents de Margrét tournèrent la tête à leur entrée.

– Tiens, te voilà ! Tu es avec Sunna ? s'exclama Nanna. Le lancement de la nouvelle chaîne a un peu tourné au fiasco. On zappe entre ça et l'arrivée de Reagan, car TV 2 a des soucis techniques. Enfin, c'est quand même formidable d'avoir une deuxième chaîne. Jökull et moi n'allons plus nous ennuyer le soir, n'est-ce pas chéri ?

L'ancien ministre de la Justice marmonna quelque chose.

– Mais mon Dieu, vous êtes trempées, toutes les deux ! On a vu Reagan sous la pluie à l'aéroport. Vous étiez dehors, sous l'averse ?

Sunna restait en retrait, préférant laisser Margrét répondre.

– On était sur Videy.

– Videy ? fit Jökull en levant enfin vraiment les yeux sur elles, les sourcils froncés. Quelle idée ! Pourquoi ?

– On cherchait…

Margrét s'arrêta au milieu de sa phrase, soit pour trouver les bons mots, soit pour rassembler son courage. Peut-être les deux.

– On cherchait Lára, avoua-t-elle enfin, à mi-voix et comme honteuse.

Nanna demeura stupéfaite, tandis que son mari se levait. Sunna songea que cette soudaine révélation avait même réussi à faire de l'ombre à Reagan et Gorbatchev.

– Vous cherchiez Lára ? répéta Jökull. Je ne comprends pas. C'est lié à votre discussion avec Óttar et Ólöf ?

La dernière question était adressée à Sunna.

– Pas directement, non, répondit-elle avec timidité.

D'un coup, elle prit conscience que cela avait été une terrible erreur de venir ici. Les parents de Margrét ne manqueraient pas de s'opposer à elles et de leur compliquer la tâche. Elle aurait voulu pouvoir s'échapper, revenir en arrière, longtemps en arrière, et se cacher dans les bras de son frère. Valur l'aurait aidée, ils seraient allés voir la police ensemble. Ensemble, ils étaient capables de tout.

– Ça n'a rien à voir avec eux, répliqua Margrét avec assurance. Sunna a mené son enquête, elle a réuni d'anciens éléments et d'autres plus récents, et elle a fini par découvrir que Lára était enterrée sur Videy.

– Mais c'est absurde ! s'exclama Jökull. Lára, enterrée… Personne ne sait ce qui lui est arrivé. Elle pourrait aussi bien être en vie, en Islande ou à l'étranger, qu'en savons-nous ? Et toi, Margrét, te laisser entraîner dans des sottises pareilles ! Qu'est-ce qui t'a pris ?!

– Ce ne sont pas des sottises, Papa, on l'a trouvée.

– Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

– Lára.

– Dieu tout-puissant… C'est vrai ? lâcha Nanna, abasourdie. Vous avez vraiment retrouvé cette pauvre enfant ?

– Elle était enterrée dans le cimetière depuis tout ce temps. Dans la

tombe de quelqu'un d'autre.

Jökull se laissa retomber sur le canapé.

– Je n'arrive pas à y croire…

Il était d'une extrême pâleur, au point que Sunna commença à s'inquiéter. Il avait peut-être tiré ses propres conclusions et compris qu'Óttar et Ólöf avaient joué un rôle dans l'affaire. Que ce couple si respectable – leurs propres amis – avait provoqué la mort d'une adolescente ou accepté de couvrir le crime par son silence…

Margrét poursuivit, imperturbable :

– Nous avons trouvé son collier, alors nous avons arrêté de creuser.

– Son collier ? répéta Nanna.

– Apparemment, Lára portait toujours le même collier. Il n'apparaît pas sur les photos d'elle publiées dans les journaux, mais Sunna en a entendu parler. C'est le sien, ça ne fait aucun doute.

– Vous l'avez pris avec vous ? demanda Jökull.

Margrét hésita.

– Non, on ne voulait pas compromettre les preuves. Il faut que la police puisse voir la scène comme elle est, c'est pourquoi nous…

– Vous avez déjà profané une tombe, ce qui constitue en soi un délit. Bon sang, je suis sans voix…

Jökull soupira.

– Si vous avez vraiment retrouvé Lára après toutes ces années… Quelle idée, de vous lancer dans une telle expédition sur Videy pour aller creuser une tombe ! Mais…

– Tu prendras notre défense, Papa, si la police nous cherche des ennuis, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête d'un air absent.

– Il faut que nous appelions maintenant, reprit Margrét. Sunna a le numéro de l'inspecteur chargé de l'enquête.

– Oui, je peux utiliser votre téléphone ? glissa l'intéressée.

– Bien sûr. Bien sûr. Margrét, accompagne-la, ordonna Nanna. Ne perdez pas de temps. La police doit être informée, mon Dieu…

Sunna avait déjà ressorti le papier sur lequel le numéro était inscrit. Sa main tremblait lorsqu'elle souleva le combiné. Elle attendit la tonalité, puis fit tourner le cadran d'un geste précautionneux, pour composer les cinq chiffres du numéro de téléphone sans commettre d'erreur.

La sonnerie retentit.

Peut-être le policier était-il absent, ou profondément endormi ? Il n'était quand même pas allé se coucher de bonne heure le soir où le président des États-Unis débarquait en Islande et où une nouvelle chaîne de télévision faisait ses débuts ?

Puis, on décrocha.

Sunna reconnut immédiatement la voix du dénommé Snorri. Elle se présenta.

– Excusez-moi de vous déranger, mais c'est une urgence.

– Je vous écoute ?

– Nous avons retrouvé Lára Marteinsdóttir.

*
* *

Il était un peu plus de 1 heure du matin. La police avait pris en note les indications de Sunna au téléphone, sans toutefois lui demander, ni à Margrét, de les accompagner sur Videy. Elle aurait voulu les suivre, mais avait gardé ses objections pour elle. En dépit de son épuisement, l'adrénaline continuait d'affluer dans ses veines et elle peinait à contenir sa fébrilité. Assise dans le salon avec Margrét et ses parents, elle avait écouté le concert de l'orchestre symphonique à la radio jusqu'à minuit, puis ils avaient mis une cassette vidéo dans le magnétoscope pour faire passer le temps.

La sonnette finit par retentir.

Jökull se leva, Sunna lui emboîtant le pas. L'inspecteur Snorri avait promis de passer les voir dès que la situation serait plus claire. Il se tenait en effet sur le perron, accompagné d'un homme qu'elle connaissait pour l'avoir souvent vu en photo.

– Bonsoir, dit Snorri. Je vous présente Kristján Kristjánsson, qui a dirigé la première enquête sur la disparition de Lára.

– Vous devez être Sunna, dit Kristján.

– Oui.

– Entrez, je vous en prie, glissa Jökull.

– Merci, répondit Kristján. J'ai rencontré votre frère, vous savez. J'ai été horrifié d'apprendre ce qui lui est arrivé. Je tiens à vous présenter mes condoléances.

– Merci.

Au fil des heures, les doutes s'étaient accumulés dans l'esprit de Sunna. Margrét et elle s'étaient-elles trompées ? Auraient-elles dû

rapporter le collier avec elles ? Et s'il ne s'agissait pas du collier de Lára ? Ni de son cadavre ? Mais ce qui la tourmentait plus que tout, c'était la crainte que quelqu'un atteigne l'île avant la police pour se débarrasser des preuves.

– Bien, enchaîna Snorri avant de se racler la gorge. Pour résumer, je pense que Lára a bien été retrouvée. Je vous avoue être très surpris.

Sunna recommença à respirer.

– C'était donc bien elle ?

– Tout porte à le croire. Le squelette correspond à une jeune fille de son âge, et il y a bien sûr le collier… Il faudra effectuer une analyse plus complète, mais en l'état, nous partons désormais du principe que Lára est bien morte. Qu'elle a perdu la vie sur Videy et a été enterrée là-bas.

– C'était donc là qu'elle se cachait depuis toutes ces années, marmonna Kristján, comme pour lui-même. Ça fait trente ans que je la cherche…

Il poussa un soupir lourd de sens.

– Il va sans dire que l'enquête a été rouverte, et que nous sommes heureux de t'avoir à nos côtés, Kristján, dit Snorri. Nous allons mettre toute notre énergie dans la résolution de cette affaire.

– Et pour Valur ?

– Je crains effectivement que le décès de votre frère y soit lié. Nous allons mener les deux enquêtes en parallèle. Nous n'avons pas encore suffisamment d'éléments pour expliquer ce qui s'est passé, mais le témoignage selon lequel il aurait été poussé sous ce bus est pris très au sérieux. Il n'est hélas pas exclu qu'on l'ait assassiné pour mettre un terme à ses recherches. Il s'était clairement un peu trop rapproché de la vérité – comme vous.

– Vous croyez que Sunna est en danger ? demanda soudain Margrét.

Snorri ne semblait pas l'avoir envisagé.

– Euh, non, j'en doute. On n'est jamais trop prudents, il est vrai, mais maintenant que le corps a été retrouvé, il n'y aurait plus aucune raison de vous éliminer, Sunna. La vérité a littéralement refait surface.

– En grande partie, oui, acquiesça-t-elle, s'efforçant de cacher la peur qui s'insinuait en elle. Cela dit, on ne sait toujours pas qui est derrière tout ça…

– Vous avez découvert quelque chose à ce sujet qui pourrait nous

être utile ? l'interrogea Snorri gravement.

Jusqu'ici, Sunna avait gardé la plupart de ses conjectures pour elle, n'étant pas totalement sûre d'elle. Valur lui avait par ailleurs appris qu'un bon journaliste doit cacher son jeu. Or elle comptait toujours écrire ce dernier article. Mais avec la découverte du corps, elle ne pouvait plus dissimuler les informations qu'elle avait en sa possession à la police.

– J'ai mené ma petite enquête, oui, admit-elle doucement. J'ai cru comprendre qu'un groupe se réunissait régulièrement sur Videy. Des amis d'Óttar.

Elle n'était que trop consciente de la présence de Jökull et Nanna. Elle voulait se montrer prudente dans le choix de ses mots, mais il était trop tard pour faire machine arrière.

– Quand ?

– En 1955, c'est certain – et sans doute aussi l'été d'après, celui de la disparition de Lára. Ils se réunissaient généralement le vendredi soir, mais d'après une information que je tiens de Valur, Lára serait plutôt morte un samedi. Je pense que cette fois-là, ils se sont exceptionnellement retrouvés un samedi, et qu'un incident s'est produit. L'un des hommes, j'ignore lequel, avait eu un comportement déplacé envers la fille qui travaillait là-bas l'été précédent…

Les yeux de Snorri s'écarquillèrent.

– C'était qui, ces amis ? demanda-t-il d'un ton vif.

Sunna jeta un regard furtif à Kristján, qui semblait presque gêné. Se pouvait-il qu'il ait suivi cette même piste trente ans auparavant, pour se perdre dans un labyrinthe d'impasses ?

– Eh bien, Óttar, bien sûr… et d'autres… Mais ce ne sont que des hypothèses basées sur les notes de mon frère…

– Je vous écoute. Nous avons besoin de ces noms, ainsi que des documents de votre frère pour la suite de l'enquête.

Sunna hésita. Elle avait évidemment prévu de créer l'événement en révélant leurs noms dans son article. En ce jeudi soir, il lui restait à peine une semaine pour l'écrire, si elle voulait qu'il figure dans le prochain numéro du *Vikubladid*. C'était le seul journal dans lequel elle voulait le publier. En l'honneur de Valur.

Elle dit finalement :

– Je crois qu'ils étaient quatre : Óttar, le promoteur immobilier Högni Eyfjörd…

– Högni Eyfjörd ? Vous êtes sûre ?!

– Apparemment, mais je n'ai jamais eu de réponse claire de sa part.

– Vous vous êtes entretenue avec lui ?

– Oui, très brièvement.

– Je vois. Très bien. Nous allons vérifier ça. Qui d'autre ?

– Finnur Stephensen, l'homme d'affaires qui dirigeait l'entreprise de vente en gros du même nom. Il est décédé récemment mais j'ai discuté avec sa veuve.

Sunna comptait à vrai dire retourner la voir sans tarder. Elle avait la sensation que Thórdís était la seule qui connaissait les réponses et serait prête à les partager. Mais elle préférait garder ses soupçons pour elle à ce stade – et un atout dans sa manche.

– Oui, j'ai entendu parler de lui, bien sûr, acquiesça Snorri. Qu'est-ce que tu en penses, Kristján ?

– C'est intéressant, répondit le vieux policier d'une voix contenue. Il faut que je me rafraîchisse la mémoire, et que je vérifie si ces noms sont apparus au cours de l'enquête à l'époque.

– Il en reste un, non ?

– Oui, je pense qu'il s'agit de Páll Jóhannesson, le conseiller municipal.

– Ça alors… Ce ne sont pas n'importe quels noms. Vous m'excuserez si j'ai du mal à y croire, commenta Snorri.

Kristján le contredit, haussant la voix pour la première fois au cours de la conversation :

– On devrait l'écouter. J'ai l'impression qu'elle tient quelque chose.

– Je leur ai parlé à tous, sauf à Finnur bien sûr, mais peut-être que vous obtiendrez de meilleurs résultats que moi… Il faut mettre un coup de pied dans la fourmilière de ces vieux secrets.

– Comme vous dites. Le pays va de nouveau être en ébullition lorsque nous allons annoncer la découverte du corps. Les gens veulent que justice soit faite. Nous n'allons rien laisser passer, Sunna, je peux vous le promettre.

– Quand comptez-vous dévoiler ça au public ?

Snorri réfléchit à la question.

– Demain, enfin je veux dire aujourd'hui, serait trop tôt… Sûrement au cours du week-end. Nous allons réexaminer la scène de crime de jour, pour nous assurer que tout concorde. Mais il sera

difficile de garder le secret très longtemps, les gens vont finir par se demander ce que fait la police sur Videy, même si pour le moment l'attention est monopolisée par la rencontre entre les deux chefs d'État.

– D'accord.

Sunna commençait à penser comme une journaliste. Elle aurait préféré conserver le scoop au chaud un peu plus longtemps, pour être sûre d'être la première à évoquer le corps retrouvé sur l'île. Après tout, la police ne pouvait pas lui interdire de révéler des éléments qu'elle avait elle-même découverts.

Le silence retomba. Sentant la fatigue la submerger, Sunna se dit qu'elle parviendrait peut-être à trouver le sommeil, contre toute attente. Demain, elle se mettrait à écrire – et passerait voir Thórdís.

Étonnamment, ce fut Kristján qui rompit le silence :

– Merci, dit-il simplement.

Sunna leva les yeux sur lui.

– Je veux vous remercier, Sunna. Ça fait trente ans que les rouages de cette enquête sont bloqués, trente ans qu'il ne se passe rien, trente ans sans même un nouvel indice, et vous avez réussi… Vous, votre frère et votre amie ici présente, vous êtes parvenus à retrouver Lára. J'espérais toujours qu'elle serait en vie, même si je n'y croyais plus vraiment au fond de moi. Mais dans tous les cas, c'est un immense soulagement de savoir où elle est. Croyez-moi.

Incapable de répondre, elle se contenta de sourire. Dans une certaine mesure, elle comprenait ce qu'il pouvait ressentir.

– Sunna, vous allez dormir ici ce soir, n'est-ce pas ?

C'était Jökull qui venait de lui poser la question. Une invitation qui ressemblait presque à un ordre.

– Oui, pourquoi pas…

La fatigue noyait peut-être toutes les autres pensées, mais Sunna aimait l'idée de ne pas avoir à ressortir dans le froid et les ténèbres. Elle n'avait pas de voiture de toute façon. Et à son propre étonnement, elle se sentait bien ici, ses préjugés contre la famille de Margrét fondaient comme neige au soleil dans la chaleur cotonneuse de leur maison. Elle commençait même à apprécier Jökull, après un mauvais départ. L'autre option, c'était son appartement cruellement vide du quartier de Hlídar… Sunna ne l'aurait jamais admis à voix haute, mais elle était effrayée à l'idée de se retrouver seule cette nuit. Quelqu'un

avait assassiné une adolescente trente ans auparavant, puis causé délibérément la mort de Valur. Quelqu'un ne reculait devant rien pour protéger son secret – or Sunna en savait désormais un peu trop.

– On continue la conversation demain, Sunna, d'accord ? lui lança Snorri.

Ce n'était évidemment pas une question. Sunna devrait se plier à une déposition formelle, remettre les documents qu'elle avait en sa possession, retracer point par point son enquête sur Lára, leur parler de Júlía… Elle n'avait pas encore mentionné la mystérieuse femme, et personne ne l'avait interrogée sur la source de ses informations.

– Oui, très bien. Plutôt en fin de journée, si cela vous convient.

– Bien sûr. Reposez-vous. Vous n'avez plus à supporter le poids de cette enquête, vous pouvez vous détendre.

Les policiers prirent congé.

– Je crois que je vais accepter votre invitation, dit Sunna à Margrét. Celle de rester dormir, si ça ne vous dérange pas.

– Bien sûr, il est hors de question que tu rentres chez toi à cette heure.

– Je peux m'installer sur le canapé si…

– Tu vas prendre la chambre à côté de la mienne. C'est la plus grande chambre d'amis.

La plus grande chambre d'amis. Encore une fois, Margrét lui rappelait que dans cette famille, l'argent n'était pas un problème.

Sunna pensa à ses propres parents. Elle aurait dû les appeler et les informer des événements de la soirée, mais cela attendrait. Elle avait besoin de repos, et de réunir des forces pour affronter cette conversation. Sans parler du fait qu'elle n'avait en réalité aucune réponse à leur donner sur la mort de leur fils. Oui, l'appel attendrait demain. Tout pouvait attendre demain.

– Accorde-toi une bonne grasse matinée, Sunna. Ensuite, tu termineras ton article, dit Margrét.

– Quel article ? demanda son père.

– Sunna écrit sur Lára. Elle veut finir l'article que Valur avait commencé.

– Ah oui ? Pour le papier de Dagbjartur ?

Il fronça les sourcils, trahissant le peu d'estime qu'il avait pour le *Vikubladid*.

– Oui, répondit Sunna.

Elle projetait de présenter son texte complet au rédacteur en chef lundi ou mardi – un scoop à la une, signé Sunna Róbertsdóttir et Valur Róbertsson. Elle en profiterait pour lui demander si sa proposition de poste tenait toujours, au moins jusqu'à la fin de l'année. Car elle avait pris sa décision. Plus question de revenir en arrière. Elías Mar serait mis de côté tandis qu'elle s'essaierait au journalisme.

Le monde de la presse lui apparaissait sous un jour radieux.

Comme une voie pour sortir des ténèbres.

1986

10 octobre

Sunna eut la plus grande difficulté à se lever ce vendredi, le corps et l'âme à bout de force après les événements de la veille. Il était presque midi lorsqu'elle se réveilla enfin, et elle ne parvint à s'extirper du lit qu'après 13 heures. Elle s'était promis d'appeler Thórdís, voire de lui rendre visite, mais lorsqu'elle composa le numéro, personne ne décrocha, et durant l'après-midi elle reçut un appel de la police qui lui demandait de venir faire sa déposition.

Margrét et elle se rendirent ensemble au commissariat. L'entretien dura plus longtemps que ce que Sunna avait prévu, et lorsqu'elles eurent terminé, le soir était déjà tombé.

– Ça te dirait de passer chez Thórdís ? demanda-t-elle à Margrét sur le chemin du retour.

– Il est beaucoup trop tard. Ça peut peut-être attendre demain, non ?

Sunna haussa les épaules, encore épuisée.

– D'ailleurs, on devrait sans doute prendre un peu de distance, tu ne crois pas ? Nous avons trouvé Lára, c'est à la police de finir le travail à présent.

À ces mots, Sunna comprit qu'elle devrait rendre visite à Thórdís seule. Il lui fallait mettre un point final à cette histoire, sans l'ingérence de qui que ce soit. Elle ne prit pas la peine de répondre à la question de Margrét et dit plutôt :

– Tu crois que tu pourrais me ramener chez moi, une fois que j'aurai récupéré mes affaires ? J'ai laissé mon manteau chez vous, et…

– Passe le week-end à la maison, Sunna. Tu as besoin de te reposer.

Tu n'as pas bien dormi dans ce grand lit ?

– Si, très bien. Mais je ne veux pas…

– Ne dis pas de bêtises. On pourra aller au cinéma ce soir si ça te tente, à la séance de 11 heures.

– Je préférerais demain. Je suis sûre de m'endormir devant le film.

L'espace d'un instant, elle pensa à Gunnar. Il fallait qu'elle lui raconte tout ce qui s'était passé – mais pas immédiatement. Cela pouvait attendre.

Elle était si épuisée.

Demain, songea-t-elle…

La soirée à Gardabær se révéla douce, dans la chaleureuse atmosphère familiale qui manquait parfois à Sunna depuis qu'elle avait quitté le foyer de ses parents. La télévision et la radio en fond sonore – qu'importe le média, on ne parlait que de Reagan et Gorbatchev –, le dîner tardif auquel Margrét et elle avaient eu droit en rentrant, l'odeur de café embaumant toute la maison un peu plus tard, les *kleinur* et autres sucreries… Tout était exactement comme il le fallait. Pas de piles de linge sale un peu partout, pas de réfrigérateur à demi vide.

Néanmoins, son malaise revenait à intervalles réguliers, et elle ne parvenait jamais à s'en débarrasser tout à fait.

Le meurtrier de Valur rôdait quelque part, en liberté.

1986

11 octobre

Sunna eut du mal à fermer l'œil. Elle croyait sans cesse discerner l'écho de la voix de Jökull, mais lorsqu'elle se redressait et tendait l'oreille, elle ne percevait que le silence. Après un long moment à se retourner dans son lit, elle finit par s'endormir d'un profond sommeil sans rêve.

Le matin, elle émergea vers 9 heures, vaseuse et la tête lourde. Margrét et Nanna étaient installées dans la cuisine, où flottait une odeur de pain grillé et de bacon.

– Bonjour ! s'exclama Margrét lorsqu'elle entra. Bien dormi ?

– Très bien, merci.

– Papa est parti en ville, c'est le grand jour.

– Quoi ?

– Reagan et Gorbatchev… Il va peut-être avoir la chance de les rencontrer aujourd'hui. C'est la première réunion du sommet.

– Ah. Oui, bien sûr.

Sunna avait réussi à complètement oublier cet événement historique. Elle n'avait pensé qu'à Lára depuis qu'elle avait ouvert les yeux.

– Tu veux manger quelque chose ?

– Je veux bien, merci. Un toast avec du fromage, si c'est possible ?

– Fais comme chez toi, lui dit Margrét avec un sourire.

– Je dois faire un saut dehors après, j'ai un rendez-vous, vous n'allez pas vers le centre-ville à tout hasard… ?

– Nous allons te prêter une voiture, Sunna, répondit Nanna. Nous en avons trois qui ne quittent pour ainsi dire jamais l'allée du garage.

Tu n'as qu'à prendre mon ancienne voiture, nous ne sommes pas encore parvenus à la vendre.

*
* *

Sunna avait accepté la proposition. Elle devait aller au bout de sa mission en parlant avec Thórdís. Elle était certaine que c'était elle qui se cachait derrière la fameuse Júlía, et qu'elle avait des choses à raconter. Son mari était décédé, la situation avait changé, l'encourageant à expier les péchés des autres. Seulement, elle n'avait pas anticipé les conséquences : Lára avait bien été retrouvée, mais au prix de la vie de Valur.

Sunna avait de nouveau essayé de la joindre après le petit déjeuner, mais personne ne répondait au téléphone.

À présent, elle se tenait devant sa maison de la rue Laugarásvegur, comme le mois précédent, cette fois sous la pluie et dans le froid automnal. Une Mercedes récente était garée dans l'allée. La voiture et l'impressionnante demeure ne laissaient planer aucun mystère quant à la prospérité du couple. Ils avaient assurément réussi dans la vie ; entre le succès de Finnur dans les affaires et la carrière de comédienne de Thórdís, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Vraiment ? Voilà trente ans qu'ils gardaient un silence intolérable, maintenaient les parents de Lára dans un état de souffrance permanent que la vérité, aussi douloureuse soit-elle, aurait pu apaiser. Peut-être était-ce ce qui avait finalement poussé Thórdís à appeler Valur – ça ne pouvait être qu'elle. Sunna avait décelé chez elle une douceur, une chaleur humaine… qui ne l'avaient pas empêchée de se taire jusqu'à la mort de son mari. Pour le protéger ? Protéger le secret de Finnur et de ses amis ? Lui avait-il demandé de tout raconter sur son lit de mort ? Ou était-ce elle qui l'avait supplié de l'autoriser à parler ? Mais qui avait tué Lára ? Cela restait évidemment la question centrale. Et si elle résolvait ce mystère, elle aurait la réponse à une question qui lui importait, à elle, bien davantage : qui avait tué Valur ? Son frère, ce garçon si merveilleux, si doux et gentil…

Finnur faisait un coupable idéal pour le meurtre de Lára. Thórdís était au courant mais n'avait rien pu dire avant sa mort, après quoi elle s'était efforcée de sauver ce qui pouvait l'être.

Pourtant quelque chose ne tenait pas dans cette hypothèse.

Parce que Finnur ne pouvait pas avoir tué Valur. Cela allait sans dire.

Sunna ne partirait pas d'ici avant d'en savoir plus. Elle appuya sur la sonnette et patienta.

Elle contempla comme la dernière fois le grand jardin qui s'étalait devant la maison ; nul doute que le terrain devait être aussi vaste à l'arrière. Malgré l'automne, la végétation demeurait soignée, les platebandes arboraient encore de jolies couleurs, les fleurs tenant tête à l'hiver qui approchait, et les arbustes au feuillage rouille apportaient un peu de chaleur dans le vent déjà glacial. La maison peinte dans un gris clair était, elle aussi, bien entretenue.

Sunna souleva le heurtoir, au cas où la sonnette n'aurait pas fonctionné. Elle n'allait pas rester là toute la journée sous la pluie. Dans le pire des cas, elle attendrait dans la voiture. Reculant de quelques pas, elle remarqua que la lumière était allumée à l'étage. Thórdís se trouvait sûrement chez elle. Elle ne pourrait pas se cacher éternellement.

Alors que Sunna retournait vers la voiture pour se réchauffer, elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle. Thórdís se tenait sur le seuil, posant comme une actrice sur les planches, prête à faire son entrée sur scène ou à recevoir les applaudissements du public à la fin d'une représentation. Vêtue d'un peignoir en soie rouge, ses cheveux ondulant sur ses épaules comme ceux d'une femme beaucoup plus jeune, elle dégageait une élégance empreinte de dignité. Une star, à n'en pas douter.

– Sunna, dit-elle.

Elle parvint à faire passer un nombre étonnant de messages dans cet unique mot : que Sunna était la bienvenue, qu'elle l'attendait, et en même temps que c'était la dernière personne qu'elle voulait voir.

– Je peux entrer ? demanda l'intéressée, trempée.

– Je ne peux décemment pas vous laisser sous la pluie. Allez-y, je vous en prie. Et ôtez vos affaires mouillées.

– On peut discuter dehors, si vous préférez.

– Ne dites pas de bêtises. Entrez. Finnur et moi avons toujours reçu des invités au salon.

Retirant ses chaussures et son manteau dégoulinants, Sunna suivit Thórdís dans son salon d'apparat.

Un instant, elle eut la sensation d'être conviée à jouer dans une

pièce de théâtre, sans public et sans la moindre idée de qui la mettait en scène. Une seule chose était sûre : Thórdís tenait le rôle principal.

– *Rómeó et Júlía*, dit Sunna lorsqu'elles furent assises.

Elle avait tardivement fait le lien : Júlía était le prénom islandais de l'héroïne de Shakespeare.

– *Rómeó et Júlía*, répéta la comédienne.

– Vous avez joué Júlía, n'est-ce pas ?

– Oui, et avec brio, si je puis me permettre. Mais c'était il y a une éternité. J'ai perdu l'éclat de ma jeunesse, Sunna. Plus jamais je ne jouerai Júlía.

Sa voix était imprégnée d'une telle tristesse que Sunna eut un pincement au cœur. Elle éprouvait de la sympathie pour cette femme, mais devait rester concentrée sur sa tâche. Elle ne laisserait pas Thórdís manipuler ses émotions. Son frère ne serait-il pas encore en vie si elle avait dit la vérité plus tôt ? Ou si elle avait gardé le silence pour l'éternité, et s'était abstenue de téléphoner à Valur ? Dans ce cas, les médias n'auraient pas frénétiquement annoncé qu'il était sur le point de résoudre le mystère.

Sunna ne savait pas quel comportement adopter face à la comédienne. Fallait-il la considérer comme une alliée ou une ennemie ? Mais peut-être que ce genre de tromperie ou d'illusion était le propre du théâtre.

– Lorsque vous avez téléphoné à mon frère, vous vous êtes fait appeler Júlía, n'est-ce pas ?

Thórdís se leva et se mit à faire les cent pas en silence, sa silhouette parfaite dans son peignoir de soie. Puis elle s'assit de nouveau, se pencha en avant et regarda Sunna droit dans les yeux. Une actrice, une spectatrice.

– Sunna, vous avez trouvé Lára. La police est passée chez moi hier. Cela ne vous suffit donc pas ? N'est-ce pas le moment de tourner la page ?

– Vous ne semblez pas comprendre la gravité de l'affaire, répondit Sunna, tremblante d'émotion. Mon frère est mort. Après vous avoir parlé. C'est la raison pour laquelle il est mort. Quelqu'un l'a poussé sous un bus. Je peux le répéter encore et encore, à l'infini, cela n'y changera rien. Valur est mort. Vous avez perdu Finnur, cela a dû vous causer une douleur immense. Moi, j'ai perdu mon frère, et c'est si douloureux que je ne trouve même pas les mots pour l'exprimer. Je

crois que je n'en serai jamais capable.

Sunna gémit, soudain à bout de force, vidée. Elle dormait si mal depuis la mort de Valur, son esprit tournait sans relâche, à toute vitesse – toute la journée, toute la nuit. Elle ne vivait plus que pour découvrir la vérité, mais à présent elle n'était plus sûre de tenir longtemps. Ses réserves d'énergie s'amenuisaient dangereusement.

Comme Thórdís ne répondait pas, elle ajouta :

– Et les parents de Lára. Ils ont perdu leur fille. Vous les avez rencontrés ?

L'actrice secoua la tête.

– Non, jamais.

– Vous devriez peut-être passer les voir. Ce sont des gens simples, qui ont dû mener une lutte sans merci pour tenir. Ils ne vivent certainement pas dans une belle maison comme la vôtre. Et cela fait trente ans que leur fille leur manque terriblement. C'est long, trente ans, Thórdís. Qu'avez-vous fait, ces trente dernières années ?

– Je n'ai pas été heureuse. Vous pouvez l'imaginer.

– Oui, c'est sûr. Je sais que vous, vous n'avez pas fait de mal à Lára. C'était quelqu'un d'autre. Mais le silence a des conséquences. Lára a été assassinée, c'est ce que vous avez dit à mon frère. *Qui* l'a tuée ?

Thórdís porta les mains à son visage.

– Pauvre enfant…

– Qui est le coupable ? redemanda Sunna.

Pas de réponse.

– Thórdís, était-ce Finnur ? Votre mari ?

– Finnur ? Non, non, non. Il…

Sa voix se brisa. Sunna n'aurait su dire si la pièce était terminée, ou s'il s'agissait simplement d'un nouvel acte. C'était sans importance. La vie de Thórdís ne semblait être qu'une vaste mise en scène, mais elle s'était visiblement décidée à parler.

– Vous êtes en train de m'enregistrer, Sunna ? Tout ce que nous disons ici doit rester entre nous.

Thórdís la fixa sévèrement.

– Je n'enregistre rien, répondit Sunna.

– Finnur était un homme bien. Il n'avait pas toujours de bonnes fréquentations, mais parfois les liens d'amitié sont si forts qu'on ne peut pas les rompre. Des intérêts partagés, des secrets partagés. Finnur

était un époux merveilleux. Nous n'avions pas d'enfants, mais nous étions là l'un pour l'autre. Il n'a jamais fait de mal à personne. Il en aurait été incapable. Il était dur en affaires, c'est la raison pour laquelle nous avons vécu une belle vie, mais… En fait, tout n'était pas rose, loin de là. Nous n'avons jamais connu le besoin, l'entreprise se porte bien et nous survivra à tous les deux, cependant il y avait toujours cette ombre au-dessus de nos têtes. L'ombre de Lára. Nous n'en parlions jamais. Et pourtant, nous parlions de tout ensemble. Finnur s'est juste retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Cela arrive, parfois : la vie bascule, comme un coup du destin. Voilà ce qui s'est passé, Sunna…

– Qui a assassiné Lára ? insista Sunna d'une voix plus dure, résolue à mettre fin à ce manège – elle ne laisserait pas Thórdís avoir le dernier mot et jouer les victimes dans cette histoire.

– Je ne sais pas… Je ne peux pas… Qu'est-ce que ça change, au fond ?

– Ça change absolument *tout* ! s'écria Sunna. Je ne lâcherai pas cette affaire avant que justice soit faite. Avant que quelqu'un n'endosse la responsabilité. Les parents de Lára le méritent. Et moi aussi, et mes parents. Vous devez faire ce qui est juste.

– Faire ce qui est juste ? Je…

– C'est ce que Finnur aurait souhaité, non ?

– Si.

– Que vous a-t-il dit ?

– Il m'a tout raconté presque aussitôt. Je n'étais pas là-bas, voyez-vous. Et nous n'en avons plus jamais reparlé par la suite. Nous ne pouvions rien dire. Ils avaient tous juré de se taire, la jeune fille était morte de toute façon. Il n'y avait pas de retour en arrière possible. Finnur s'est muré dans le silence, comme nous tous. Il ne s'est pas passé une seule journée sans que j'aie envie d'appeler les parents de Lára et de tout leur avouer, croyez-moi. Mais je ne pouvais pas trahir Finnur.

Elle se tut un instant et s'éclaircit la gorge.

– Vous savez, c'est une des dernières choses qu'il m'ait dites avant de quitter ce monde. Il a mentionné Videy, et j'ai compris qu'il fallait que je fasse quelque chose. Je suis désolée d'avoir impliqué votre frère là-dedans, si terriblement désolée, mais cela semblait être le choix le plus évident… Oui, le plus évident…

– Et maintenant, il est mort.

– C'est tragique, tout ça est une tragédie sans nom.

– Il y a une chose que je ne comprends pas. Comment se fait-il que la police n'ait jamais eu vent de la présence de Finnur et de ses amis sur l'île ce week-end-là, de leur visite à Óttar ? Pourquoi n'ont-ils jamais été interrogés ? La personne qui les a convoyés l'aurait forcément dit aux autorités, non ?

– Óttar possédait son propre bateau, répondit Thórdís. Il avait l'habitude d'aller les chercher lui-même et de les ramener après leurs soirées. Nous, les femmes, nous étions les seules à savoir qu'ils se trouvaient là-bas.

– Pourquoi vous et votre mari n'avez jamais avoué, Thórdís ?

– La vie est si compliquée, si compliquée – tous ces intérêts à préserver. La moindre erreur peut avoir des conséquences d'une portée inimaginable… Finnur était pris au piège et n'arrivait pas à s'en libérer, *nous* n'arrivions pas à nous en libérer. Une toile qui s'étendait dans toutes les directions. Un pour tous et tous pour un. C'étaient des frères de sang, comme dans les sagas médiévales. La seule chose qu'ils n'aient pas faite, c'est de vraiment mélanger leur sang. Ils s'entraidaient, et ensemble ils ont réussi à peu près dans tous les domaines. La politique, l'immobilier et…

Elle se tut soudain, comme si elle craignait d'en dire trop.

– Aucun n'a osé rompre cette alliance et parler.

– Qui l'a tuée, Thórdís ? Si vous me le dites, tout ira mieux.

Sunna ne croyait pas à ses propres mots.

– Il s'est jeté sur elle, il voulait… Je ne peux même pas en parler… Il voulait profiter d'elle, mais elle s'est débattue. Les autres ont découvert trop tard ce qui s'était passé, elle était déjà morte. Il a serré ses mains trop fort autour de son cou… C'est ce qu'il a dit. Ils étaient tous ivres. Et quelqu'un – pas Finnur – a eu l'idée de l'enterrer dans le cimetière. Pour ne pas laisser cet événement gâcher leurs vies à tous.

Elle laissa échapper un rire glacial, fantomatique.

– Pourtant, cela a bien gâché nos vies. C'était comme un poison que nous devions ingurgiter chaque jour, chaque putain de jour.

Finnur était donc innocent. À en juger par le récit de Thórdís, du moins. Ce qu'elle voulait croire. Les choses n'étaient sans doute pas aussi simples, mais ce n'était pas le moment de débattre de l'interprétation des événements. Sunna avait besoin de cette femme. Il

ne lui manquait plus qu'un nom. Un tout petit nom…

– Óttar, ce devait être Óttar, tenta-t-elle. Le propriétaire des lieux, l'homme le plus puissant du groupe. Sa femme était loin de lui, à l'étage, et il a perdu le contrôle. Il s'est attaqué à la fille et…

Thórdís ne prononça pas un mot.

– Je ne peux pas… Il faut trouver une autre solution, Sunna.

– Est-ce que c'était Óttar ?

L'actrice botta en touche, reprenant sa tirade sur la culpabilité :

– J'avais tellement envie de les appeler… Les parents de Lára… J'aurais dû le faire depuis longtemps. Mais j'ai manqué de courage. Ils avaient le droit de savoir où elle reposait. Parfois, lorsque je croise un miroir, je ne reconnais pas la femme du reflet. Il fut un temps où j'étais quelqu'un de bien. Je ne sais pas pourquoi cela m'a pris aussi longtemps.

– Le moment est venu de mettre fin à tout ça, une bonne fois pour toutes.

– Sunna, vous devez vous mettre à ma place. Mon cher Finnur n'a rien fait de mal, si ce n'est se taire. Il n'a tué personne. Il avait juste peur. Lui et ses amis se sont toujours serré les coudes, depuis l'école, et mon époux n'a jamais envisagé une seule seconde de trahir… de trahir…

Sunna avait envie de lui hurler dessus. Thórdís ne voyait donc pas à quel point elle avait une vision déformée de la réalité ? Elle s'était convaincue que son mari et elle n'avaient pas eu le choix, pire encore, qu'ils n'avaient rien à se reprocher dans cette affaire. Mais Lára avait bien été assassinée, presque sous les yeux de Finnur, elle avait été enterrée dans la tombe d'une autre femme, et son meurtrier s'en était tiré. Finnur s'était tu, Thórdís aussi, jusqu'à son appel à Valur. Qui avait été tué à son tour…

Et le meurtrier courait encore.

Finnur pouvait-il être le coupable, malgré les démentis catégoriques de Thórdís ? Cela expliquerait pourquoi elle avait gardé le silence jusqu'à sa mort, pourquoi elle refusait de mentionner un autre nom – parce qu'il n'y avait personne d'autre à nommer.

– Quand précisément Finnur vous a-t-il raconté ce qui s'était passé ?

– Dès son retour. Il était méconnaissable. C'est si difficile de porter un tel secret, ça vous détruit. Vous n'êtes pas encore en mesure de le

comprendre, sans doute pas, et je vois bien que ma douleur vous laisse de marbre. Je l'accepte. Nous sommes différentes, vous êtes si jeune. Vous avez tant à apprendre de la vie.

Elle ne cherchait même pas à cacher sa condescendance.

– Et je ne réclame pas votre pitié. Mon rôle est sans importance dans cette histoire.

– Thórdís, est-ce Finnur qui l'a assassinée ? Il est mort, vous n'avez plus besoin de mentir pour lui.

Cette fois, l'actrice s'emporta.

– Il me semble avoir déjà répondu très clairement à cette question ! Mon mari n'a tué personne. Je peux le jurer !

– Et pourtant, vous refusez de m'aider. Je veux juste un nom pour pouvoir aller à la police. Pour donner une chance à la justice d'être rendue.

– J'ai besoin de temps pour réfléchir. Ne me bousculez pas comme ça.

– Óttar ?

Elle secoua la tête.

– Je vous ai demandé de me laisser du temps.

– Högni ? Personne ne serait surpris d'apprendre qu'il cache quelque chose…

– Je ne dirai rien, Sunna. Pas tout de suite. Vous pouvez énumérer tous les noms du monde, cela ne changera rien. Peu importe qui se trouvait sur Videy.

– Vous plaisantez, Thórdís ? C'est d'une importance *vitale* !

Thórdís se leva.

– Du temps, Sunna. Merci pour votre visite. Cela m'a beaucoup aidée de vous parler.

– Páll… ?

Sunna ne baissait pas les bras, elle scrutait avec attention les traits de l'actrice chaque fois qu'elle citait un nom, mais Thórdís restait de marbre. Sa longue expérience du théâtre lui profitait assurément.

Puis, comme par un brusque revirement, elle sembla soudain se radoucir.

– Vous savez quoi ? Je suis d'accord avec vous, Sunna, si cela peut vous rassurer.

– Quoi ? lâcha Sunna, perdue.

– Vous avez dit que je devais faire ce qui est juste : vous avez

raison. Cette affaire doit prendre fin – et c'est moi qui dois poser ce point final. Je…

Sunna l'interrompit :

– Vous comptez donc me dire la vérité ?

– Je vais régler le problème moi-même. Je vais parler avec…

Elle hésita. Avait-elle failli prononcer le nom du coupable ?

– Je vais lui parler, je vais le convaincre de se rendre.

– Vous pensez sérieusement que ça va marcher, Thórdís ?

– J'en suis certaine.

– Et si… si c'est lui qui a tué mon frère aussi ? Croyez-vous vraiment que ça va être aussi facile ?

– Faites-moi confiance, Sunna. À présent, je dois vous dire au revoir.

Sunna se leva lentement.

– Dites-moi simplement son nom, j'irai voir la police et elle se chargera de tout.

– Non, hors de question. Je veux que Finnur reste en dehors de cette histoire. Il mérite mieux que de voir son nom sali dans les journaux. Et ce qui s'est raconté ici aujourd'hui doit rester entre nous, comme je vous l'ai demandé. Personne ne doit savoir ce qui s'est dit.

Sunna abandonna la partie. La femme refusait obstinément de céder.

– Merci d'avoir pris le temps de discuter avec moi, fit-elle sourdement.

– Je n'ai pas vraiment eu le choix, répondit Thórdís avec un sourire.

– Soyez prudente.

– Prudente ?

– Vous allez affronter un meurtrier.

– Je n'ai peur de rien, Sunna.

1986

11 octobre

Sunna resta assise un moment dans sa voiture sans savoir quoi faire. La conversation avait pris un tour surprenant. Thórdís lui avait confié beaucoup plus que ce à quoi elle s'attendait, mais sans révéler l'élément crucial.

Ces amis s'étaient donc bien réunis sur Videy trente ans auparavant, ils avaient trop bu et l'un d'entre eux s'était révélé être un véritable prédateur. Suffisamment dangereux pour assassiner une adolescente. Et tous avaient gardé le silence. Un pour tous, tous pour un, c'est comme ça que ça marchait. Qu'avait dit Thórdís, déjà ? *Des frères de sang dans une saga médiévale*.

Après cela, leur existence avait repris son cours, et ceux qui vivaient encore jouissaient d'une belle situation, à plus de soixante ans aujourd'hui. Ils s'étaient entraidés pour remplir leurs comptes en banque, et construire un réseau de connaissances influentes. Lára, elle, avait été abandonnée seule dans sa tombe glaciale depuis tout ce temps. Le crime était déjà insoutenable en lui-même, mais le comportement de ces hommes après le drame l'était au moins tout autant – comme celui de Thórdís, et peut-être des deux autres épouses, Ólöf et Gunnlaug. Un secret enterré, oublié, et les parents de la jeune fille restés dans l'incertitude depuis trois décennies.

Que devait faire Sunna à présent ?

Elle observa la maison, cette belle et élégante demeure. Tout semblait si lisse et parfait en surface chez ce couple, Thórdís et Finnur. Mais la solidité d'une chaîne n'excède pas celle de son maillon le plus faible, et le maillon en question s'était tordu, voire cassé. Thórdís

souffrait d'une culpabilité dévorante, c'était flagrant et cela n'avait rien d'étonnant. Méritait-elle pour autant des éloges pour s'être manifestée maintenant – si longtemps après le drame ? Sunna ne savait pas quoi en penser : d'un côté, elle lui était reconnaissante de lui avoir révélé ce qui s'était passé sur Videy, fût-ce de cette manière un peu singulière ; de l'autre, Thórdís avait déclenché une série d'événements qui avaient sans nul doute coûté la vie à Valur…

Sunna essaya de rassembler ses idées. Devait-elle retourner chez Margrét ? Plutôt chez elle ? Ou devait-elle aller raconter à la police tout ce qu'elle savait ? La conclusion de l'enquête était à portée de main, il ne manquait qu'une pièce au puzzle. L'inspecteur s'entretiendrait sans doute avec les trois suspects aujourd'hui quoi qu'il advienne, si ce n'était pas déjà fait. L'un d'entre eux allait bien devoir avouer.

Högni, Óttar ou Páll ?

Elle n'avait de sympathie pour aucun d'entre eux. Porter un tel secret pendant des décennies devait faire des ravages, à supposer que ces hommes aient jamais eu la moindre bonté en eux.

Lequel avait bien pu perdre ainsi le contrôle ? Attaquer une adolescente de quinze ans, serrer ses mains sur son cou et la regarder mourir ?

Et qui avait précipité Valur vers sa mort ? Qui avait *assassiné* son frère, et comment réagirait-elle lorsqu'elle le découvrirait… ?

La seule option était de se rendre au commissariat, de demander à voir Snorri – et peut-être Kristján – et de répéter point par point ce que Thórdís lui avait dit. Sunna avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour résoudre cette affaire.

Elle fit démarrer la voiture et l'autoradio se mit automatiquement en marche. Le présentateur du journal de 10 heures racontait que les plus grandes agences de presse du monde attendaient à présent rue Borgartún que les deux chefs d'État apparaissent sur les marches de la résidence de Höfdi. Jamais Reykjavík n'avait fait l'objet d'une telle exposition médiatique.

C'est alors que Sunna remarqua Thórdís, qui venait de sortir de chez elle et se dirigeait vers sa voiture. Elle ne semblait pas se rendre compte qu'on l'observait. Vêtue d'une robe noire et d'un manteau blanc, elle évoquait la reine d'un jeu d'échecs, prête pour le prochain coup.

Sunna réfléchit à toute vitesse. L'occasion était trop belle, il fallait la suivre. Thórdís ne reconnaîtrait pas la voiture et ne soupçonnerait sans doute rien. Elle avait dit avoir l'intention de parler elle-même au meurtrier. En la prenant en filature, Sunna découvrirait son identité.

Au volant, Thórdís descendit la rue Laugarásvegur avant de tourner à gauche sur Sundlaugavegur. À la radio, les informations étaient terminées et un animateur plein d'entrain présenta une toute nouvelle chanson, « Moscow Moscow », que le groupe islandais Strax avait composée pour l'occasion.

Moscow, Moscow, hurry up, it's almost news at nine…

Tandis qu'elle écoutait la mélodie entêtante, Sunna comprit que Thórdís se dirigeait vers la rue Borgartún. Voulait-elle simplement essayer d'apercevoir Reagan et Gorbatchev ?

Moscow, Moscow, can't you hear me, waiting on the line…

Au croisement avec Borgartún, il apparut que la rue était fermée à la circulation. Thórdís fit demi-tour et se gara sur le trottoir en toute illégalité. Sunna trouva une place non loin de là et surveilla la comédienne.

Elle se dirigeait sans l'ombre d'un doute vers la résidence de Höfdi. C'était étrange : l'urgence était plutôt à la confrontation avec le meurtrier de Lára, comment Thórdís pouvait-elle prendre le temps d'aller assister à ces événements ? Quoi qu'il en soit, Sunna ne courrait pas le risque de la perdre de vue, quitte à affronter le vent et la pluie. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : 10 h 15. Dehors, la scène qui s'offrait à ses yeux semblait se dérouler dans une grande métropole étrangère. Des policiers étaient postés à chaque carrefour, très probablement appuyés par les services secrets des deux puissances. D'indénombrables limousines et jeeps bordaient la chaussée. Sortant dans la tempête, Sunna se rapprocha de Höfdi, où se tenaient des hordes de journalistes. Les yeux du monde entier étaient tournés vers la capitale islandaise.

Même si Thórdís n'avait pas jeté un seul regard par-dessus son

épaule, Sunna s'efforçait de maintenir une certaine distance entre elles. Elle vit la veuve de Finnur s'adresser à un policier. Comptait-elle livrer son témoignage aux autorités ? Non, elle voulait clairement accéder à la zone restreinte. Par un étonnant subterfuge, elle finit par convaincre le gardien de la laisser passer.

Sunna était désormais tout près également. Elle ne voyait les deux chefs d'État nulle part, mais les agents de sécurité et policiers se faisaient plus nombreux, de même que les hommes politiques et hauts fonctionnaires islandais. Elle reconnaissait certains visages. Tous attendaient Reagan et Gorbatchev. Le monde retenait son souffle… Cette rencontre mettrait-elle un terme à la guerre froide ?

Thórdís avait-elle fait tout ce chemin juste pour la voir de ses propres yeux, ou avait-elle une autre raison ? Si elle était venue défier quelqu'un, ce ne pouvait être que Páll, le conseiller municipal. Sunna se remémora son rendez-vous déplaisant avec lui à son bureau. Elle balaya la foule du regard. À première vue, il n'était pas là. Les autres conseillers semblaient pourtant bien présents, ainsi que toute l'élite administrative. Ce serait donc lui, ce politicien respecté, qui aurait regardé Lára rendre l'âme, et qui aurait convaincu ses amis de l'enterrer dans le cimetière en toute discrétion ? Sunna frissonna à cette idée.

Elle était arrivée au cordon de sécurité qui avait retenu Thórdís un instant auparavant, et faisait face au même policier.

– C'est une zone fermée, dit-il, l'air mauvais sous la pluie.

– Je travaille pour le *Vikubladid*, répliqua-t-elle, autoritaire.

– Le *Vikubladid* ? D'accord, attendez… Vous avez une carte de presse ?

Elle se rappelait avoir glissé celle de Valur dans son sac à main lorsqu'elle avait vidé son bureau. Fouillant à l'intérieur, elle finit par la retrouver et la brandit en prenant soin de cacher le nom avec son doigt.

L'agent de police hocha la tête.

– Très bien, mais gardez vos distances, personne ne doit s'approcher.

– Entendu.

La foule s'agita. Quelque chose d'important était sur le point de se passer. Un véhicule noir s'arrêta devant l'édifice, et nul autre que Ronald Reagan en sortit. Sunna s'immobilisa, inspirant profondément.

Jamais elle n'avait imaginé voir un jour le président des États-Unis de ses propres yeux, être témoin d'un événement historique comme celui-ci. Le président salua les journalistes avec un sourire, puis pénétra dans le bâtiment sans répondre aux questions. Tournant la tête, Sunna aperçut Thórdís qui se faufilait à travers l'attroupement. Elle joua des coudes et s'avança pour essayer de ne pas la perdre de vue. Un instant plus tard, le silence s'abattit sur l'assemblée lorsqu'un nouveau véhicule se gara devant Höfdi. C'était évidemment Mikhaïl Gorbatchev. Reagan réapparut sur le perron et salua le Secrétaire général de l'Union soviétique. Sunna resta pétrifiée à observer la scène. Tout cela semblait si irréel.

Lorsqu'elle revint à elle, Thórdís avait disparu.

Et merde.

L'avait-elle perdue ? Comment avait-elle pu se montrer aussi négligente ! Elle scruta les environs, sans rien voir d'autre qu'un mur d'agents de police là où Thórdís s'était dirigée. Les journalistes avaient également commencé à se disperser, ne s'attendant pas à obtenir de nouvelles photos des deux chefs d'État pour le moment.

Où diable était-elle passée ?

Sunna l'aperçut soudain de l'autre côté de la rue, tandis que son manteau blanc disparaissait dans un immeuble de bureaux moderne. Elle courut dans sa direction, se frayant tant bien que mal un chemin parmi la foule dense et slalomant entre les voitures. Son cœur battait la chamade, à la fois parce qu'elle craignait de perdre Thórdís de vue et parce qu'elle redoutait ce qui allait advenir : se retrouver peut-être face au meurtrier de Valur.

Il lui fallut deux ou trois précieuses minutes pour atteindre le bâtiment. Elle pénétra à l'intérieur sans se soucier de savoir si elle y était autorisée. Dans un brouhaha où se mêlaient anglais, russe et islandais, des journalistes du monde entier s'agitaient en tous sens. Le centre de presse du sommet politique. Mais que faisait Thórdís ici ? Cet immeuble accueillait-il autre chose ? Le cabinet d'avocat d'Óttar ? Páll, le conseiller municipal, donnait-il une interview quelque part ?

Sunna regarda autour d'elle sans apercevoir Thórdís. Elle entreprit de visiter les lieux, avançant au hasard, inspectant chaque pièce. Partout, elle était accueillie par un chaos de voix, la rencontre entre les deux chefs d'État polarisait tout, les mots comme les images. À nouveau, elle songea qu'elle était peut-être faite pour cette vie. Elle

aurait aimé faire partie de ces reporters qui couvraient l'événement, même si elle se doutait bien que le quotidien d'un journaliste islandais n'avait rien d'aussi palpitant.

Thórdís semblait s'être volatilisée.

Il restait un bureau dans cette partie de l'immeuble, tout au fond. La porte n'arborait aucune inscription, aucune plaque. Un pressentiment s'empara de Sunna, similaire à celui éprouvé sur Videy – l'intuition qu'elle était sur le point de toucher la vérité du doigt. Envisageant une seconde de frapper, elle se ravisa et ouvrit la porte à la volée sans s'annoncer.

Thórdís était là, terrifiée, acculée dans un coin de la pièce, prisonnière d'un homme qui la maintenait contre le mur. Il était en train de lui parler au moment où Sunna entra – elle n'entendit pas ce qu'il disait, mais sa voix grondait, puissante. Il s'estimait sans doute protégé par le brouhaha qui régnait à l'extérieur. Avec tous ces yeux tournés vers Höfdi, il avait le loisir d'accomplir ses plus sombres desseins dans ce bureau sans fenêtre, de l'autre côté de la rue Borgartún.

À l'instant même où Sunna fit irruption dans la pièce, laissant la porte grande ouverte derrière elle, il se retourna.

Et devant son regard paniqué, elle comprit que cette fois, c'était lui qui avait peur.

1986

11 octobre

Sunna n'en croyait pas ses yeux.

Face à elle se tenait Dagbjartur.

– Sunna… Sunna…

Il bégayait presque.

Elle avait vu une fureur sauvage traverser son regard rien qu'une fraction de seconde, mais à présent son visage était celui d'un homme qui sait que la partie est terminée.

Ils étaient quatre ou cinq.

Bordel de merde.

C'était ce que Gréta, l'employée de maison qui avait été agressée sur Videy, avait dit. Ce groupe d'amis qui se réunissait autour d'Óttar. *Quatre ou cinq, pas plus.*

Et dans toute sa naïveté, Sunna n'avait jamais imaginé que quelqu'un avait pu manquer à l'appel.

Óttar, Högni, Páll, Finnur – et Dagbjartur.

Elle fit quelques pas en arrière, sortit de la pièce sans lâcher le rédacteur en chef des yeux. Elle arrêta la première personne qui passait dans le couloir – une femme visiblement pressée.

– Excusez-moi, vous pouvez appeler la police, ou prévenir un des agents dehors et lui dire de venir ?

– Pardon ?

– Immédiatement, s'il vous plaît ! C'est très urgent !

Elle ne se serait pas crue capable d'une telle détermination et d'un tel sang-froid. Mais ce n'était pas le moment de flancher. Elle était face à l'homme qui avait assassiné Valur. Le regardant dans les yeux,

elle éprouvait un mélange confus de chagrin et de rage, sans savoir laquelle des deux émotions finirait par l'emporter.

Elle entra de nouveau dans la pièce et, s'assurant de bloquer le cadre de la porte, articula d'un ton autoritaire et froid :

– Éloigne-toi de Thórdís.

Elle avait la sensation d'avoir le dessus. Elle n'avait pas peur de Dagbjartur – il était trop tard pour qu'il tente quoi que ce soit.

Il laissa échapper un gémissement, regarda autour de lui comme s'il cherchait une issue et passa une main sur son crâne chauve. Sunna se souvint alors de ce que lui avait dit Gréta : l'homme qui l'avait harcelée était roux. Cette description ne correspondait à aucun des quatre amis – à moins que Högni eût caché des cheveux roux sous sa teinture brune –, mais Dagbjartur n'était-il pas roux avant de se dégarnir ?

– Je ne comptais pas lui faire de mal, dit-il.

– Tu t'es jeté sur moi, salaud ! s'écria Thórdís, la peur ayant laissé place à l'indignation.

À ce moment, Sunna sut que le jeu était bel et bien terminé. Thórdís ne chercherait plus à protéger Dagbjartur une minute de plus, et lui-même l'avait probablement compris.

– D'abord Lára, puis Valur, et maintenant… tu t'attaques à Thórdís ?

– Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé, je ne comptais pas…

– Tu as tué Lára sur Videy, nous savons tout. Nous avons retrouvé son corps.

Il la fixa un instant, les yeux exorbités, avant de cacher son visage dans ses mains.

Les minutes passaient et les agents de police tardaient à se montrer. Sunna restait obstinément dans le cadre de la porte.

– Vous l'avez enterrée ensemble, avec tes amis ?

Il hocha la tête.

– Dans la tombe d'Arnfrídur.

– La tombe d'une femme, oui. Arnfrídur Leifsdóttir. On l'a choisie au hasard.

– Et Valur a retrouvé sa trace.

– Grâce à Thórdís, siffla Dagbjartur, la colère perçant dans sa voix.

– Vous tous ?

– Quoi ?

– Vous avez tous aidé à cacher le corps ? À dissimuler le crime ?

– Oui, on n'avait pas d'autre choix. C'est Finnur qui a eu le plus de mal à s'en remettre. C'était un type bien. Faible, mais bien.

Dagbjartur se tourna vers Thórdís.

– Pourtant, il n'a jamais dit non aux occasions en or, ni à l'argent. On s'est serré les coudes.

Il regarda de nouveau Sunna.

– Ils sont tous aussi coupables que moi, ces chers amis. Je leur servais des articles flatteurs ; ils finançaient mes journaux. Páll tirait toutes les ficelles politiques qu'il pouvait pour nous, Finnur et Högni engrangeaient les bénéfices. À chacun son rôle.

– Et Lára est morte.

– C'est arrivé dans le feu de l'action. C'est terrible, je sais. Elle était si jeune, si belle.

– Et Valur.

Dagbjartur ne répondit pas immédiatement.

– Tu dois me croire, Sunna. Je n'avais pas l'intention de faire le moindre mal à ton frère, tu dois…

Il se tut un moment, la voix trop étranglée pour continuer.

– Je voulais juste le surveiller, j'avais peur qu'il s'approche un peu trop de la vérité, c'était hors de question. J'ai même pensé à aller sur Videy et à déterrer Lára… mais ce n'était pas réaliste, le danger était trop grand. Valur semblait si sûr de lui, si certain qu'il parviendrait à résoudre l'enquête avant le numéro du jeudi suivant, il a commencé à évoquer mes amis, et puis…

Il se tut, inspira profondément et poursuivit :

– Et puis je l'ai vu là, à cet arrêt de bus bondé, et un bus est passé à toute vitesse… J'ai trébuché et… je l'ai malencontreusement poussé, c'était un accident, vraiment, je n'ai jamais eu l'intention…

– Ce n'était pas du tout un accident ! rétorqua Sunna, la voix glacée de dégoût et de colère. Tu avais tout prémédité ! Tu as fait fuiter l'info selon laquelle Valur était sur une piste à la télévision, pour t'assurer que d'autres gens seraient au courant et éviter que les soupçons se tournent immédiatement vers toi. N'est-ce pas comme ça que ça s'est passé, Dagbjartur ?

Il garda le silence, mais à son expression elle comprit qu'elle avait visé juste. Sunna devait convoquer toutes ses forces pour ne pas se jeter sur lui et le rouer de coups. Elle inspira à fond. Elle parvint

même à retenir ses larmes. Ce n'était ni le lieu ni le moment de pleurer Valur. Elle pouvait trouver un semblant de consolation dans le fait que Dagbjartur allait passer de longues années en prison.

– Vous étiez amis, souffla-t-elle simplement.

– Il travaillait pour moi. On ne se lance pas dans le journalisme pour se faire des amis. Et puis, je ne comptais évidemment pas le tuer ! Je l'ai même laissé se triturer les méninges sur cette putain d'affaire, fouiner dans le passé. Mais ça a fini par déraper. Au début, il se contentait de ressortir des vieux articles ; ça arrivait régulièrement, ça ne me dérangeait pas. L'histoire était enterrée et ne referait jamais surface. Et puis il a fini par accumuler trop d'informations dangereuses. Il me fallait son carnet. Mais il l'avait tout le temps avec lui, dans sa sacoche… Il y avait trop d'intérêts en jeu, ceux qui étaient au courant avaient tout à perdre.

Ses yeux se perdirent dans le vague.

– Il était vide, ce foutu sac…

Il jeta ensuite un regard furtif par-dessus son épaule.

– Je ne savais pas que Finnur avait tout raconté à sa femme. Les autres et moi, on n'a rien dit. Même si Ólöf devait savoir quelque chose, c'était inévitable.

– Vous n'avez jamais pensé une seule minute aux parents de Lára ?

– Et j'étais censé leur dire quoi ? Qu'elle était morte ? Ils devaient bien s'en douter. Je devais les envoyer sur Videy, leur parler de la tombe ? Les gens auraient fait le lien avec Óttar, et tôt ou tard ça me serait retombé dessus, même si Valur et toi n'étiez pas arrivés à élucider l'affaire. La bonne vieille bande d'amis d'enfance…

– Et Valur ? Mon frère est mort, ça ne te fait rien ?! Comment peux-tu vivre avec ça ?

Dagbjartur se tut.

Thórdís restait pétrifiée depuis le début de leur échange. Sans prononcer un mot, elle fixait cependant Dagbjartur et Sunna d'un regard éloquent, chargé d'émotion. Sunna songea un instant que, pour la comédienne, tout ça n'était encore qu'une mise en scène.

Un raffut soudain dans le couloir interrompit ses pensées et, regardant derrière elle, elle vit que deux agents de police étaient arrivés.

– Que se passe-t-il ? demanda l'un d'entre eux.

– Cet homme…, fit Sunna en le pointant du doigt. Dagbjartur

Steinsson, il a attaqué cette femme, Thórdís, et…

Elle se remémora soudain une phrase que l'actrice avait prononcée lorsqu'elles avaient discuté chez elle, rue Laugarásvegur. *Parler à Valur semblait être le choix le plus évident*. Ainsi l'avait-elle plus ou moins formulé – c'était évidemment parce que ce dernier travaillait pour Dagbjartur.

– C'est vrai ? demanda le policier. Il vous a attaquée ?

Thórdís hocha la tête.

– Oui. Il a essayé de me tuer.

– Je suis arrivée juste à temps, ajouta Sunna, soudain à bout de force. Et ce n'est pas tout : il a avoué deux meurtres également.

– Pardon ? lâcha l'agent de police, abasourdi. Deux meurtres ?

– Oui, acquiesça froidement Sunna. Il a tué mon frère, Valur Róbertsson, le journaliste. Et une jeune fille sur Videy il y a trente ans, Lára Marteinsdóttir.

– Lára ? L'adolescente disparue dans les années 1950 ?

– Vous devez contacter deux de vos collègues, Snorri Egilsson et Kristján Kristjánsson, ce sont eux qui s'occupent de l'enquête. Il faut que…

Sunna fut prise d'un vertige. D'un pas titubant, elle passa devant Dagbjartur pour rejoindre Thórdís dans le coin de la pièce, puis elle s'assit par terre. Elle regarda, comme perdue, les deux policiers emmener le rédacteur en chef. Des souvenirs de Valur se bousculaient dans sa tête, des instants de la vie quotidienne, sans importance à l'époque, mais qui aujourd'hui lui semblaient si précieux. L'image de son sourire, la passion qui se lisait dans son regard. Dagbjartur avait commis une erreur, il avait sous-estimé son frère. Valur ne se serait jamais emparé d'une telle affaire sans montrer une rigueur à toute épreuve. À présent, c'était sa mission à elle d'apporter le point final à son travail.

– Nous emmenons Dagbjartur au commissariat rue Hverfisgata. Vous pouvez nous y retrouver ? demanda l'un des deux policiers.

– Nous venons, acquiesça Thórdís, avant de se tourner vers Sunna. Je suis tellement reconnaissante que vous… eh bien, que vous m'ayez suivie. C'est bien ce qui s'est passé, non ?

Sunna hocha la tête. Thórdís poursuivit :

– Après votre départ, j'ai appelé le *Vikubladid* pour demander Dagbjartur. On m'a dit que je le trouverais ici… Et…

Les paupières de Sunna s'affaissèrent. Elle avait à peine la force d'articuler une réponse.

– Ça va aller, lui dit Thórdís d'une voix douce. Nous allons faire notre déposition, puis vous pourrez rentrer vous reposer. Vous voulez que j'appelle quelqu'un pour vous ?

D'abord hésitante, Sunna répondit :

– Oui, Gunnar. Vous pouvez appeler Gunnar.

Elle avait d'abord pensé à Margrét, avant de changer d'avis à la dernière seconde.

– Gunnar Gunnarsson, l'homme qui m'accompagnait chez vous la première fois, précisa-t-elle.

– Vous savez où je peux le joindre ? Vous avez son numéro ?

Sunna essaya de se le remémorer, mais son esprit était trop tourmenté.

– Il est dans l'annuaire…

– On va se débrouiller.

Sunna avait surtout envie de rentrer chez elle, de dormir un peu, puis, dès qu'elle aurait retrouvé ses forces, de commencer à écrire l'article.

Mais une chose était sûre : elle ne le publierait pas dans le *Vikubladid*.

1986

1er novembre

Noël approchait soudain à grands pas.

Sunna était sortie faire un tour dans le centre-ville, où elle avait passé un long moment devant la vitrine d'une boutique de souvenirs rue Hafnarstræti, où les décorations étaient déjà apparues, parmi lesquelles les treize petits Pères Noël de la tradition islandaise.

Elle s'apprêtait à présent à rejoindre le Mokka, son lieu de prédilection – cette fois pas pour y retrouver Valur, mais Gunnar autour d'un café et de gaufres. Depuis quelques semaines, il occupait une place de plus en plus importante dans sa vie. Même ses sempiternels discours sur ses études de théologie l'attendrissaient. Elle avait sans doute toujours eu un peu le béguin pour lui. Il était resté à ses côtés la semaine où tout s'était écroulé – quand Dagbjartur avait été arrêté et que le pays entier avait appris la vérité.

Le jour où l'article était paru, il avait invité Sunna au théâtre. Elle n'y allait presque jamais, mais avait immédiatement accepté, et était parvenue à oublier ses tourments le temps d'une soirée. Pendant deux à trois heures, elle n'avait pensé ni à Valur, ni à Dagbjartur, ni à Videy, ce qui confinait au miracle.

Ce 1er novembre, il avait proposé de l'emmener à la dernière d'*Il Trovatore,* que donnait l'Opéra national islandais. Encore un centre d'intérêt que Sunna ne partageait pas, néanmoins elle s'était laissé convaincre. Leur relation prenait forme, lentement mais sûrement. Elle n'était pas pressée, et après le battage médiatique autour de son article – leur article, à Valur et à elle –, elle ne refusait pas un peu de calme. Après l'opéra, elle avait tout de même convaincu Gunnar de

l'accompagner à une fête à l'hôtel Borg – après tout, c'était samedi soir.

Elle avait fini par publier l'article dans le *Morgunbladid*. Jökull, le père de Margrét, le lui avait recommandé, et Sunna avait accepté de prendre un café avec les deux rédacteurs en chef. Ils l'avaient persuadée qu'un article majeur comme celui-ci avait sa place entre les pages du plus grand journal du pays et lui avaient même proposé un poste pour une période d'essai qui devait commencer avec la nouvelle année.

Elle les avait écoutés avec flegme et sang-froid, sachant pertinemment qu'elle avait l'article de l'année entre les mains, avant de demander : « Nous sommes bien d'accord que cela fera la une ? » Elle n'ignorait pas que la première page du *Morgunbladid* était généralement réservée aux nouvelles internationales. Les rédacteurs en chef avaient eu une seconde d'hésitation, puis l'un d'eux avait répondu : « Oui, bien entendu. » Ainsi l'affaire s'était-elle réglée.

L'article était paru le 18 octobre, exactement deux mois après la mort de Valur. Elle avait personnellement choisi la date. C'était le numéro du samedi, et elle avait dû partager la une avec la présidente, qui avait rencontré le pape au Vatican – elle s'estimait en bonne compagnie. Trois photos – de Lára, de Valur et de Sunna – illustraient le texte, qu'elle avait passé nuit et jour à peaufiner, et signé de leurs noms à tous les deux.

Dagbjartur avait tout avoué, mais elle ne voulait pas son portrait en une – selon elle, les pages intérieures suffisaient pour ce salaud et ses complices. Ólöf et Thórdís n'avaient pas été épargnées, elles non plus. Chacun d'entre eux portait sa part de responsabilité pour avoir étouffé le meurtre. L'Islande avait été sévèrement secouée par le scandale, et la presse s'était déchaînée après la parution de l'article. Deux semaines plus tard, l'histoire faisait encore les gros titres. Sunna avait été interviewée sur les deux chaînes de télévision – l'un des présentateurs la surnommant *la messagère de la vérité* – et l'affaire avait provoqué un grand débat sur la corruption au sein de la société islandaise. Des politiciens de tous bords avaient saisi l'occasion et fait part de leur indignation ; Páll avait dû démissionner de ses fonctions de conseiller municipal, et Högni Eyfjörd avait perdu contrat après contrat. D'après ce que Sunna avait entendu dire, il était au bord de la

faillite. Étrangement, Thórdís était parvenue à échapper à l'infamie, les Islandais l'adoraient et, par souci d'honnêteté, Sunna lui avait accordé le mérite de les avoir mis, elle et Valur, sur la bonne piste – quoique tardivement.

Tandis qu'elle parcourait le centre-ville, Sunna se rendait compte que les gens la reconnaissaient, échangeaient des regards et des messes basses sur son passage. C'était donc ça, être célèbre – pour ainsi dire. Elle n'avait rien contre, et pourrait aisément s'y habituer.

Dagbjartur était désormais en détention provisoire, et le *Vikubladid* n'était plus paru depuis la rencontre entre Reagan et Gorbatchev. Les journalistes quittaient la rédaction un à un, aucun ne voulait continuer à travailler pour cet homme, et les autres médias avaient commencé à s'intéresser au financement de la publication, enquêtant sur les fonds qui lui avaient été alloués par Óttar, Högni et le défunt Finnur. Les cinq amis d'enfance s'étaient renvoyé l'ascenseur sur tous les fronts. Dagbjartur était pour l'essentiel resté dans l'ombre, il évitait de montrer ses liens avec les quatre autres publiquement, mais il avait visiblement toujours protégé leurs intérêts dans les différents médias pour lesquels il avait travaillé. Sa seule erreur avait finalement été de laisser Valur passer autant de temps sur l'affaire Lára. Une arrogance qui avait entraîné sa perte, songeait Sunna – il s'était estimé intouchable, s'était convaincu qu'un secret tenu depuis aussi longtemps ne pourrait plus refaire surface. Peut-être s'était-il dit qu'il valait mieux maîtriser tout ce qui était écrit sur Lára.

Face à ces révélations, les Islandais avaient rapidement oublié Reagan et Gorbatchev, la nouvelle chaîne de télévision, le bicentenaire de Reykjavík et tout le reste. Avec le temps, l'intérêt pour cette affaire diminuerait lui aussi. Sunna y était préparée. Elle comptait se reposer jusqu'à Noël, peut-être rendre enfin une nouvelle visite à Elías Mar et se replonger dans son mémoire.

Et elle accorderait sa chance à Gunnar, histoire de voir où cela la mènerait.

Pour la première fois depuis la mort de Valur, elle éprouvait une pointe d'impatience joyeuse. Elle avait hâte d'être à Noël, en dépit de tout. Elle comptait le passer à Húsavík avec ses parents. Puis dès le mois de janvier, elle se lancerait dans le journalisme, confiante et

déterminée à faire bouger les choses.

Quant au mémoire, elle le finirait bien un jour.

Il n'y avait pas d'urgence.

Postface

C'est en janvier 2020, au cours d'un déjeuner et d'une discussion sur notre passion commune pour les romans policiers, que Ragnar a lancé l'idée d'une histoire centrée autour d'une vieille affaire de disparition sur l'île de Videy, et qui se déroulerait pour l'essentiel durant les années 1980. Nous avons le même âge tous les deux, et nous avons gardé dans notre cœur l'insouciance et la joie qui nous semblaient caractériser cette décennie-là. Nous avions dix ans lorsque la ville de Reykjavík a célébré en grande pompe son deux-centième anniversaire, et nous étions aux premières loges lorsque tous les habitants ont joué des coudes pour réussir à goûter un morceau du gâteau de deux cents mètres de long. Nous nous rappelons aussi les années 1980 comme une période de changements rapides en Islande. Nous sommes différents tous deux, nous ne partageons pas forcément les mêmes idées, c'est pourquoi nous avons éprouvé une certaine liberté dans le fait d'écrire sur une époque révolue, qui avait ses propres problématiques sociales, sans rapport avec celles que nous vivons actuellement.

Peu après ce fameux déjeuner, la pandémie a frappé le monde. Notre vie à tous a été bouleversée, et pouvoir régulièrement concentrer notre attention sur l'histoire de Lára et de sa disparition nous a apporté du réconfort. Nous avons écrit en toute sérénité, sans aucune pression extérieure, dans des moments volés au milieu des nombreuses autres tâches à accomplir par ailleurs, et l'objectif premier de ce roman était pour nous de prendre du plaisir autour d'un projet commun.

Finalement, nous avons vu le bout du chemin lors du printemps 2022. Bien que nous ayons, jusqu'au dernier jour, continué à débattre de chaque point, ce roman a toujours été une immense source de joie,

et nous espérons que cela se ressent à la lecture.

Au cours de l'écriture, nous avons consulté de vieux journaux et nous nous sommes renseignés sur ce qui faisait l'actualité à l'époque évoquée. Ici et là apparaissent dans des rôles secondaires des personnalités réelles bien connues, mais tous les personnages principaux sont évidemment issus de notre imagination. Il va sans dire que nous avons également pris beaucoup de plaisir à nous replonger dans la culture et la vie du milieu des années 1980, depuis la musique jusqu'à la nourriture. Écrire sur le passé n'est jamais un exercice facile, et malgré nos efforts il n'est pas impossible que quelques erreurs sur la vie islandaise se soient glissées dans le texte. Par ailleurs, nous nous sommes parfois accordé une certaine licence poétique au service de l'intrigue.

Les lecteurs seront peut-être amusés d'apprendre que la conversation de Sunna avec Elías Mar au sujet de sa traduction d'un roman d'Agatha Christie – et la réaction désapprobatrice qu'un éminent compositeur avait eue pour sa première traduction – est basée sur un véritable échange entre Ragnar et l'auteur.

De nombreuses personnes ont permis à ce livre de devenir réalité, les formidables équipes de nos maisons d'édition en Islande, Bjartur & Veröld, et en France, La Martinière, sans oublier notre merveilleux traducteur, Jean-Christophe Salaün, ainsi que nos familles qui nous ont relus et conseillés. Quelques amis ont également relu le manuscrit, et nous tenons à leur adresser nos plus sincères remerciements : Björn Gíslason, Halldóra Björt Ewen, Hulda María Stefánsdóttir et Víkingur Heidar Ólafsson. Toute erreur est l'entière responsabilité des auteurs, mais nous rappelons que ce roman est une œuvre de fiction du début à la fin. Nous espérons sincèrement que nos lecteurs auront apprécié cette histoire et se seront laissé emporter dans le Reykjavík de 1986.

Reykjavík, été 2022

Katrín Jakobsdóttir Ragnar Jónasson

En France, un livre a le même prix partout. C'est le « prix unique du livre » instauré par la loi de 1981 pour protéger le livre et la lecture.
L'éditeur fixe librement ce prix et l'imprime sur le livre. Tous les commerçants sont obligés de le respecter.
Que vous achetiez votre livre en librairie, dans une grande surface ou en ligne, vous le payez donc au même prix.
Avec une carte de fidélité, vous pouvez bénéficier d'une réduction allant jusqu'à 5 % applicable uniquement en magasin (les commandes en ligne expédiées à domicile en sont exclues). Si vous payez moins cher, c'est que le livre est d'occasion.

Restons en contact

La newsletter des Éditions de La Martinière,
un rendez-vous mensuel incontournable !
Chaque mois, recevez une lettre d'information inédite par e-mail,
avec toujours plus d'idées lecture, des activités culturelles,
des jeux-concours, des contenus exclusifs.
Ne manquez rien de toutes nos actualités.
Je m'inscris :